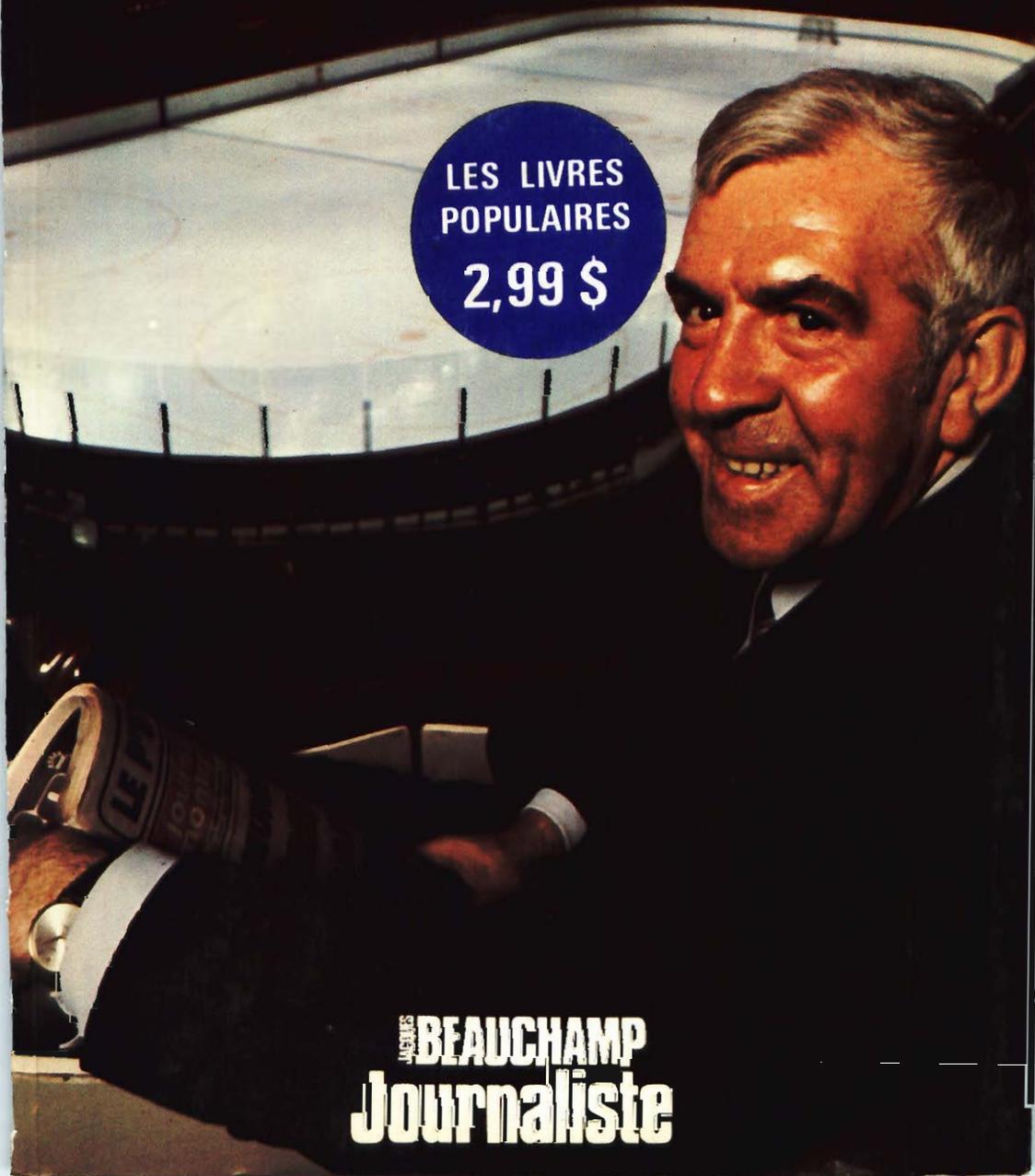


JACQUES BEAUCHAMP

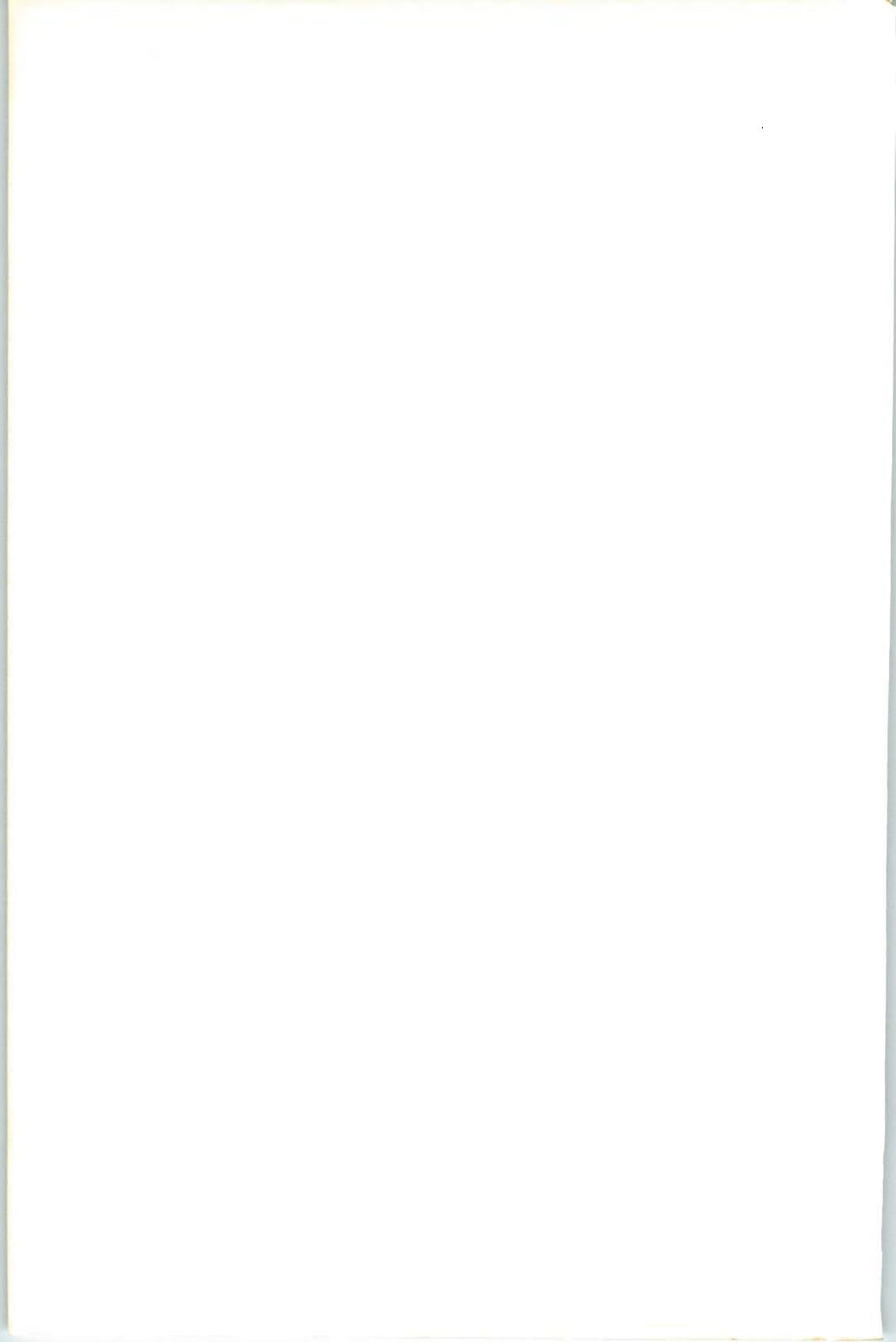
LE SPORT C'EST MA VIE

LES LIVRES
POPULAIRES
2,99 \$

JACQUES BEAUCHAMP
Journaliste



JACQUES BEAUCHAMP
LE SPORT C'EST MA VIE



BEAUCHAMP
Journaliste

JACQUES BEAUCHAMP
LE SPORT C'EST MA VIE

Avec la collaboration toute spéciale
d'André Rufiange, Gilles Terroux et Jean Côté



LES ÉDITIONS QUEBECOR
225 est, rue Roy
Montréal, Qué. H2W 2N6
Tél. : (514) 282-9600

Typographie et Montage:
STUDIO MALEK INC.
7901 - 20e ave., St-Michel
Montréal, Qué. H1Z 3S6
Tél.: (514) 725-2433

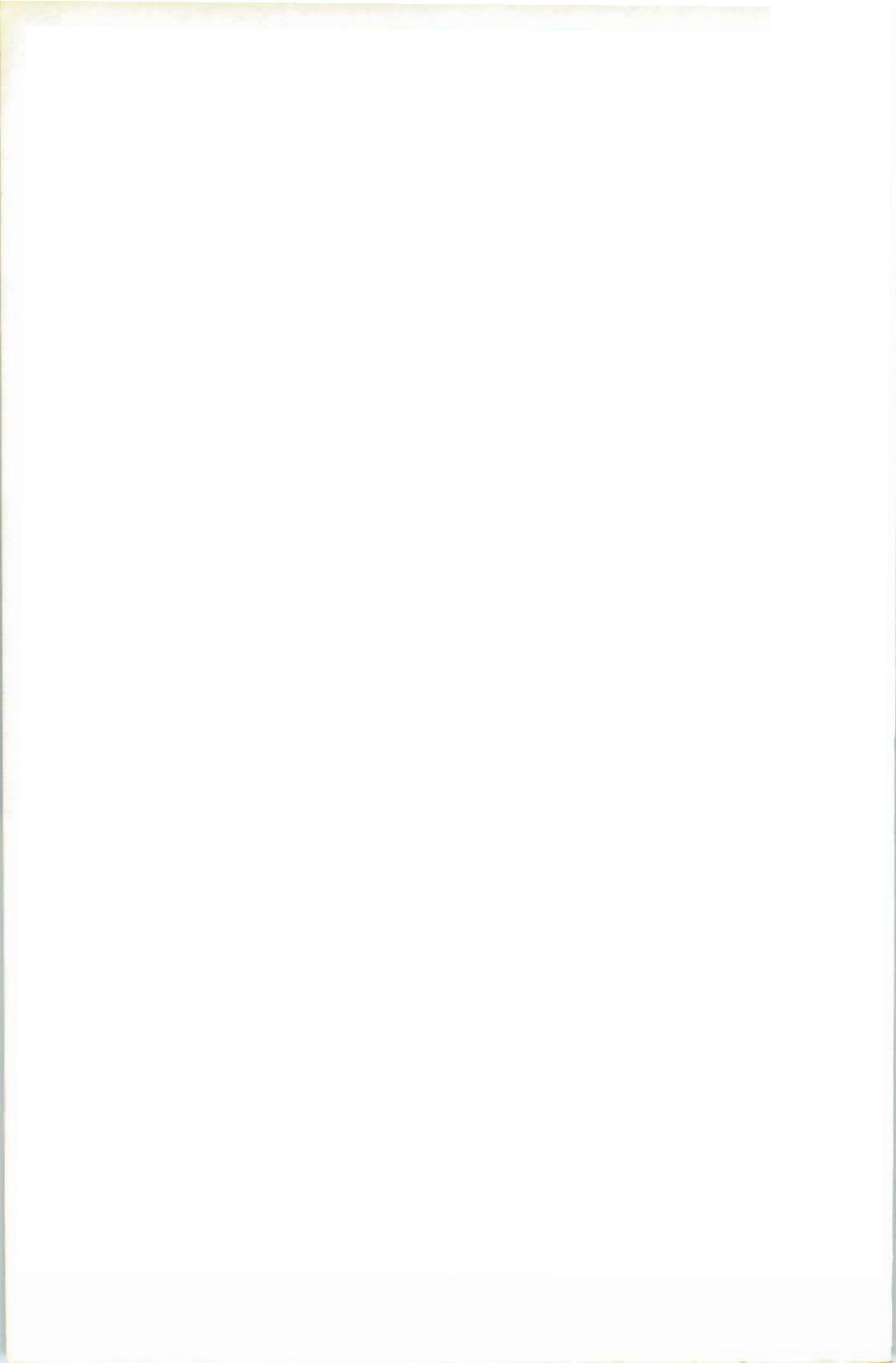
Distribution :
LES MESSAGERIES DYNAMIQUES INC.
775, boul. Lebeau
Ville St-Laurent, Qué., H4N 1S5
Tél.: (514) 332-0680



À MES DEUX CHAMPIONNES

Dans presque tous les domaines — sportif, artistique, religieux, affaires — j'ai eu des idoles. Toutefois, j'avoue que Muriel, mon épouse, surnommée familièrement « Moumoune », et ma fille Suzanne, ont été mes deux « championnes », les femmes de ma vie. Leur amour et leur compréhension m'ont permis de traverser les épreuves les plus difficiles et de me donner entièrement à ma tâche.

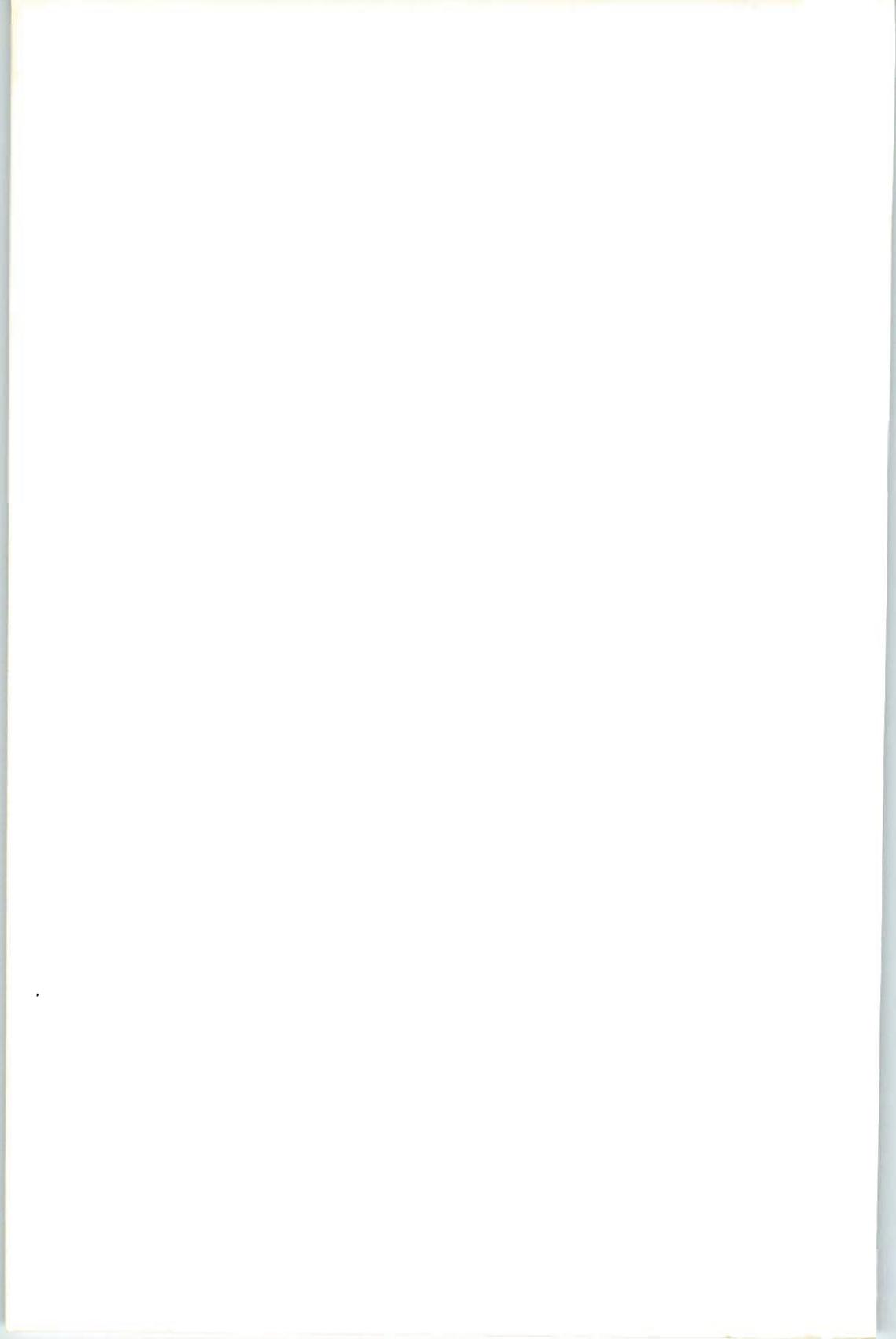
En raison de mes absences fréquentes, ma femme a joué, au foyer, non seulement son rôle de mère affectueuse, mais aussi celui de père. Sans elles... sans leur affection soutenue, je ne sais réellement pas ce que je serais devenu.



Remerciements

À Jean-Guy Allard, Denis Brodeur, David Bier, Toto Gingras et aux photographes du Journal de Montréal, je tiens à exprimer mes plus sincères remerciements pour la précieuse collaboration qu'ils ont apportée à la préparation de cet ouvrage.

JACQUES BEAUCHAMP



Sommaire

En guise de préface	13
-------------------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

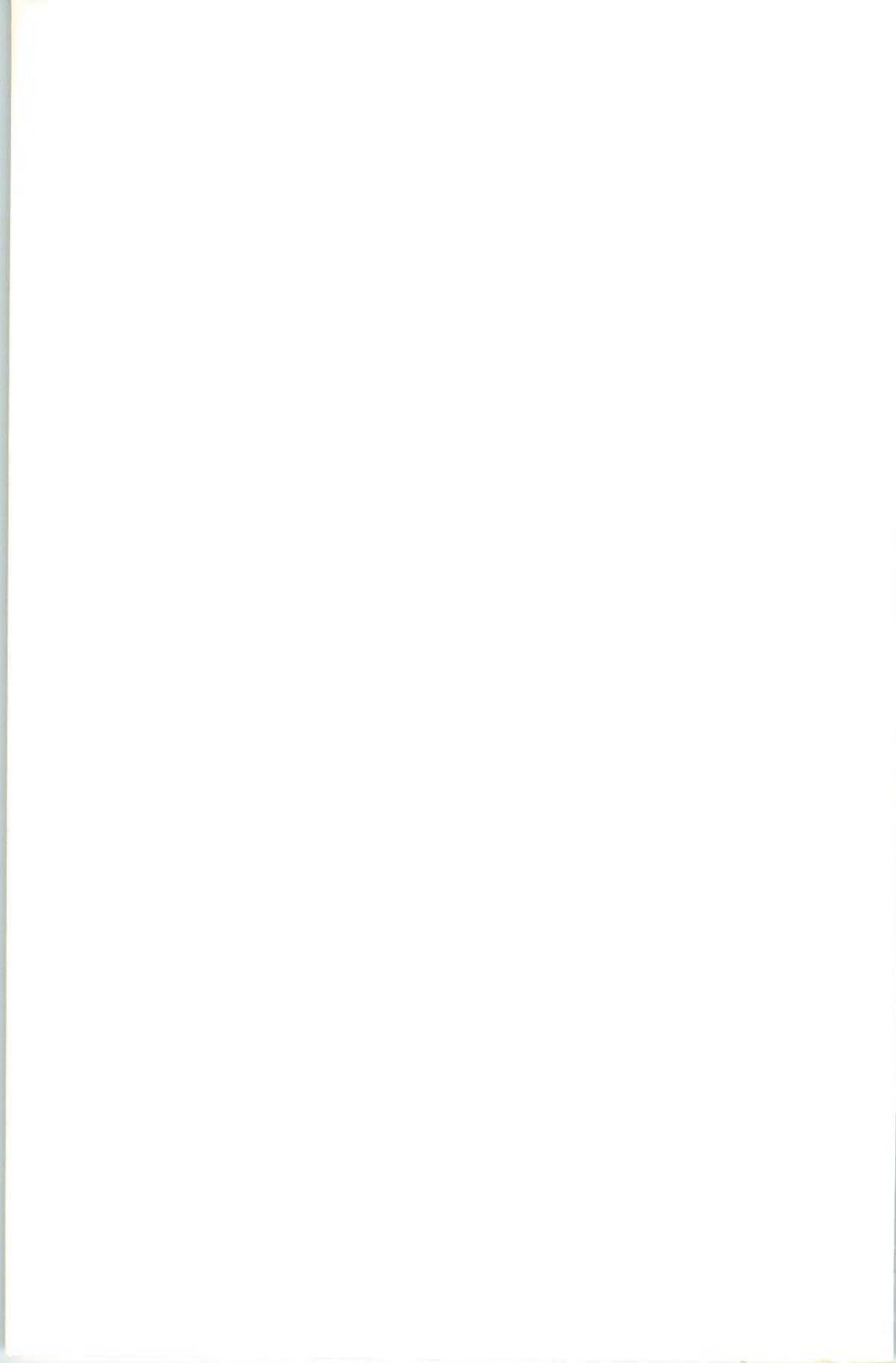
Chapitre 1- Je deviens «Enfant de chœur»	21
Chapitre 2- La mort de mon père	29
Chapitre 3- Mon premier emploi dans une salle de rédaction	37
Chapitre 4- On fête mes vingt-cinq ans de journalisme	45
Chapitre 5- Le défi de Pierre Péladeau	53

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre 6- Le hockey: une passion dévorante	69
Chapitre 7- Les instructeurs: une race d'hommes durs	93
Chapitre 8- Mes démêlés avec Toe Blake	121
Chapitre 9- Maurice Richard: un phénomène unique	143
Chapitre 10- Jean Béliveau: un grand monsieur	163

TROISIÈME PARTIE

Chapitre 11- La belle époque du baseball	179
Chapitre 12- La boxe: des fins de carrière tragiques	204
Chapitre 13- Des souvenirs, encore des souvenirs	215
Chapitre 14- Vacances à l'hôpital	235



En guise de préface,

Jacques Beauchamp occupe une place bien spéciale dans le domaine du journalisme sportif. À l'occasion de la publication de son livre, plusieurs feront son éloge mais peu feront avec autant d'à-propos et d'émotion que les grands du hockey dont il a couvert les exploits pendant si longtemps.

Sa contribution à notre sport national va bien au-delà des analyses vivantes qu'il faisait de chaque joute. Plus qu'un simple reporter officiel des grands moments du sport, cet ancien gardien de but a été le confesseur et le confident de bon nombre de jeunes gens venus d'un peu partout au Canada se joindre à l'équipe des Canadiens. Son naturel chaleureux et ouvert, ainsi que les sages conseils qu'il a dispensés aux jeunes recrues lui ont gagné la confiance et le respect de bien des sportifs.

Au nom des Canadiens de tous les coins du pays, il me fait plaisir de saluer les 35 ans de journalisme de Jacques Beauchamp.

PIERRE ELLIOTT TRUDEAU
Premier ministre du Canada

Il trouve le temps de faire tout ce qu'il fait et il lui en reste encore pour écrire un livre : phénomène que ce Jacques Beauchamp !

Heureusement pour ses amis, pour ses lecteurs, pour sa famille, pour ceux qui viendront après lui. Ainsi ils conserveront le souvenir ou apprendront de lui les hauts faits de sa vie, de sa carrière ou de son... imagination. Par-dessus tout, une vérité éclatera: Jacques Beauchamp est un travailleur infatigable. Il communique sans cesse, sans peur et sans reproche. Avec loyauté, sincérité. Avec le désir de servir. Bravo Jacques et continuez : il y a toujours de la place en avant.

JEAN DRAPEAU
Maire de Montréal

*

J'ai le privilège d'être associé avec Jacques Beauchamp depuis maintenant 10 ans. Chaque jour, il réussit à m'épater et à m'emballer. Si j'avais à décrire Jacques Beauchamp, je dirais : « C'est l'enthousiasme personnifié ». Il faudrait que j'ajoute aussi « C'est le courage et le travail personnifiés ». En fait, il n'est pas possible de circonscrire Jacques Beauchamp. C'est le seul homme que j'ai vu cassant lui-même un plâtre à sa cheville fracturée au bout de quatre jours parce que cela l'ennuyait pour faire son jogging. C'est aussi l'homme qui, suite à une intervention chirurgicale majeure, sort de l'hôpital après seulement cinq jours, alléguant que son lit sera plus utile à d'autres plus malades que lui.

On m'a déjà demandé quel était l'homme qui m'avait le plus impressionné dans ma vie. J'avais répondu d'un trait : « Jacques Beauchamp ». C'est vraiment l'être le plus extraordinaire que j'ai eu l'avantage et la joie de cotoyer. C'est une force de la nature, Monsieur Jacques.

PIERRE PÉLADEAU

*

Jacques Beauchamp est avant tout un bâtisseur de journaux. À son arrivée à Montréal-Matin, le journal avait une médiocre circulation de 24 000 copies, mais cinq ans plus tard, le même journal vendait environ 125 000 exemplaires.

Jacques s'est de nouveau couvert de gloire et de prestige au Journal de Montréal alors qu'après son arrivée, la circulation a quintuplé, passant de 60 000 à 300 000 copies. Jacques, le journaliste, se classe avec avantage parmi les superstars de tous les rédacteurs sportifs canadiens. Félicitations et bonne santé.

JEAN BARRETTE

Mon ami Jacques a décidé de nous relater ses joies, ses peines et ses misères. Grâce à son ardeur au travail, sa ténacité et son honnêteté professionnelle, il a gravi tous les échelons du monde journalistique avec succès. Il mérite un autre succès retentissant avec la publication de cet ouvrage.

MAURICE T. CUSTEAU

Président-directeur général du Journal de Montréal

Le souvenir que je garde de Jacques Beauchamp remonte au début des années 50 alors qu'en soutane, je grimpais, quatre à quatre, les escaliers menant au Montréal-Matin (angle Marie-Anne et de La Roche) avant la tombée du journal afin de lui remettre un texte, une photo.

Jacques m'accueillait toujours de façon bienveillante, attentif à tous nos projets, à toutes nos initiatives. Bien sûr, il couvrait surtout le sport professionnel, mais se montrait tout à fait ouvert et encourageant vis-à-vis le monde de la récréation, du sport amateur.

Jacques est resté le même. Il a l'œil bon, comme dirait mon grand-père. Pierre Péladeau ajouterait, lui: «C'est un gars fantastique ! »

PÈRE MARCEL DE LA SABLONNIÈRE

*Dans ses chroniques, dans ses écrits,
Il est authentique comme dans la vie.
Coloré, pittoresque, unique et parfois très drôle,
Jacques Beauchamp joue un beau grand rôle,
Celui d'apporter à la vie une contribution énorme,
Qui fait de mon ami « Bouboule », un bien grand bonhomme.*

JEAN LAPOINTE

Jacques Beauchamp a beaucoup fait pour le hockey, mais il a aussi beaucoup fait pour le journalisme en général. Il a été largement responsable des succès des différents journaux qui l'ont embauché. Je me suis toujours demandé comment il s'y prenait pour accomplir autant de travail en une seule journée. Et ce, à longueur d'année. Les plus jeunes journalistes ont sûrement beaucoup appris en le regardant travailler.

TOE BLAKE

*

En certaines circonstances, Jacques Beauchamp a été pour plusieurs d'entre nous, beaucoup plus qu'un journaliste. Il a souvent agi comme confident. En vertu de cette amitié et devant tous ses efforts de toujours mieux renseigner ses lecteurs, comment pouvions-nous refuser de collaborer avec lui ? Je connais très peu d'athlètes qui auraient refusé de répondre à ses questions, et ce, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

JEAN BÉLIVEAU

*

Jacques Beauchamp a été un second père pour moi. Il est le meilleur journaliste que j'ai rencontré. Il est un bon ami et surtout, un homme extrêmement sincère. Il sera toujours mon ami.

BERNARD GEOFFRION

*

Cet hommage à Jacques lui est bien mérité. Autodidacte, bûcheur au travail, honnête dans ses écrits, confident discret des athlètes, et surtout, coloré dans sa profession, il est considéré comme un ami sincère des athlètes. De la part de ses nombreux amis, merci pour un livre qui plaira certainement à tous.

ÉMILE "BUTCH" BOUCHARD

Jacques Beauchamp a été un champion sur toute la ligne. Je suis certain d'une chose : aucun autre bourreau de travail ne peut se comparer à lui. Il m'a beaucoup aidé au début de ma carrière. Mieux que quiconque, il savait faire le partage entre les propos pour publication et les confidences.

HENRI RICHARD

J'ai toujours considéré Jacques Beauchamp comme un père. Chaque fois que j'ai eu besoin de conseils au sujet de hockey ou des affaires, je l'ai toujours consulté, comme dans toute bonne relation père-fils.

JOHN FERGUSON

Jacques est le journaliste le plus respecté par les athlètes, parce qu'il a toujours su les motiver d'une façon positive. Personnellement, je suis heureux de pouvoir le compter comme un de mes amis. Il est le Bobby Orr des journalistes.

SERGE SAVARD

Je parlais justement de Jacques Beauchamp, il y a quelques jours à peine. Je racontais à des amis toute la confiance que nous avions en lui. Parce qu'il jouait lui-même et pratiquait même avec nous, il comprenait mieux nos problèmes. Je n'ai jamais rencontré un travailleur aussi acharné. Peu importe les circonstances, Jacques Beauchamp était toujours de bonne humeur au milieu de ses amis les athlètes.

DOUG HARVEY

Jacques Beauchamp est un véritable professionnel dans le domaine de l'information sportive. Son souci de la qualité, de l'exactitude et sa discrétion dans le traitement de la nouvelle ont fait de lui un reporter et un éditeur hors de l'ordinaire. L'encouragement et les conseils de M. Beauchamp, dans les premières heures du baseball majeur à Montréal, ont contribué à établir des bases solides.

JOHN MCHALE

Jacques a débuté sous ma tutelle dans la rédaction sportive. Inutile de dire que l'élève a surpassé son professeur. C'est par le travail ardu qu'il a réussi et par son humanisme qu'il a su se créer une légion d'amis. Il est le rédacteur sportif par excellence des temps modernes.

ZOTIQUE LESPÉRANCE

Un livre de Jacques Beauchamp ne peut être qu'un événement, car l'homme est un phénomène et le chroniqueur hors série. Combien lui sied l'expression voulant que l'encre coule dans ses veines !

Il a poussé l'amour du journalisme à la passion ; la poursuite de la nouvelle à l'acharnement ; la recherche de l'anecdote-vérité à un paroxysme qui force l'admiration, commande le respect. D'autant plus qu'il doit travailler plus fort et peiner plus longtemps que d'autres à la plume plus facile. Si seulement tous les athlètes dont il consacre la gloire et la fortune avaient autant de cœur que lui.

À un bourreau de travail, merci pour ta loyauté et longue vie !

RAYMOND LEMAY

Jacques, « une vraie dynamo de travail » m'a donné par ses écrits, presque autant d'émotions que Maurice Richard, Jean Béliveau et Guy Lafleur au hockey.

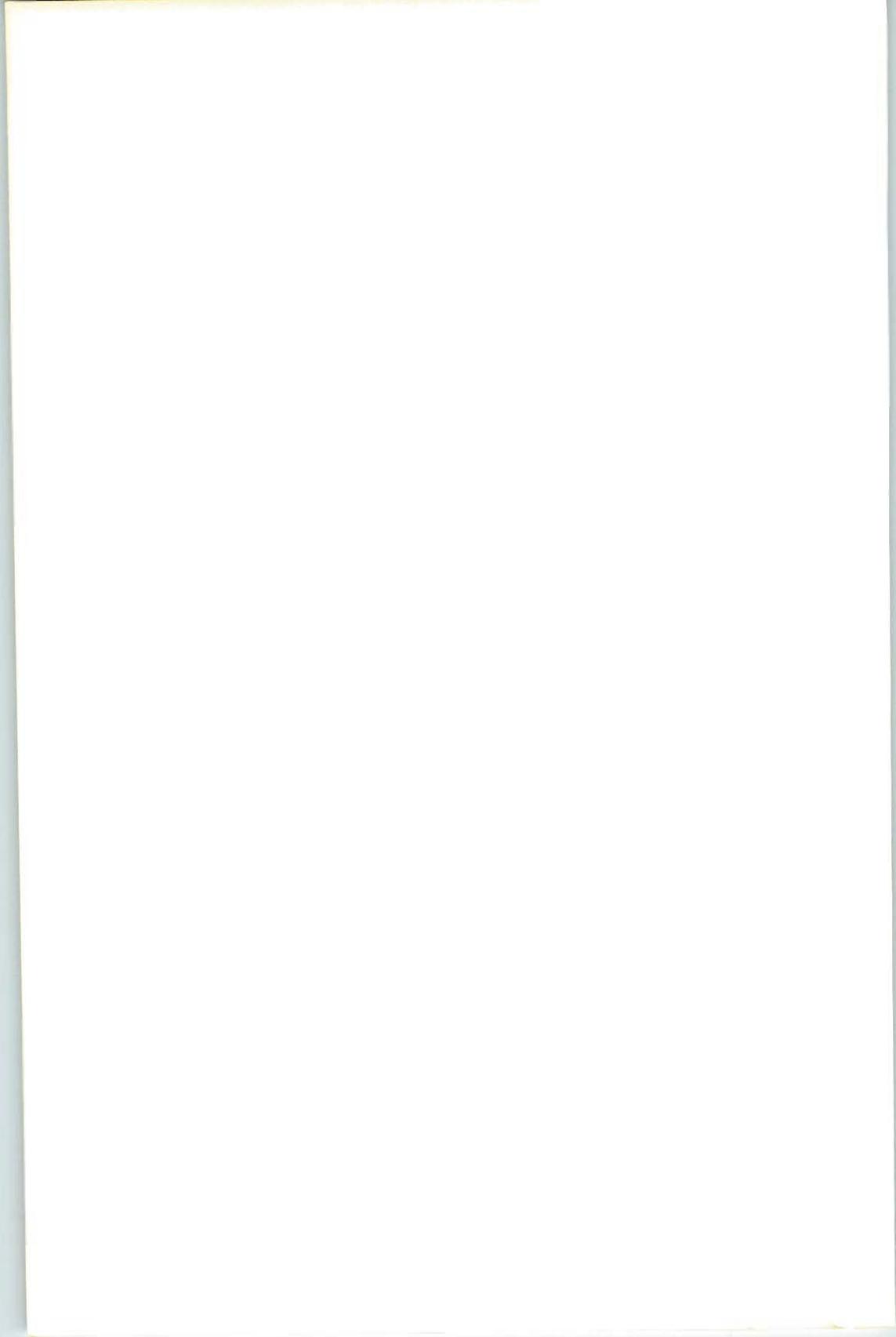
Beauchamp est, à juste titre, un commentateur coloré. Élève sortant de la petite école, son enthousiasme au travail a été son université de tous les jours.

« Je lève mon chapeau devant ce colosse. » Aujourd'hui, il est en vedette et « il ne l'a pas volé ».

Puisse ce livre vous apporter autant de satisfaction que le sport en a donné à l'auteur.

JEAN-PAUL HAMELIN

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE 1

JE DEVIENS

« ENFANT DE CHOEUR »

J'ai vu le jour à Saint-Jérôme, rue Saint-Léandre, le 4 février 1927. Deux mois plus tard, je pesais onze livres. Ce n'était déjà pas si mal pour un nouveau-né. Ma foi, ça promettait. Aujourd'hui, quand on me demande pourquoi mon tour de taille est impressionnant, je réponds du tac au tac: «C'est de naissance!»

Peu de temps après ma venue au monde, mon père, qui était vaguement entrepreneur, se fit embaucher comme gérant de bouilloire à l'hôpital Sainte-Agathe. Nous étions à peine installés dans cette localité que je tombai gravement malade. Mes parents désespéraient de me tirer de ce mauvais pas.

En effet, atteint d'une gastro-entérite, je fus, durant plusieurs jours, entre la vie et la mort. Au moment le plus critique de ma maladie, un « miracle » survint. Un médecin noir, attaché à l'hôpital, m'examina attentivement et me fit avaler diverses potions si bien que, peu de temps après, j'étais sur pied, guéri. Cinquante-deux ans plus tard, j'estime que je lui dois la vie. Sans son

intervention, le monde du journalisme n'aurait probablement jamais connu Jacques Beauchamp.

Après avoir habité un an ou deux à Sainte-Agathe, la famille (enrichie de deux frères, André et Fernand, et d'une sœur, Jacqueline) se fixa à Saint-Jérôme. Mon père, qui avait plus d'une corde à son arc, devint boucher.

Cinq ans plus tard, lors d'un nouveau déménagement, vers Montréal cette fois, mes parents dénichèrent un logis rue Saint-André, et c'est là, tant à l'école Saint-Étienne où j'étudiais, que dans la rue, en jouant avec des copains, que je pris goût au sport. Yvon Robert, ce grand athlète qui fit fureur dans l'arène, habitait tout près de chez moi, non loin de l'église, et on parlait déjà de lui comme d'un jeune homme prometteur. Il venait de faire ses débuts dans la lutte et les connaisseurs affirmaient qu'il irait très loin.

Vers cette époque, je m'initiai au hockey. Nous n'étions pas très riches et ma mère — je m'en souviens comme si c'était hier — s'était rendue sur la rue Craig, dans l'espoir de me trouver une paire de patins d'occasion. Quelle femme, ma mère ! Quel dévouement ! Quelle abnégation aussi pour assurer à sa petite famille le maximum de confort ! Rien ne la rebutait, ni les dures corvées ni les plus grands sacrifices.

Nanti d'une paire de patins bien à moi, j'appris à patiner dans la cour de la maison. J'avais sept ans bien comptés et ce fut le début, dois-je dire, de ma carrière athlétique.

À Saint-Etienne, je n'étais pas le plus studieux des élèves. D'un naturel remuant, je préférais l'action aux longues veillées sous la lampe, à rédiger des devoirs ennuyeux. Le sport me fascinait, captait mon attention bien plus que les différentes matières inscrites au programme scolaire. Et à mesure que je grandissais, j'essayais, par tous les moyens, de me mettre en valeur, de prouver à mes camarades qu'il y avait chez moi de la graine de champion. Régulièrement, pour toutes sortes de raisons, j'en venais aux mains avec des plus grands que moi.

— Beauchamp, me disait-on, es-tu capable de battre Untel ?

Il suffisait qu'on me demande cela pour que je prenne l'invitation au sérieux.

— Battre Untel ? Bien sûr, je vais l'essayer !

Néanmoins, dans l'engagement qui suivait, je prenais une solide raclée. Inévitablement, les vêtements en lambeaux, je rentrais chez moi... pour en recevoir une deuxième.

Dans l'intervalle, mon père devint publicitaire. Ses occupations le forçaient à voyager beaucoup, si bien que ma mère, plus près de nous, se montrait indulgente à notre égard et nous passait beaucoup de nos petits caprices.

Comme je voulais devenir un homme avant le temps, je lui demandai, un jour, de me tailler, dans une pièce d'étoffe, un vrai pantalon. Ce qu'elle fit avec plaisir. Or, mon père rentra de voyage sur ces entrefaites et m'aperçut, affublé du pantalon que j'exhibais avec fierté.

— Qu'est-ce que c'est ça ? demanda-t-il, furieux.

Malgré mes vives protestations et ma crise de larmes, il me donna l'ordre, sur-le-champ, de me débarrasser de mon nouveau pantalon.

— Tu porteras ça quand tu seras un homme !

J'étais convaincu d'en être un, mais mon père préférerait me voir franchir normalement les étapes. Et je dus, en attendant d'avoir de la barbe au menton, garder mes culottes courtes.

Assez souvent, avec des camarades, j'allais me baigner à la piscine Laurier. C'est là que j'héritai d'un surnom assez curieux. Un jour, sans même me laisser le temps d'enfiler mon maillot, mes copains de la rue Saint-André me jetèrent tout habillé dans la piscine.

Me voyant sortir de là, trempé comme un canard, ils se mirent à rire et à me traiter de « Moulou mangé par la baleine ». Le surnom me resta jusqu'à ce que je devienne rédacteur sportif, mais jamais je n'en connus la véritable signification. D'ailleurs, mes copains auraient été bien en peine de me l'expliquer.

Notre famille déménagea de nouveau. De la rue Saint-André, nous prîmes possession d'un autre logis, rue Drolet, tout près de Beaubien, dans la paroisse Saint-Edouard. Je m'inscrivis à l'école de La Mennais où, les circonstances aidant, je devins enfant de chœur.

L'école disposait d'une excellente patinoire et, régulièrement, l'équipe des « Chantres » affrontait celle des « Enfants de chœur ». Lors de mémorables joutes, l'équipe des Chantres subissait défaite sur défaite si bien que le frère Pierre, l'instructeur, décida que le moment était venu d'enrégimenter de nouvelles recrues. Evidemment, la politique maison voulait que la recrue fasse partie des Chantres.

M'ayant pressenti pour jouer un rôle de gardien de but, le frère Pierre se montra un peu moins satisfait de ma performance comme chanteur. Un de ces jours, lors d'une répétition, il tendit l'oreille.

— Quelqu'un fausse ! tonna-t-il.

Il résolut donc de nous faire chanter à tour de rôle pour découvrir à qui appartenait cette voix de malheur qui minait l'harmonie de son chœur. Lorsque vint mon tour, je fis un superbe effort qui se solda par une paire de gifles.

— Beauchamp, c'est toi qui fausses ! me reprocha le frère Pierre.

— Je le sais bien, lui dis-je, au bord des larmes, mais pourquoi me faire chanter pour jouer au hockey ?

La justesse de mon raisonnement étonna sans doute le frère Pierre, puisqu'il me laissa mon poste de gardien de but et se montra assez conciliant en interrompant ma carrière de chanteur. Inutile de préciser que je jubilais, d'autant plus que les exercices de chant avaient lieu, chaque jour, sur le coup de midi.

Il m'arrivait, à cette époque, de jouer au tennis sur table avec un prête de la paroisse. À un moment donné, je remportai un tournoi et le père, pour me récompenser, décida — après avoir obtenu de peine et de misère l'autorisation de mes parents — de m'amener voir une partie de hockey.



Gardien de but à l'école de la Mennais à l'âge de 12 ans.

C'était en 1941... mon premier match de la Ligue nationale. Pit Morin, Gerry Heffernan et Buddy O'Connor faisaient leurs débuts avec les Canadiens. Ces trois joueurs-là (la *Razzle-Dazzle Line*) se passaient la rondelle avec une aisance incroyable. De vrais magiciens !

Ils affrontaient les joueurs de Toronto, mais faute de chance, l'affrontement se termina par la victoire de Toronto, au compte de 2 à 1.

De retour en classe, le lendemain, inutile de dire que j'étais le point de mire de mes camarades qui me regardaient avec émerveillement. J'avais vu le fameux match. A quatorze ans, en huitième année, c'était quelque chose !

Compréhensif, le professeur, connaissant ma passion pour le sport, m'invita à crayonner sur le tableau.

— Beauchamp, dit-il, décris-leur ce qui s'est passé, hier, au Forum.

Je ne me fis pas prier. Il ne me fallut pas moins d'une heure pour raconter dans le détail l'excitante soirée de hockey qui me valait tant de considération. Mes camarades n'en revenaient pas et me regardaient, fascinés par mon savoir-faire.

Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Ma dernière année à l'école de La Mennais devait se terminer d'une drôle de façon. Les bons frères apprenaient aux élèves un grand nombre de prières que nous arrivions à mémoriser sans trop de peine. Pour la diction, c'était une autre affaire. Or, un jour que nous étions à l'église, un frère — je crois que c'était le frère Pierre — nous fit d'amers et durs reproches sur notre façon de dire les prières.

— Nous allons retourner en classe, menaçait-il, et je vais vous apprendre comment il faut prier !

Aussitôt rentrés dans la salle de cours, il m'apostropha.

— Beauchamp, debout !

Je me levai, docilement, implorant le Tout-puissant pour qu'aucune tuile ne me tombe sur la tête.

— Récite-moi le *Je vous salue Marie*...

C'était un ordre, il n'y avait plus qu'à m'exécuter.

À peine avais-je ouvert la bouche qu'il m'interrompit:

— Non, Beauchamp, je veux que tu le chantes... sur les notes de la gamme.

Je me retenais pour ne pas éclater de rire.

— Commence ! commanda-t-il.

Je fis un suprême effort : Jeeee... réééé... Le fou rire s'empara de moi. Je me tordais dans tous les sens, incapable de maîtriser un rire inextinguible qui me secouait de la tête aux pieds.

— Beauchamp! cria le frère, arrête-toi!

Mais c'était plus fort que moi. Je le regardais, plié en deux, dans l'impossibilité de recouvrer mon sang-froid. Le bon frère s'avança vers moi... et me gifla. Mais ce rire forcené était plus fort que tout.

Cette scène se passait un mois avant les examens. Le frère Pierre insista, semble-t-il, pour que je fusse expulsé du collège, et il fallut l'intervention de mon père pour qu'on me laissât terminer mon année scolaire. Grâce à son éloquent plaidoyer, je fus sauvé par la cloche.

CHAPITRE 2

LA MORT DE MON PERE

Si mon père avait raison, parfois, de se plaindre de moi, il reconnaissait volontiers que j'avais du cœur au ventre. À l'âge de dix ans, j'éprouvais le besoin de travailler, de me rendre utile, d'avoir des responsabilités.

Comme beaucoup de jeunes, je devins crieur. Un drôle de boulot qui m'obligeait à me lever à cinq heures et demie, beau temps, mauvais temps. Dès le saut du lit, je me rendais à l'angle des rues Saint-Denis et Beaubien (il y avait là un kiosque), où je prenais possession de mes journaux que je vendais ensuite dans les tramways qui circulaient sur Saint-Denis, entre Beaubien et Mont-Royal.

Mais je faisais d'une pierre... plusieurs coups. À mes clients, j'offrais *L'Illustration nouvelle*, la *Gazette* et *Le Canada*. J'aimais bien vendre des journaux. Je dévorais les manchettes et cela me permettait, le cas échéant, de faire étalage de mes connaissances.

Ma vente de journaux terminée, je me rendais en vitesse à l'église Saint-Edouard. Comme servant de messe, je touchais cinq cents par jour et, pour un gamin de mon âge, cela représentait tout une somme à la fin de

la semaine. Je ne roulais pas sur l'or, mais j'avais dans les poches, régulièrement, assez de piécettes pour me donner l'illusion d'être sur le chemin de la réussite. La messe dite, les vêtements sacerdotaux bien rangés, mon devoir accompli, je me précipitais vers l'école.

Bref, sans répit, je cherchais le filon, espérant finir par trouver un job extraordinaire. Quoi au juste? Je l'ignorais. Mais je passais, dans mon milieu, pour un petit débrouillard, et mes camarades s'étonnaient de me voir cumuler les postes.

Entre-temps, à l'école de La Mennais, je jouais fréquemment au tennis sur table. Sans être un excellent joueur, je me rendais tout de même aux quarts de finale pour le championnat de Montréal, battu seulement par les Henri Rochon, Jean-Jacques Desjardins, Red Spickter, Talbot, etc. J'enviais le style de Rochon.

Joueur offensif, Jean-Jacques Desjardins était le seul gars à pouvoir se vanter de battre Rochon qui, jouant près de la table, lui retournait les balles à une vitesse incroyable. Dans le sillage de ces sportifs talentueux, je me faisais les dents, tel un jeune chiot, me disant qu'un jour l'élève serait plus habile que les maîtres.

Si ma mémoire est bonne, je me rappelle un tournoi enlevant, ruineux pour moi, mais étourdissant de coups superbes. Henri Rochon, Maurice Desserres et moi avions décidé de parier sur une série de parties. L'engagement commença dans la matinée, dès dix heures, et en fin d'après-midi je devais à Rochon la coquette somme de \$2 000. Étudiant, en huitième année, je savais très bien que je ne pourrais honorer cette dette. Henri Rochon s'amusait de ma déconfiture.

— Jacques, me dit-il, nous allons jouer le tout pour le tout.

Il riait dans sa barbe. J'acceptai son défi. Après tout, j'avais la chance de laver une dette d'honneur. Je me sentais très nerveux, prêt à la riposte, agressif à souhait.

Henri avait le cœur sur la main. Cet après-midi-là, il me fit un cadeau... en me laissant gagner. Je ne fus pas tout à fait dupe de sa générosité.

Mais le hockey, plus que tout autre sport, exerçait sur moi un véritable envoûtement. Le mercredi soir, à l'âge où beaucoup d'enfants ne sortent pas de la cour de la résidence de leurs parents, je me rendais au Forum pour assister, le cœur battant, aux programmes doubles de la Ligue senior du Québec. Je m'y rendais en tramway, tenant dans ma poche, fermement, des billets «Crown Brand» que j'avais obtenus par l'entremise d'amis ou de gens qui savaient à quel point j'aimais le hockey. J'assistais aux matches du Royal senior, du Canadien senior et du Concordia, applaudissant à tout rompre mes favoris, Lionel Bouvrette, du Concordia, et Paul-Émile Bibeau, du Verdun senior.

Quels artistes ! Toutefois, je me sentais frustré. Les jeunes étaient placés dans une section à part et, dès la fin de la première période de la seconde partie, on les expulsait du Forum, sous prétexte que des jeunes doivent se coucher tôt.

Néanmoins, ces soirées du mercredi, au Forum, enracinaient en moi le goût du hockey. Et j'avais bigrement hâte de vieillir pour voir toute une partie sans être obligé de quitter les lieux ou, pire, chassé comme un indésirable.

Partagé entre mes études et mes autres occupations, je ne voyais pas les jours passer. Au foyer, nous menions une vie routinière et l'harmonie régnait ; nous avions bien nos petites disputes, comme tout le monde, mais les membres de la famille, sous l'égide de ma mère, serraient les rangs lorsqu'il le fallait, conscients que l'union fait la force.

Mon père était devenu commis voyageur ; travailleur infatigable, il n'avait manifestement pas la chance de son côté. Nous n'étions pas plus riches, loin de là. Et il nous fallait recourir au Secours direct pour arriver à nous nourrir suffisamment.

Grâce à maman, nous étions toujours bien habillés. Question de fierté, il ne fallait pas que notre misère soit connue des voisins. Je me souviens, tous les lundis, c'était la bagarre, entre ma sœur et moi, pour savoir qui, de nous

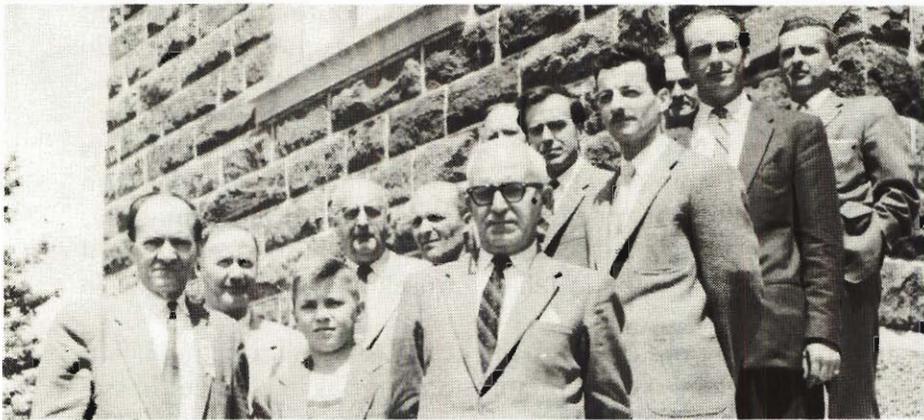


Photo du haut: Une mère en or qui a toujours su m'épauler.

Photo du bas: Mon père (à l'extrême gauche) en compagnie des citoyens de l'Ancienne Lorette, quelques heures avant d'entreprendre une longue marche, Québec-Trois-Rivières, pour sensibiliser les autorités gouvernementales aux problèmes des diabétiques.



*Saint-George Côté
lui avait apporté son
aide dans la campa-
gne qu'il menait à
travers le Québec,
pour que le gou-
vernement s'occu-
pe du sort des dia-
bétiques.*



*Mon père, dans une
attitude familière,
prononçant une
conférence dans la
vieille capitale.*



*Mon père, Philip-
pe Beauchamp.*

deux, irait chercher les fameux coupons de secours, rue Henri-Julien. Il nous fallait ensuite marcher deux milles pour nous rendre à la boulangerie où l'on recevait en échange des coupons, des poches de pains ou des restants de gâteaux.

C'est tout de même là que nous avons découvert que la vie est pleine d'obstacles. Mais aussi, que ces obstacles peuvent être surmontés. Une leçon que maman nous prêchait par l'exemple : pour boucler le budget familial, elle allait, chaque semaine, faire des ménages et laver des planchers à Outremont, travaux qui lui rapportaient... cinquante ou soixante-quinze cents par jour !

Mon père connaissait mon ambition de devenir journaliste et il voulait que j'apprenne l'anglais, correctement, afin de tenter ma chance, plus tard, dans cette carrière, sans trop de difficultés. Un fermier anglophone de Saint-Colomban m'embaucha comme aide-cultivateur ; j'habitai durant un an chez M. Mephram.

Le travail était pénible. Néanmoins, j'ai beaucoup appris, l'anglais, d'abord, mais aussi la débrouillardise. C'était la première fois que je quittais la demeure familiale.

L'Union nationale fut fondée en 1936. Mon père, croyant pouvoir réaliser là une bonne affaire, lança une revue qui s'appelait précisément *Le Bulletin de l'Union nationale*. Une aventure qui devait effectivement lui rapporter une forte somme durant un an, jusqu'à ce que des organisateurs du parti s'aperçoivent qu'ils auraient dû prendre l'initiative de ce lancement.

Même si mon père avait obtenu une lettre des autorités gouvernementales, lui permettant de publier sa revue, on se mit à lui créer des embêtements de toutes sortes. Au point que la police venait chez nous « pour voir s'il n'y avait pas d'irrégularités » dans son commerce.

Ce harcèlement finit par provoquer l'arrêt soudain de sa publication. Et les quelques profits réalisés par mon père furent engloutis dans un interminable procès. Accusé de fraude, il réussit à prouver sa bonne foi, sans avocat ! L'affaire fit beaucoup de bruit à l'époque. On la

retrouvait d'ailleurs en manchette d'un imprimé appelé *L'Illustration nouvelle*, qui devait devenir par la suite *Montréal-Matin*.

Son honneur étant sauf, mon père se retrouva cependant sans le sou. Par la suite, il ne devait jamais réussir à remonter la pente de la prospérité. Il connut, d'ailleurs, quelques années plus tard, une autre mésaventure lorsqu'il fonda l'Association des diabétiques. Il publia un magazine destiné aux diabétiques et, pour des raisons qui sont demeurées obscures, des policiers procédèrent à son arrestation.

À son retour à la maison, il eut une crise cardiaque. Transporté d'urgence à l'hôpital, il fut placé sous une tente d'oxygène.

Je me souviens lui avoir rendu visite, un dimanche soir, alors que les médecins ignoraient s'il allait survivre à ses troubles cardiaques.

Il m'apostropha amicalement :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Ta place est à Chicago ! (Les Canadiens jouaient le lendemain dans cette ville). Va faire ton travail ! me dit-il, d'une voix éteinte.

Je le revis, le jeudi suivant, et il devait alors me donner bon nombre de conseils :

— Tu fais de l'embonpoint, sois prudent ! Le diabète est héréditaire. Choisis bien tes amis ! J'avais beaucoup d'amis quand j'avais de l'argent ; aujourd'hui, je meurs sans le sou. J'ai toujours travaillé dans le but d'assurer votre sécurité...

Ces recommandations devaient être ses dernières. Quarante minutes plus tard, à peine arrivé au journal, on me demanda d'urgence à l'hôpital. Je n'eus pas le temps de m'y rendre qu'il avait rendu le dernier soupir, à cinquante-neuf ans.

Mon père disparu, il y eut un grand vide chez nous. C'était un homme courageux pour qui la vie ne fut pas douce. Il lutta, avec ses moyens, pour améliorer son sort

et celui de sa famille. Peut-être fut-il trop confiant en autrui ? Son décès nous le rendit plus cher et je découvris, tardivement, que les enfants ne comprennent pas toujours leurs parents, sauf quand ils ont acquis eux-mêmes suffisamment de maturité pour apprendre à leur tour que rien n'est facile dans la vie.

CHAPITRE 3

MON PREMIER EMPLOI DANS UNE SALLE DE RÉDACTION

De son vivant, mon père, à travers ses multiples occupations, avait fait la connaissance de bien des gens de différents milieux, dont des journalistes. Donat Kavanaugh était directeur de l'information à *La Patrie* et mon père lui demanda, un jour, s'il n'y avait pas un poste disponible dans son journal. Kavanaugh répondit par l'affirmative et je devins effectivement messenger à *La Patrie*, à \$5 par semaine.

Mes copains n'y comprenaient rien. Abandonner mes livraisons à bicyclette, qui me rapportaient un bon \$12, pour accepter un emploi où je ne toucherais que la moitié de cette somme, cela les dépassait. Et je leur disais, fier comme un paon :

— Je m'en fiche, je m'en vais dans une salle de rédaction !

Avec Zotique Lespérance, grand patron de la rédaction sportive, mon travail de messenger s'avéra très enrichissant. J'ai connu dans cette salle mes moments les plus heureux.

Dès six heures, chaque matin, il fallait que je sois à *La Patrie*. Comme je voulais être au mieux avec M. Lespérance, j'étais toujours le premier messenger arrivé, me réservant ainsi le privilège d'aller chercher ses toasts et son café. Messenger, c'était déjà pas mal comme travail. Toutefois, je rêvais déjà de signer des articles.

Mes relations avec M. Lespérance étaient excellentes, mais également avec tous les journalistes. Avec empressement, j'apportais sur leur pupitre les dépêches des agences, en plus de repérer, pour eux, les informations intéressantes parues dans les journaux anglais.

Théo Lévesque, l'un des grands reporters de faits divers de l'époque, travaillait à *La Patrie* (du dimanche). Un jour, pour une raison que j'ignore, il ne se présenta pas au travail.

– Beauchamp, tu vas rédiger les faits divers ! me commanda Kavanaugh.

Je tenais enfin ma chance !

Persuadé que je n'aurais pas droit à une signature pour mon premier papier, quelle ne fut pas ma surprise, à la sortie du journal, de lire, au sommet de mon petit « huit pouces » de texte, mon nom en bonne place.

À cette époque, j'avais à peu près quinze ans. J'étais, bien sûr, fou de joie. D'autant plus que, « dans mon bout », les copains n'en croyaient pas leurs yeux : je me rappelle qu'une petite voisine courut se mettre du rouge aux lèvres devant l'importance de l'événement !

Zotique Lespérance eut l'idée d'une chronique dont il me confia la responsabilité. « Les éphémérides de Jacques Beauchamp » faisaient revivre des événements qui s'étaient produits dix, quinze ou vingt-cinq ans plus tôt.

Comme nos dossiers étaient plutôt dégarnis, j'allais cueillir mes renseignements dans ceux de *La Presse*. Malgré ce travail, je continuais à faire les courses de Zotique Lespérance, allant lui chercher les quotidiens américains ou encore ses billets de hockey au Forum.



À l'époque où j'étais messenger à La Patrie, au début des années '40.

À l'époque où j'étais à *La Patrie*, j'ai connu des dévouements admirables, presque du bénévolat. Des journalistes, ayant fait des études solides, acceptaient de travailler, par amour de leur métier, à \$15 ou \$20 par semaine.

Léon Gray, un éditorialiste de renom, dans la cinquantaine, touchait la bagatelle de \$80 par semaine. Pour un journaliste de carrière, ce n'était pas la mer à boire.

Les gens les mieux payés dans les journaux étaient, de loin, les typographes, membres d'une union qui se battait pour leur assurer un salaire convenable. Le métier de journaliste, sur le plan strictement financier, n'avait rien d'enviable. Je me rappelle d'un reporter qui, à quarante ans passés, gagnait \$5 par semaine. Il lui arrivait même de m'emprunter, à moi le messenger, \$7 ou \$8 pour boucler son budget. Il devait alors, pour me rembourser, me donner sa paye entière d'une semaine et la moitié de l'autre! Comment se débrouillait-il pour vivre, je me le demande encore!

En 1941, Zotique Lespérance créa un premier syndicat de journalistes, à *La Patrie*. À partir de ce moment, les conditions de travail commencèrent à s'améliorer pour les gens du métier.

Découvrant que je négligeais mon travail de messenger, pour lequel j'avais été embauché, la direction voyait mes nouvelles activités d'un mauvais œil. Un jour, M. Oswald Mayrand, gérant du journal, me convoqua à son bureau.

— Beauchamp, dehors! Tu ne fais pas ton travail! tonna-t-il.

Du coup tous mes rêves s'effondraient.

En larmes, je me rendis au bureau de M. Lespérance à qui je racontai toute l'affaire. Malgré ses efforts, il fut incapable de me rendre mon poste. Il m'obtint, cependant, un emploi de commis de bureau, à la Dominion Oxigen, à \$25 par semaine. Ma mère fut enchantée. Je lui donnais toutes mes payes et cette hausse considérable de revenu lui permettait de se faire moins de souci.

Durant trois ou quatre mois, je conservai mon emploi à la Dominion Oxigen de Pointe Saint-Charles. Un jour, je rencontrai un certain M. Saucier, alors président de la ligue de baseball Star. Il cherchait un publicitaire.

J'obtins le poste et, tous les dimanches, par la suite, j'allais livrer mes communiqués au *Montréal-Matin*, au *Canada* et à *La Presse*.

Je me présente un jour au *Montréal-Matin* — c'était en juin 1944 — avec mon matériel et je rencontre, par hasard, M. Christian Verdon, que j'avais connu à *La Patrie* où il avait été reporter. À cette époque, Armand Jokisch était le seul rédacteur sportif du journal.

— Armand, si tu as besoin de quelqu'un, donne une chance à ce petit gars-là ! lui dit M. Verdon.

M. Jokisch décida de mettre mes talents à l'épreuve ; il me donna deux textes anglais, me demandant de les traduire, histoire de voir ce que je valais. J'avais lu, le matin même, dans *La Patrie*, les deux textes en question. Mon français n'était pas extraordinaire, mais au moins, je savais où je m'en allais. Je fis les traductions et M. Jokisch décida que je ferais l'affaire.

— O.K. mon p'tit kid, je te la donne, ta chance ! dit-il.

Il ne pouvait me payer durant les deux premières semaines, mais l'occasion était trop bonne pour que je la laisse passer. Pendant deux semaines, je travaillai donc simultanément à la Dominion Oxigen, le jour, et au *Montréal-Matin*, le soir.

— Jacques ! Es-tu sérieux ? Qu'est-ce qu'on va faire ? Quitter ton emploi à \$25 pour un autre à \$15 ? me reprocha ma mère, en pleurant, lorsque je lui annonçai la nouvelle. Un salaire de \$15, c'était en effet ce que m'offrait le *Montréal-Matin*.

Je lui répondis, m'efforçant de la consoler :

— Ne vous inquiétez pas, maman ! Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on fait aujourd'hui. C'est ce qu'on va faire demain.

M. Jokisch n'est peut-être pas très connu aujourd'hui, mais je dois dire qu'il m'a aidé énormément,

tout comme Zotique Lespérance, à *La Patrie*. Sans eux, je ne crois pas que je serais devenu rédacteur sportif.

En 1944, j'avais commencé à m'entraîner à la course et à jouer au baseball. J'avais dix-sept ans. Cette année-là, les Royaux achetèrent le contrat de Jean-Pierre Roy des Red Wings de Rochester. L'une des premières assignations que me donna M. Jokisch fut justement celle de couvrir ce club au stade de Lorimier.

Rencontrer Jean-Pierre Roy pour la première fois fut tout un événement pour moi. Côtayer ses coéquipiers m'impressionnait au plus haut point.

Je me souviens que Roland Gladu, qui jouait au champ droit et au troisième but, m'avait apostrophé au cours de mon premier voyage avec l'équipe.

— Écoute, tu n'es pas un écrivain... tu es un écriviste !
J'avais répondu, modestement :

— Appelle-moi comme tu voudras, Roland. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de ton aide et de celle des autres gars de l'équipe. Parce que j'en ai à apprendre...

Et c'était vrai. En arrivant à Baltimore, comme mon anglais n'avait pas dépassé le stade dit primaire, ce que j'en ai mangé des « ham and eggs ! »

Oscar Major, un grand joueur de baseball, aussi rédacteur et chroniqueur sportif au *Petit Journal*, se prit d'amitié pour moi. Il me donnait souvent de nombreux conseils, corrigeait mes textes à la galerie de la presse et ne cessait de m'aider durant mon initiation avec les Royaux.

Plusieurs vieux journalistes, conscients de mon inexpérience, m'aidaient de leur mieux et m'épaulaient dans mes moments de panique !

Le *Montréal-Matin* progressait et l'engagement d'un nouveau journaliste à la section des sports fut autorisé. C'est alors que je fis la connaissance de Jean-Paul Sarault: il vint à nos bureaux pour offrir ses services; je le trouvai sympathique et lui offrit de tenter sa chance.

Une semaine plus tard, toutefois, M. Jokisch décidait de son renvoi, afin de donner le poste au fils de Louis Larivée, ancien directeur des sports du journal.

C'est moi qui eus la tâche d'annoncer la nouvelle à Sarault. Je le vois encore, éclatant en sanglots.

— Écoute, lui dis-je, si je ne peux pas faire grand-chose pour renverser cette décision, je peux essayer de te trouver quelque chose d'autre ailleurs.

Je téléphonai donc à Zotique Lespérance, à *La Patrie* :

— M. Lespérance, j'ai ici un bon petit kid. Pourriez-vous lui donner sa chance ?

Lespérance accepta et Sarault fut engagé.

Sarault et moi, par la suite, sommes devenus de très grands amis.

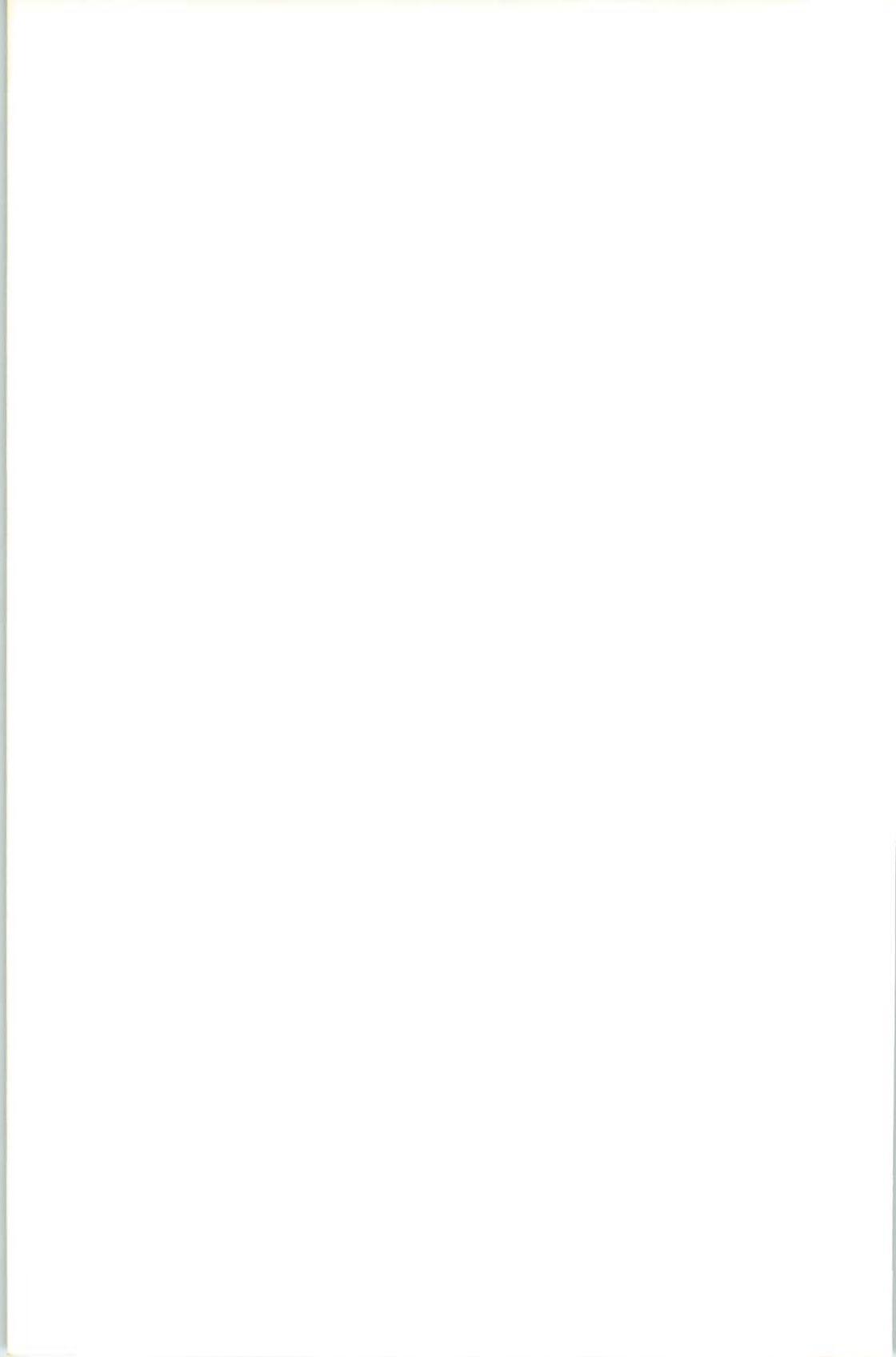
Les choses n'étaient cependant pas trop faciles au *Montréal-Matin*. Le directeur-gérant, J.-M. Cartier, était féroce anti-sport. Et ma façon de voir les choses était pas mal différente de la sienne. Chaque fois que je lui réclamais de l'espace supplémentaire, il me lançait, sur un ton rogue :

— Mon petit maudit, achale-moi pas!

Mais, à force d'insister, il finissait inmanquablement par céder.

Je n'étais pas au bout de mes peines cependant. Les jeunes débordent d'enthousiasme, mais cette qualité essentielle, dans un métier comme le journalisme, n'est pas une panacée. Il faut d'autres atouts. Néanmoins, à défaut d'une solide expérience, j'apportais, dans l'exercice de mes fonctions, une insatiable curiosité, un désir d'apprendre, espérant maîtriser un métier qui m'apparaissait comme le plus beau au monde.

Et peu à peu, au contact de mes aînés, je franchissais allégrement les étapes en me répétant que moi aussi, un jour, je serais une autorité dans mon domaine. Il suffisait que j'y mette temps et effort. Et je me sentais prêt à tous les sacrifices, à toutes les concessions.



CHAPITRE 4

ON FETE MES VINGT-CINQ ANS DE JOURNALISME

Au début des années 50, rien n'allait plus entre la direction du *Montréal-Matin* et M. Jokisch, le directeur des sports. On m'offrit son poste, que je refusai à diverses reprises.

Alors âgé de vingt-quatre ans, on me disait affamé de sport ; je les couvrais presque tous... jusqu'aux Canadiens dont j'allais voir les parties en compagnie de Jokisch lui-même.

Les accrochages se multipliant, M. Charles Bourassa, le directeur général du journal, me servit un ultimatum. Ou bien je dirigeais la section des sports, ou bien on prenait quelqu'un d'autre.

J'acceptai. La décision n'en était pas moins pénible : M. Jokisch, à mon avis, avait largement contribué à l'essor du journal. Je n'ignorais rien du conflit qui existait entre lui et la direction, un conflit auquel personne ne semblait pouvoir trouver de solution.

Je devins donc directeur des sports au *Montréal-Matin*, bien conscient que ma présence à la tête de la sec-

tion sportive n'allait pas, à elle seule, donner au journal l'élan dont il avait besoin pour élargir son audience.

Il me manquait des hommes. Il fallait une équipe. Je m'en fus chercher Jean Séguin, au journal *Le Canada* : ce fut une précieuse acquisition. Jean Barrette apporta aussi sa contribution, en me fournissant une chronique hebdomadaire, genre courrier sportif, qui ne lui rapportait pas un sou (le *Montréal-Matin* n'était décidément pas riche). J'ai toujours été convaincu qu'il faisait ce travail par amitié pour moi et par amour du métier. Son aide me fut précieuse.

Jerry Trudel, alors à l'emploi de CHLP, m'offrit ses services. Il rédigea une chronique régulière pour un maigre \$10 par semaine.

Bob Chicoine, frais émoulu du Mont Saint-Louis (il avait seize ans), vint se joindre au groupe, suivi un peu plus tard de Jean-Paul Sarault. Petit à petit, naquit l'équipe du *Montréal-Matin*, celle qui allait ouvrir au journal les portes du succès.

Lorsque je suis entré au *Montréal-Matin*, nous vendions quotidiennement 18 000 exemplaires, alors que *Le Canada* parvenait aisément à en écouler 35 000.

La mentalité des *managing editors* et de la direction des journaux de l'époque était bien différente de celle d'aujourd'hui. Le sport était quantité négligeable, prétendait-on, et la politique intéressait bien davantage le lecteur. Ma façon de voir les choses était passablement différente : le sport devait tenir le haut du pavé, suivi du fait divers. C'était là, à mon avis, le secret du succès pour un quotidien. Et je ne me gênais pas pour faire connaître mon idée à la direction du *Montréal-Matin*.

Ma section sportive disposait de quatre pages à l'intérieur du journal. Cet espace devait, par la suite, croître de façon continue.

À mes débuts, je me souviens avoir couvert des événements à l'extérieur de Montréal et rencontré des gens qui ignoraient même l'existence de notre journal. Paul Parizeau, directeur des pages sportives du journal *Le*

Canada, que je croisais à l'occasion, en profitait pour me narguer. Je lui disais :

— Fais attention, Paul, on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve ! Un bon jour, tu vas tomber deuxième !

Ce qui arriva finalement. *Montréal-Matin* finit par percer et *Le Canada* fut emporté par la tourmente de l'oubli.

Montréal-Matin n'a peut-être pas causé la disparition du journal *Le Canada*, mais il ne l'a pas empêchée non plus. Certainement pas.

L'un des moments les plus importants de ma vie est sans contredit cette soirée de réjouissances organisée à l'hôtel Bonaventure, par mes camarades de travail, à l'occasion de mes vingt-cinq ans de vie journalistique. Raymond Lemay, Jacques Desserres, Jean-Pierre Sanche et Jean-Louis Marinier avaient amassé \$25 000 pour célébrer cet événement.

J'acceptai ce témoignage avec reconnaissance et enthousiasme, exigeant que les surplus soient versés à des œuvres sociales, dont celle du père Aquin, et à deux hôpitaux, l'un du milieu francophone et l'autre du milieu anglophone.

Je me vois encore assis à la table d'honneur en compagnie de ma femme et de ma petite fille qui avait alors sept ans. Elles reçurent chacune un téléviseur (un gros pour ma femme et un portatif pour ma « championne ») et l'on me donna un superbe appareil de radio. Mon plus beau cadeau fut sans contredit cette foule considérable (il y avait plus de 1 200 personnes) qui se déplaça pour m'offrir ses bon vœux.

Il y avait là Clarence Campbell (eh oui!), Jean-Louis Lévesque, Jacques Plante, Doug Harvey, Jean Barrette et combien d'autres amis et connaissances. Cela fut le point culminant de ma carrière au *Montréal-Matin*.

À mes débuts comme directeur de la section sportive, le doyen du journal, sans doute bien intentionné, m'avait donné un conseil qu'il croyait judicieux.

— Quand tu embaucheras du personnel, Jacques, prends bien soin de choisir des personnes qui ne te sont pas supérieures.

Je décidai de faire exactement le contraire et je ne l'ai jamais regretté, m'entourant de gars qui m'aidèrent à percer. Des journalistes tels Jerry Trudel, Jean Séguin et Jean Barrette m'apportèrent leur précieuse expérience dont je sus tirer partie.

Les membres de notre salle de rédaction furent témoins de plus d'une prise de bec m'opposant au regretté Lucien Langlois, directeur de l'information du quotidien. Nos disputes portaient inévitablement sur le partage de l'espace réservé à nos sections respectives. De cinq heures à cinq heures dix, chaque jour ou presque, le « cérémonial » était le même. Langlois arrivait, constatait qu'il n'y avait pas assez d'espace pour ses nouvelles et m'abreuvait généreusement de qualificatifs que je lui rendais tout aussi généreusement...

C'était tout un spectacle qui motivait et faisait rire le personnel de la salle de rédaction. Toute l'affaire n'avait cependant qu'un but : le progrès du journal que nous désirions l'un et l'autre avec énergie. À mon avis, cette « guerre » quotidienne contribua fortement à notre succès.

Un jour, Jacques Desserres, directeur de la publicité, pénétra dans mon bureau, avec un drôle d'air :

— Jacques, me dit-il, un syndicat est en voie d'être formé.

— C'est impossible ! Tu dois te tromper ! dis-je, incrédule.

— C'est pourtant vrai. Les gars des sports sont à l'origine du mouvement, Jean-Pierre Sanche et Robert Chicoine, notamment.

Je convoquai sur-le-champ les deux oiseaux en question et leur demandai de me dire si la nouvelle était exacte. « Oui », répondirent-ils, ajoutant qu'ils avaient préféré ne pas me tenir au courant « parce que ça n'aurait pas marché ».



Aux belles années du Montréal-Matin en compagnie de Jacques De Serres et son épouse.



À l'époque des « quatre mousquetaires » de la couverture des Canadiens: Les trois autres sont Gilles Terroux, Pat Curran et Red Fisher.



Le journaliste goûte à la médecine de Jean Lapointe, Emile Bouchard, Charles Mayer et Gilles Sabourin.

Sur le coup, j'avoue que ce fut un choc. Mais après quelque temps, je fus bien forcé de me raisonner. Je devais accepter le fait accompli.

Tout de même, ce syndicat changea passablement ma vie. Jusque-là, j'avais eu plutôt tendance à me montrer intransigeant et même un peu brusque dans ma façon d'agir.

Sans être antisyndical, pas plus que je ne le suis aujourd'hui, je croyais que la syndicalisation modifierait le comportement de mes « joueurs », qu'un jeune journaliste pouvait acquérir son expérience en faisant de longues heures d'un travail ardu et que des heures limitées auraient pour effet de retarder l'évolution de mes journalistes, dont j'attendais beaucoup. Je changeai rapidement mon fusil d'épaule. Jean-Pierre Sanche était l'un des fondateurs du syndicat et je le choisis bientôt comme adjoint. Même syndiqué, Dieu sait tout le travail que ce gars-là a pu abattre !

Mais ce n'est pas avec le syndicat que j'en ai arraché au *Montréal-Matin*, loin de là, car il collaborait avec moi à cent pour cent. Mes ennuis venaient en effet de la direction du journal.

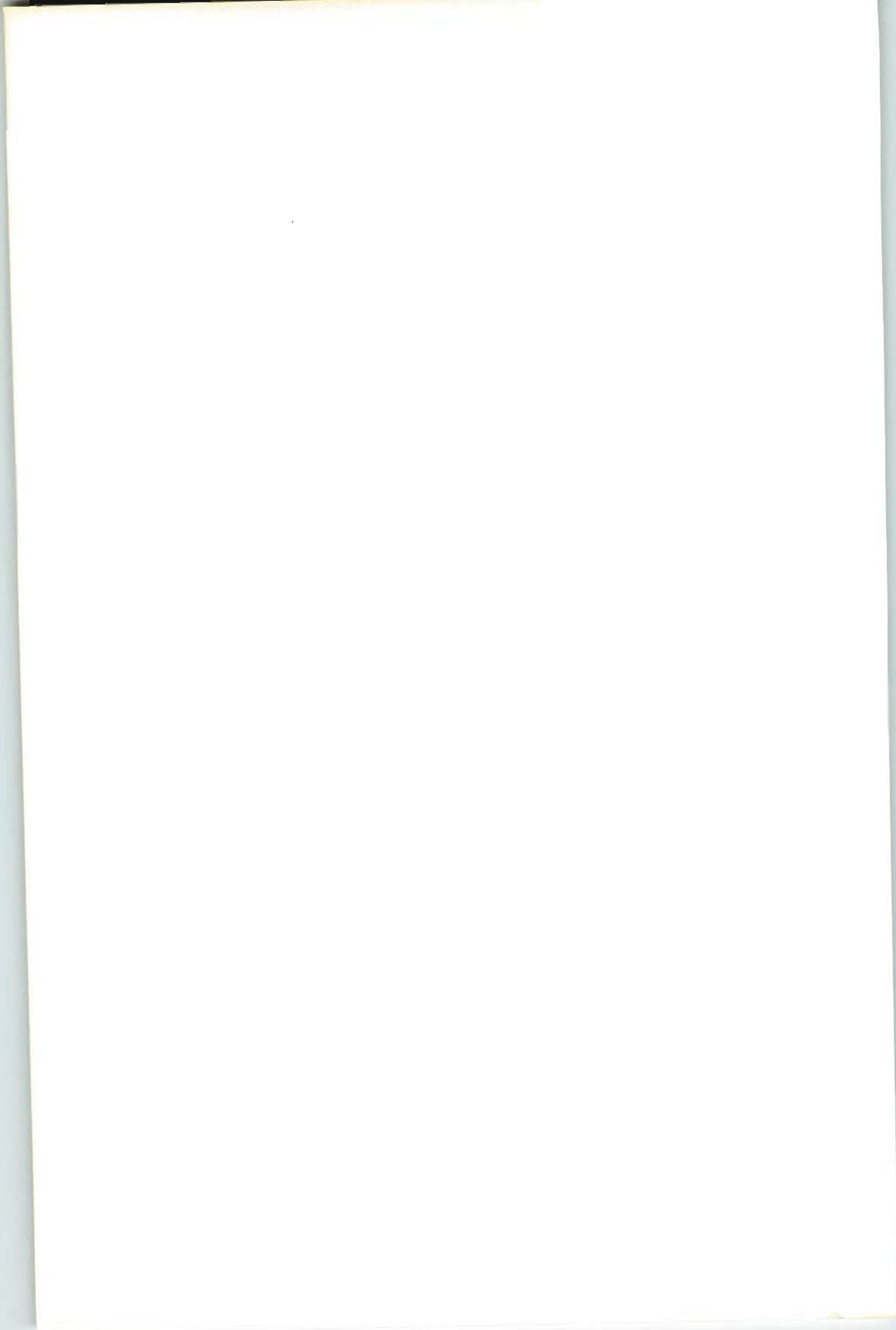
Après vingt-quatre ans dans la boîte, je touchais \$13 500 par année, pour des semaines de cent heures ! Cela n'avait pas d'allure, d'autant plus que je savais pertinemment que certains recevaient un salaire bien supérieur au mien pour un rendement qui, à mon avis, n'avait rien de comparable.

Je m'en fus trouver Régent Desjardins, directeur-gérant à l'époque, pour lui demander une substantielle hausse de traitement. Pour toute réponse (il n'avait pas une très haute opinion des sports), il me rit au nez.

Sur le chèque que je reçus, après notre entretien (c'était à l'époque des Fêtes, en 1966-1967), il fit ajouter un supplément de \$10. Bref, je faisais plus d'argent à CKLM, comme collaborateur, pour une vingtaine d'heures par semaine, qu'au *Montréal-Matin* où je donnais un rendement maximum.

À partir de ce moment, je dus me rendre à l'évidence ; de pareilles mesquineries n'aidaient pas le journal.

Je débordais d'enthousiasme, j'aimais follement mon métier, mais je découvrais, avec une certaine irritation, que je n'étais pas apprécié à ma juste valeur. D'un tempérament bouillant et généreux, j'ai toujours accepté difficilement les tracasseries mesquines. À plus forte raison dans l'exercice d'un métier pour lequel je donnais le maximum.



CHAPITRE 5

LE DÉFI DE PIERRE PÉLADEAU

En février 1968, Pierre Péladeau me fit savoir que l'un de ses lieutenants voulait me rencontrer. J'acceptai. L'entrevue avec M. Richer, gérant général du *Journal de Montréal*, eut lieu au Mont-Royal Bar-B-Q.

Mon interlocuteur me demanda, de but en blanc, si je n'accepterais pas de passer du *Montréal-Matin* au *Journal* de la rue Port-Royal.

— Pas question. Je veux mourir au *Montréal-Matin*. Ce journal, c'est ma vie! ai-je d'abord répondu, sans trop réfléchir.

En fait, pour nous du *Montréal-Matin*, le *Journal de Montréal* était le compétiteur qu'il fallait faire disparaître au plus tôt.

Le *Montréal-Matin* livrait une lutte farouche au nouveau quotidien, mais je n'aurais pu imaginer, à cette époque, ce qui allait se produire.

Bien informé, M. Péladeau avait entendu dire que je n'étais pas satisfait de mon sort au *Montréal-Matin*. C'était vrai en partie seulement. Si de profondes divergences d'opinions m'opposaient à certains personnages, j'avais

par contre, autour de moi, des confrères dont il m'était difficile de me séparer : Joseph Bourdon, Lucien Langlois, Alcide Bessette et combien d'autres !

Finalement, je répondis à l'envoyé de M. Péladeau que, si un jour je devais travailler pour le *Journal de Montréal*, la proposition serait venue de lui ! Et de personne d'autre.

J'avais tout de même, souvent, entendu parler de Pierre Péladeau. Je dois avouer que ce personnage m'intriguait au plus haut point ; j'étais drôlement curieux de voir face à face cet éditeur remarquable par ses succès.

Enfin, Pierre Péladeau me téléphona et m'invita à dîner.

— Avec joie ! Mais si c'est pour me demander de travailler dans votre boîte, vous perdez votre temps ! dis-je avec une belle assurance. Et je lui répétai substantiellement le petit discours que j'avais servi à son envoyé.

Cette première rencontre eut lieu au Club canadien. La conversation devait porter sur le journalisme en général, mais au terme de la rencontre, la curiosité l'emportant, je lui demandai quel était le tirage du *Journal de Montréal*.

— Quarante mille copies ! me répondit-il.

Ce chiffre ne pouvait manquer d'évoquer des conversations que j'avais eues avec des dirigeants du *Montréal-Matin*. Je ne sais combien de fois je leur ai dit de se méfier du *Journal de Montréal*.

— Dès que ce « petit dernier » aura un tirage de 40 000 copies vendues, il ne faudra plus s'attendre à le voir disparaître. Il prendra sa place sur le marché et il s'arrangera pour y rester, répétai-je à qui voulait l'entendre.

Là-dessus, je dis à M. Péladeau :

— Je crois que si vous améliorez votre section sportive, vous pourrez aisément atteindre un tirage supérieur.

L'occasion était trop belle pour qu'il ne me tende pas la perche.

— Justement, si vous venez avec nous, vous ferez ce travail ! dit-il, convaincant.

Et notre conversation prit fin sur ces mots.

Cependant, son incroyable enthousiasme m'avait séduit. Je savais déjà qu'il était un tigre dans le domaine des affaires, mais j'ignorais à quel point son dynamisme pouvait être communicatif. Maintenant, je le savais.

Peu de temps après, il me fit une nouvelle invitation. Nous retournâmes au Club canadien et, cette fois, il alla droit au but.

— M. Jacques, quelles sont vos conditions ?

— Je vous en fixerai dix. Si elles vous conviennent, nous pourrions commencer à parler affaires, répondis-je.

Un autre rendez-vous devait être bientôt fixé. Entre-temps, je téléphonai à Zotique Lespérance, de la brasserie Molson, en qui j'ai toujours eu confiance.

— Je pense que je vais faire un *switch*. J'ai rencontré Pierre Péladeau. C'est un gars qui m'impressionne. Je sais que le *Montréal-Matin* vend 100 000 exemplaires de plus, quotidiennement, que le *Journal de Montréal*, mais j'y suis malheureux, expliquai-je.

— Jacques, M. Péladeau est tout un homme ! Tu es assez vieux pour savoir ce que tu as à faire ! Je crois que tu sauras prendre la bonne décision, me répondit-il.

Nouvelle rencontre avec Pierre Péladeau. Il se présenta au Club canadien avec sa petite armée, dont Charles-Albert Poissant, l'un de ses principaux lieutenants, que j'avais connu à l'école et que je n'avais plus revu depuis. Rémi Marcoux l'accompagnait aussi.

Pour unique compagnon, j'avais mon comptable. Ayant moi-même défini mes conditions, je savais parfaitement où je m'en allais.

Les neuf premières exigences passèrent comme du beurre dans la poêle. La dixième allait toutefois être un peu plus indigeste. C'est du moins ce que je croyais. Outre un salaire de base intéressant, je demandais 5% des actions du *Journal*, à 75 000 de tirage, 7% à 85 000, 8% à 90 000 et 10% à 100 000. Après une courte négociation, ma proposition fut acceptée. Sans contrat. J'avais la parole de M. Péladeau ; il avait la mienne.

Le défi qui se présentait maintenant à moi était de taille. Je passais des ligues majeures aux ligues mineures. Mais j'étais d'humeur à le relever !

Dès que l'entente fut conclue, le *Journal de Montréal* l'annonça à la une et la télévision et la radio diffusèrent la nouvelle. Jean Bruneau, alors organisateur en chef de Jean-Jacques Bertrand, et Serge Savard (ils se trouvaient ensemble), me téléphonèrent aussitôt pour me demander quelle mouche m'avait piqué.

Je ne mis pas de gants blancs pour dire ce que je pensais à Jean Bruneau.

— Toi et ton « gang », vous me faites des promesses depuis cinq ans, et ça ne dépasse pas le cap des promesses. Je m'en vais avec quelqu'un qui connaît ça, un journal, qui a déjà bâti quelque chose !

Le lendemain matin, je me présentai au *Montréal-Matin*. La nouvelle de mon départ faisait pas mal de ravages. Je me rendis au bureau de Régent Desjardins, pour lui remettre officiellement ma démission. Comme je m'y attendais, il brillait par son absence. Je m'en fus voir son bras droit, Joseph Bourdon (de 1943 à 1969, M. Bourdon fut impeccable avec moi), et je lui annonçai mon départ, qu'il connaissait déjà, en ajoutant :

— Vous me mettriez \$100 000 sur la table que je ne reviendrais pas sur ma décision ! J'ai donné ma parole à Pierre Péladeau et je n'en ai qu'une !

J'avais peiné au *Montréal-Matin* pendant vingt-sept ans, me donnant à la tâche corps et âme ; je n'avais pris des vacances qu'à dix reprises. En guise de récompense, on me remit, à mon départ, mon chèque habituel, augmenté d'un petit quatre pour cent. Rien de plus. Pas même un cent pour les vacances auxquelles j'avais droit théoriquement.

André Lagarde, alors président du *Montréal-Matin*, fut déçu par mon départ, mais ne fit pas grand-chose pour me retenir.

— Jacques vient de signer son arrêt de mort ! confia-t-il à une connaissance, qui s'empressa de me rapporter sa sombre prédiction.

J'allais leur montrer comment se signe un arrêt de mort. Marcel Gaudette et Jean-Pierre Sanche démissionnèrent à leur tour et me suivirent au *Journal de Montréal*. Je ne comprends toujours pas comment le *Montréal-Matin* a pu les laisser partir, sans chercher à les retenir. Mais je savourais déjà la collaboration qu'ils allaient m'apporter. Et quelle collaboration !

Dès la signature de l'entente, en présence de Marcel Gaudette et de Jean-Pierre Sanche, notre équipe se mit à l'œuvre. Nous commençons, au mois de mai, dans des locaux bien modestes, mais c'était là la dernière de mes préoccupations. Je m'étais toujours dit : ce n'est pas avec des tapis en or que tu fais un bon journal, mais avec une bonne machine à écrire !

J'allais vite m'apercevoir que mes excellentes relations avec les athlètes et le monde du sport en général étaient plus que précieuses. Tous s'accordèrent pour me donner un solide coup de main.

Une réception au Club canadien marqua mon arrivée au *Journal de Montréal*. Y assistaient, outre M. Péladeau, bien entendu, le Premier ministre de l'époque, Robert Bourassa, et plusieurs sportifs éminents, dont John McHale.

Tous ces souvenirs appartiennent déjà au passé, mais je n'ai jamais regretté ma décision. Je crois que, avec mon mariage, cela a été l'un des gestes les plus positifs de ma carrière.

Dès le départ, je fus bien accepté au *Journal de Montréal*. Quelques mois plus tard, Mme Nélida Turgeon et Jean-Pierre Sanche firent des démarches auprès de M. Péladeau pour qu'un poste de gérant de la rédaction soit créé et que j'y sois nommé.

Sanche, qui avait contribué à la création du syndicat au *Montréal-Matin*, se mêlait maintenant de me trouver des promotions. Décidément !

L'affaire eut lieu à mon insu. Un bon après-midi, Pierre Péladeau me téléphona, m'annonçant que le poste en question serait créé et me le proposait.

— Je crois que vous seriez plus utile au *Journal* si

vous participiez à son administration, dans ses bureaux mêmes, me dit-il.

Après quelques heures de réflexion, j'acceptai la proposition, à condition que quelques rajustements salariaux soient accordés à diverses personnes dont je m'engageais à lui fournir la liste. Là-dessus, sans même consulter cette liste, il accepta et ma nomination fut annoncée.

Toutefois, à partir de ce moment, j'allais commencer à avoir des problèmes.

Une de mes tâches consistait à enlever le titre de « numéro un » au *Montréal-Matin* et il fallait prendre les moyens pour y parvenir. Le contenu devait être bien équilibré : nouvelles générales, spectacle et sport. C'était là la formule que je préconisais pour le quotidien.

Relativement au secteur sportif, je n'ai pas rencontré trop de problèmes, mais pour la section consacrée aux nouvelles générales, ce fut une autre affaire. Des membres de la rédaction voulaient privilégier la politique dans le traitement de l'information, sous prétexte que l'aspect politique avait plus d'importance que tout le reste. Je pensais, au contraire, qu'ils faisaient fausse route. Je venais d'un journal identifié à l'Union nationale et je savais que cela n'avait en rien aidé à sa progression. Je ne désirais qu'une chose, sur ce plan : que le journal soit le journal du peuple. Sans orientation précise.

Mes premières négociations syndicales se déroulèrent sans anicroche, mais les secondes furent plus pénibles.

À travers tout ça, le *Journal* progressait. À mon arrivée, je croyais qu'il nous faudrait au moins cinq ans avant de toucher les 100 000 exemplaires de vente. Deux ans plus tard, cet objectif était atteint.

Le secret de cette réussite est redevable à l'équipe formidable du quotidien. Je le dis et le répète, en matière de gérance, je pense et j'agis à la Toe Blake. Un gérant de rédaction peut accomplir un travail exceptionnel s'il est entouré d'une équipe exceptionnelle. Si l'équipe est prête

à donner son plein rendement, si le leader sait la motiver, alors, c'est le succès !

Dans notre équipe, largement diversifiée, nous avons des as tels André Rufiange, Maurice Côté, Toto Gingras, Réjeanne DesRameaux (décédée depuis et que Solange Harvey devait remplacer ensuite), Guy Émond, Guy Pagé, Bertrand Raymond, Maurice «Mo-Mo» Desjardins, Jean-Pierre Sanche, Marcel Gaudette, André Rousseau, Serge Touchette, Roland Pier, notre caricaturiste, Normand Girard, notre chroniqueur parlementaire, sans oublier les héros obscurs, les chefs de pupitre, les directeurs de l'information. Celui qui occupe aujourd'hui mes anciennes fonctions, Gilles Terroux, un ancien de *La Presse*, fit un travail formidable.

Lorsque j'étais sur place, au *Journal de Montréal*, je déplorais que Gilles Terroux ne soit pas apprécié à son juste mérite. Travaillant dans mon ombre, on a eu trop souvent l'impression que je dirigeais, personnellement, la section sportive, alors que c'était bien lui qui abattait la grosse besogne.

Je m'en voudrais, aussi, de ne pas souligner la qualité des pages de spectacles que Pierre Luc a su développer.

Concernant la section des nouvelles générales, il faut accorder beaucoup de crédit à des directeurs de l'information tels Gérard Cellier, Lambert DeBruycker, Jean-Guy Allard, Denis Lamoureux et Jacques Elliott, Denis Lamoureux est devenu depuis directeur général du *Journal de Québec*. Gaston L'Italien, l'actuel directeur des nouvelles générales, a aussi largement contribué à l'essor du *Journal de Montréal*.

Avec la naissance du *Philadelphia Journal*, Pierre Péladeau a certainement vu juste en confiant le poste de président-directeur général du *Journal de Montréal* à Maurice T. Custeau, un homme d'affaires de grande réputation.

L'aventure du *Philadelphia Journal* commença d'une bien curieuse façon. Le 8 novembre 1977 restera gravé dans ma mémoire.



Mai 1969: signature du contrat avec le Journal de Montréal sous les yeux de M. Pierre Péladeau et Jacques Craig, alors directeur général.



Le grand manitou, M. Pierre Péladeau, et l'un de mes premiers collaborateurs au Journal de Montréal, Gérard Cellier, aujourd'hui directeur de l'information.

M. Pierre Péladeau nous accueille Jean-Pierre Sanche et moi, lorsque nous sommes joints au Journal de Montréal en 1969.





Photo du haut: J'ai toujours été entouré d'un personnel en or. A preuve, cet anniversaire de naissance souligné par l'une des premières équipes de rédaction du Journal de Montréal.

Photo du bas: Une occasion émouvante: mon départ du Journal de Montréal afin d'aller lancer le Philadelphia Journal.



À l'émission «Parle, parle, jase, jase», histoire de faire un premier bilan du Philadelphia Journal.



Photo prise le jour du premier anniversaire du Philadelphia Journal. Le fondateur du journal, M. Pierre Péladeau, avait raison d'être fier de son équipe.

Ce jour-là, je fis mes adieux au Québec, plus précisément à Montréal, pour m'installer à Philadelphie, une ville que je découvris pour la première fois en 1967, à l'occasion de l'expansion de la Ligue nationale de hockey.

Quelques jours auparavant, lors d'un lunch au club Saint-Denis, M. Péladeau m'avait annoncé, avec un calme étudié :

— M. Jacques, le temps est venu pour Québecor Inc. de lancer un quotidien du matin à Philadelphie. Et j'aimerais vous avoir à mes côtés.

Un peu moins de deux heures plus tard, je joignais Moumoune (ma femme) par téléphone.

— Moumoune, je m'en vais à Philadelphie pour lancer un quotidien avec M. Péladeau, ai-je confié à celle qui m'endure depuis vingt-trois ans. Possédant un sens de l'humour extraordinaire, Moumoune, Muriel de son véritable prénom, eut cette réponse merveilleuse :

— Que se passe-t-il ? Après vingt-trois ans de mariage, est-ce que tu me détestes à ce point-là ? Tu veux aller vivre à Philadelphie ?

— Moumoune, tu es superbe ! Je t'adore. Il n'y a que toi pour endurer un gars comme moi !

— Alors, c'est une autre aventure journalistique ?

— Oui, Moumoune, une grosse... un gros défi. J'ai confiance...

— Moi aussi, mon Jacques. Eh bien, le sort en est jeté !

Tout comme elle l'avait fait le jour où j'ai quitté le *Montréal-Matin*, en 1969, ma femme m'encouragea. Elle m'a toujours admirablement soutenu dans ma carrière.

L'expérience que j'ai vécue, à Philadelphie, avant le lancement du troisième quotidien de Québecor, reste inoubliable. Durant un mois, j'ai travaillé en compagnie de M. Péladeau, de sa secrétaire, Danielle Fortin, et de plusieurs autres personnes de Québecor. Dans la suite que nous occupions à l'hôtel Barkley, nous avons reçu pas moins de six cents candidats. En trois semaines, nous avons bâti notre salle de rédaction. Les gens de

Philadelphie nous ont réservé un accueil chaleureux, mais il serait fastidieux d'énumérer ici tout ce qui s'est passé avant la parution du premier numéro, le 5 décembre 1977.

Je n'exagère pas en soulignant que M. Péladeau est un homme imprévisible. On sait qu'il lança le *Journal de Montréal* (1964) en moins de quarante-huit heures et que, six ans plus tard, il lui fallut seulement vingt-quatre heures pour que le *Journal de Montréal* s'enrichisse d'une édition du dimanche. Le *Journal de Québec* vit aussi le jour dans un temps record.

En ce qui concerne le *Philadelphia Journal*, il fut d'abord question d'un lancement prévu pour le 5 janvier 1978. Mais nous étions à peine arrivés à Philadelphie, que M. Péladeau m'estomaqua à nouveau, en me disant, sur un ton confidentiel :

— M. Jacques, nous allons prendre tout le monde les culottes baissées.

— Vraiment, M. Péladeau ! Et qu'est-ce que nous allons faire pour avoir ce plaisir ?

— M. Jacques, tenez-vous bien ! J'ai une bonne nouvelle pour vous.

Je le regardais avec effroi. Il avait l'air de s'amuser follement et je devinais — sans vouloir le lui avouer — qu'il me prendrait de court.

— Alors, dis-je, affectant d'être tout à fait décontracté.

— Eh bien, M. Jacques, ce n'est pas le 5 janvier que le *Philadelphia Journal* verra le jour.

Je le regardais du coin de l'œil, évitant de l'interrompre et m'attendant à tout.

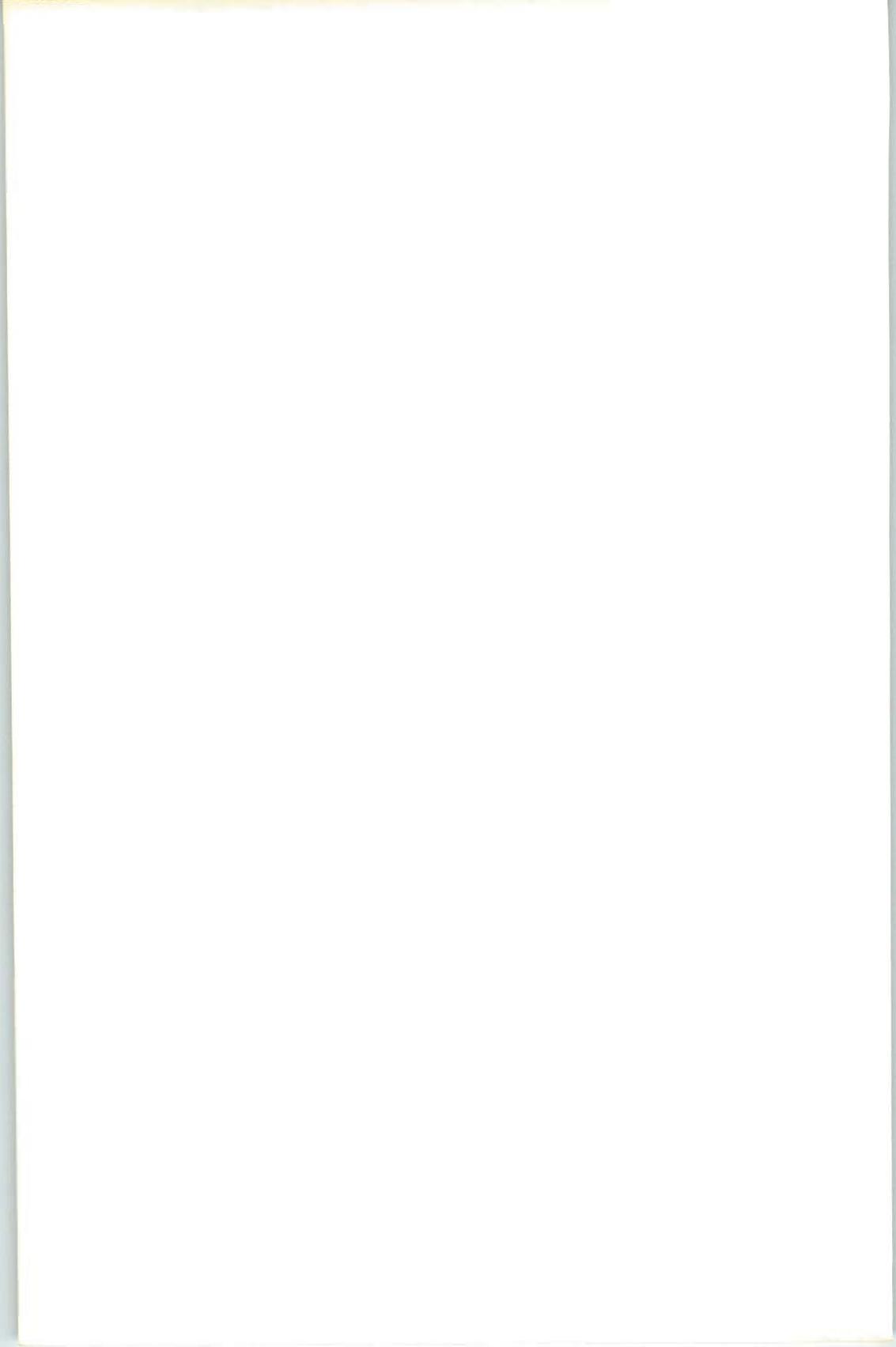
— Le 5 décembre est une bonne date... et ça nous permettra de nous roder, ajouta-t-il.

J'en eus le souffle coupé et c'est tout juste si je pus murmurer :

— Ai-je bien compris, M. Péladeau ? J'aimerais que vous me répétiez ça dans le tuyau de l'oreille !

Le 5 décembre, M. Jacques...

Avec ce diable d'homme, je compris ce jour-là que rien n'était impossible. Il avait un tel pouvoir de conviction, que je reléguai aux oubliettes la date du 5 janvier, que j'avais retenue pour le lancement. Et s'il m'avait demandé, après notre conversation, de sortir le journal la nuit même, je crois que je l'aurais fait sans hésiter.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 6

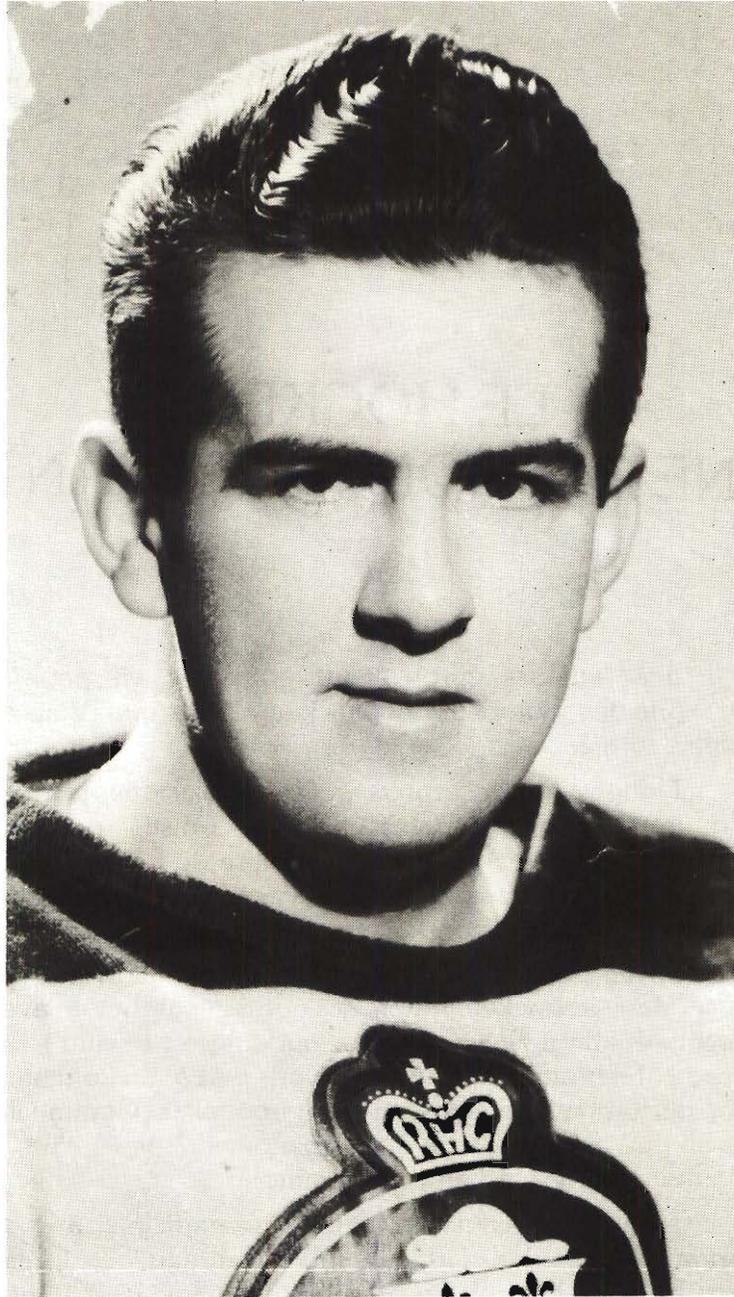
LE HOCKEY : UNE PASSION DÉVORANTE

J'ai toujours éprouvé un goût très vif pour la pratique des sports, surtout plus jeune, alors que j'étais en pleine forme.

Nonobstant les espoirs et les désillusions, je m'en voudrais d'oublier certains épisodes croustillants d'une carrière qui englobe un certain nombre de faits. Car si le journalisme me passionnait, je rêvais d'être, à ma façon, un personnage du monde du sport actif.

À ma dernière année à *La Patrie*, j'eus droit à un essai dans le hockey junior. Zotique Lespérance m'avait recommandé à Sylvio Mantha qui dirigeait le club Concordia. La première année, je ne pris part à aucun match, ma performance de gardien étant trop faible. Comme il y avait déjà deux ou trois autres gardiens dans ce club, je demeurai donc gardien de pratiques.

L'année suivante, toutefois, je participai à mon premier match dans la Ligue junior A du Québec. C'était après un match du Royal senior, devant 10 000 personnes, au Forum. Inutile de préciser que le clou du spec-



Dans mon uniforme du Royal senior vers la fin des années '40.

Un style...digne de la Ligue Dépression.





1946: le premier ministre Maurice Duplessis reçoit la direction du Royal senior et quelques journalistes. Je suis le 6e à partir de gauche. Le premier à droite: Camil DesRoches.



Un beau brummel (!)... dans la vingtaine.



1953: Dickie Moore, Jean Béliveau, moi-même, Bernard Geoffrion, le photographe David Bier, Emile Bouchard, Tom Johnson et Paul Masnick.



Gardien de but de pratique au travail...

**STANDARD
PLAYER'S CONTRACT
National Hockey League**

The CLUB DE HOCKEY CANADIEN INC.
of Montreal, Quebec.

WITH
JACQUES BRADORNE

I hereby certify that I have, at this date, received
SEC (Standard and Board) of record the within Contract, and
that it is in regular form.

Nov 12 9 29 AM '39

BULLETIN 139

Dated Nov 12 1939

Amended Form - June 1938

IMPORTANT NOTICE TO PLAYER

Before signing this contract you should carefully examine it to be sure that all terms and conditions agreed upon have been incorporated herein, and if any has been omitted, you should insist upon having it inserted in the contract before you sign.

NATIONAL HOCKEY LEAGUE

STANDARD PLAYER'S CONTRACT

This Agreement

BETWEEN: CLUB DE HOCKEY CANADIEN INC.
hereinafter called the "Club",
a member of the National Hockey League, hereinafter called the "League".

—AND— JACQUES BRADORNE
hereinafter called the "Player",
7421 Fabre Street,
of Montreal in Quebec Province of Canada

Witnesseth:

That in consideration of the respective obligations herein and hereby assumed, the parties to this contract severally agree as follows:—

1. The Club hereby employs the Player as a skilled Hockey Player for the term of one year commencing October 1st 1939 and agrees, subject to the terms and conditions hereof, to pay the Player a salary of

..... Dollars (\$.....)

\$125.00 per game to play goalkeeper for Canadians

Payment of such salary shall be in consecutive semi-monthly instalments following the commencement of the regular League Championship Schedule of games or following the date of reporting, whichever is later; provided, however, that if the Player is not in the employ of the Club for the whole period of the Club's games in the National Hockey League Championship Schedule, then he shall receive only part of the salary in the ratio of the number of days of actual employment to the number of days of the League Championship Schedule of games.

And it is further mutually agreed that if the Contract and rights to the services of the Player are assigned, exchanged, loaned or otherwise transferred to a Club in another League, the Player shall only be paid at the rate of

Pour les incrédules, voici la copie de mon contrat officiel de la Ligue nationale de hockey.

tacle ne fut pas votre humble serviteur. Nous affrontions le Royal et nous subîmes une cuisante défaite.

Après cette rencontre, je m'adressai à Sylvio Mantha pour lui réclamer des patins de gardien. Intégré au club depuis déjà un an et demi, j'estimais avoir droit à un équipement adéquat, d'autant plus que tous les autres gardiens de la ligue disposaient d'un équipement convenable. Déveine ou ironie du sort, je n'obtins pas les patins tant désirés et je dus, par la suite, quitter l'équipe.

Je me souviens d'un incident cocasse survenu avec le Concordia. Yves Nadon, de Saint-Jérôme (devenu instructeur par la suite), était le gardien de but régulier. À l'occasion d'un match des séries éliminatoires, il n'était toujours pas dans la chambre des joueurs, dix minutes avant le début de l'engagement. Sylvio Mantha vint alors me trouver.

— Jacques, habille-toi ! commanda-t-il.

Follement heureux, je m'habillai en vitesse. Je précise que le club, à cette époque, ne disposait que d'un équipement de gardien de but. Au moment où je m'apprêtais à quitter le vestiaire pour me rendre à la patinoire, Yves Nadon entra.

— Beauchamp, déshabille-toi ! dit Sylvio Mantha, sur un ton sans réplique, soufflant sur mes espoirs.

Nadon me remplaça et ce fut une excellente chose. Il joua le meilleur match de sa carrière dans la Ligue junior, battant le Royal 3 à 1. Malgré tout, le Royal devait par la suite remporter la série.

Durant mes belles années au *Montréal-Matin*, j'ai d'abord couvert les Royaux puis le Royal senior et la Ligue junior A du Québec. Entre deux articles, je pratiquais avec le Royal senior et ses Plamondon, Morin, Campeau, Locas, Jimmy Haggarty, Gerry McNeil et Doug Harvey.

Je poussai même une pointe, avec assez de succès, du côté du Verdun junior d'Arthur Therrien, jusqu'au moment où un certain Marcel Pelletier, de Sorel, s'imposa par sa virtuosité. Ce même Marcel Pelletier est

aujourd'hui l'adjoint de Keith Allen des Flyers de Philadelphie.

Arthur Therrien constata très vite que Pelletier m'était bien supérieur. Une fois de plus, je perdis mon poste pour me retrouver de nouveau avec le Royal senior, gardien de pratiques. On m'invita également à me joindre au Royal junior, m'offrant un contrat de \$30 par semaine, la même somme que je touchais au *Montréal-Matin*. J'acceptai, fou de joie.

Le Royal était alors dirigé par Tag Millar qui, plus tard, conduisit le club à la conquête de la coupe Memorial... sans moi.

Je disputai seulement un match avec le Royal junior, contre le National dirigé par Georges Mantha. Je m'en souviens comme si c'était hier. Cette année-là, Georges Bourgie, André Corriveau et Jean-Paul Bisailon décidèrent de boycotter leur club. Pour mes débuts, ça m'arrangeait drôlement, car ces trois joueurs étaient de vrais poisons pour un gardien de mon calibre.

Cinq minutes avant la fin de la partie, nous menions 5 ou 6 à 1. Claude Robert (ce même Claude Robert qui eut un essai avec les Canadiens) sauta sur la glace et compta trois fois ! Deux secondes avant la fin de la partie, il rata de justesse un quatrième but que je bloquai à bout portant. La joute se termina 6 à 6. Georges Mantha, qui n'en pouvait plus, quitta son banc, vint vers moi et me dit :

— Mais pourquoi diable as-tu arrêté celui-là ?

Ce fut mon premier et dernier match avec le Royal junior, mais mon contrat demeurait valide pour la saison.

À l'époque, sans être payé, malgré les engagements qui avaient été pris, j'étais gardien de pratiques pour le Royal senior.

Je m'en fus voir Doug Harvey, puis Floyd Curry, pour me plaindre de cette anomalie. Admettant que ce n'était pas normal, ils m'envoyèrent à Gus O'Gilvie, le directeur-gérant de l'équipe.

— Qu'est-ce qui arrive avec mon salaire ? dis-je au directeur-gérant.

— Tu n'as joué qu'une seule partie ! rétorqua O'Gilvie.

Parle, parle, jase, jase, il ne voulait rien entendre. Je n'avais joué qu'une seule partie, mais le contrat n'en demeurerait pas moins valide.

Je plaidai ma cause jusque chez Tommy Gorman, le gérant général du Forum. Je devais toucher \$600, mais je dus me contenter de \$250. Je calcule donc qu'ils me doivent encore \$350 !

En 1946-1947, j'ai continué à être gardien de but substitut du Royal senior. Le club était étoffé. Outre Frank Carlin, l'instructeur, il y avait Doug Harvey, Gerry McNeil, Jimmy Galbraith, Ernest Laforce, Jerry Plamondon, Jacques Locas, Pit Morin, Jimmy Haggarty, Howie Riopelle, Tod Campeau, Denys Casavant, Floyd Curry, Léo Gravelle, etc.

Vers la fin de la saison, toutefois, ils eurent besoin d'un « vrai » gardien de but substitut. Paul Leclerc me remplaça... et je rejoignis les Royaux de la Ligue internationale de baseball, au camp d'entraînement.

Revenu à temps pour la finale, je vis le Royal remporter la coupe Allan. Au cours du « party » qui suivit, on présenta des gilets aux joueurs du club vainqueur. Tout le monde eut droit au sien, y compris Paul Leclerc. Mais moi, qui avait été l'« inspiration » des joueurs durant toute la saison (puisqu'ils me déjouaient à volonté), je restai les mains vides. « Mon » gilet fut donné à Camil DesRoches, le publiciste de la Canadian Arena Company. J'avais « mon voyage », d'autant plus que les taquineries pleuvaient.

En 1948, il m'arriva une drôle d'histoire avec les Bruins de Boston. Les clubs de la Ligue nationale, lorsqu'ils étaient sur la route, n'avaient qu'un seul gardien de but. S'il subissait une blessure ou tombait subitement malade, on louait les services d'un joueur local.

Les Bruins arrivent donc en ville, sans gardien pour leur pratique. Ils vont voir Frank Carlin et lui demandent un de ses hommes. C'est moi qui fus désigné. Travailler avec les Pat Egan et Milt Schmidt s'avéra une expérience

intéressante, d'autant plus que Schmidt était un de mes favoris.

La pratique terminée, les gars semblaient satisfaits. Je retournai dans le vestiaire du Royal senior. Doug Harvey et Floyd Curry s'y trouvaient et me demandèrent si j'avais été payé.

— Non, on ne m'a pas payé !

— Tu es fou! Les gardiens de buts qui pratiquent avec les visiteurs touchent toujours \$25, me confièrent-ils.

Je retournai alors dans le vestiaire des Bruins, pour discuter avec l'instructeur Georges Boucher.

— Écoutez, il y a quelque chose qui ne marche pas. J'ai pratiqué avec vos joueurs et on me dit que les gardiens de buts touchent toujours \$25 pour ce travail ! lui dis-je poliment.

— Écoute, kid, ça devrait être un honneur pour toi de pratiquer avec les Bruins, répliqua Boucher, l'œil sévère, sur un ton de réprimande.

Il me lança ensuite en riant :

— C'est plutôt toi qui devrais nous payer !

Même si je n'ai jamais reçu mon cachet de \$25, j'ai tout de même apprécié l'expérience. Elle m'a permis de me lier d'amitié avec bien des gars de la Ligue nationale. À ce moment-là, il n'était pas question pour moi de pratiquer avec les Canadiens.

Toutes ces expériences, fructueuses ou non, contribuaient à élargir le champ de mes amitiés et de mes connaissances. Et je savais, par instinct, que mes désillusions comme mes espoirs ajoutaient une dimension importante à ma carrière de rédacteur sportif.

Bien sûr, je n'étais pas assez sot pour imaginer que mon talent de sportif m'ouvrirait les portes du temple de la Renommée. J'aimais participer activement à différents sports, m'y impliquer physiquement, mais je connaissais mes limites. Ma présence au sein de diverses équipes, à titre de gardien substitut, me donnait aussi une occasion unique d'avoir des contacts privilégiés avec les grands du sport. Par la force des choses, j'avais toujours sous la main des renseignements de premier ordre qui profitaient

à mon journal et, du même coup, à ma carrière. Et on verra, par la suite, au fil des événements, comment des liens étroits se tissèrent avec différents personnages qui ne faisaient pas toujours la distinction entre Jacques Beauchamp, journaliste, et Jacques Beauchamp, substitut sans salaire dans les filets de nombreux clubs de hockey, particulièrement dans ceux des Canadiens.

Au cours de ma carrière mouvementée, j'ai donc eu la chance de publier des nouvelles de premier ordre, des primeurs, des scoops comme on dit dans le métier. J'avoue, en toute modestie, que ma situation particulière — des confrères me la reprochaient — me facilitait la tâche. Néanmoins, je dois dire que, même au courant de certains « gros secrets » du monde du hockey, je savais, le cas échéant, me montrer discret.

Bobby Orr, on s'en souvient peut-être, signa un contrat de cinq ans avec les Bruins de Boston. Après un match d'une série disputée entre les Canadiens et les Bruins, je me rendis dans le vestiaire de ces derniers. Tout bonnement, je demandai à Bobby s'il était heureux avec son club et quels étaient ses projets.

— Écoute bien, me confia-t-il, je vais te dire quelque chose mais je te demande de taire cette information, à moins que les Canadiens ne remportent la coupe. J'ai signé un contrat de cinq ans et mon club se propose de l'annoncer seulement en juillet.

Inutile d'ajouter que je frétiliais d'aise. Le sort me favorisa. Les Canadiens gagnèrent la série après une septième partie qui se termina au compte de 4 à 2, à Boston. Je publiai donc mon texte et l'histoire fit la une du *Journal de Montréal* : « Bobby Orr, contrat de cinq ans ! »

Au mois de juillet suivant, la nouvelle fut confirmée. Comme primeur, c'en était toute une !

Lorsque les Red Wings de Detroit annoncèrent leur intention de changer d'instructeur et de remplacer Sid Abel, un informateur me signala que son successeur serait Ned Harkness. La nouvelle avait pour moi plus ou moins d'intérêt. Cependant, dans le but de lui donner

plus d'impact, je décidai de la partager avec Bill Brennan, du *Detroit News*.

— Bill, je t'annonce que le prochain instructeur du Detroit ne sera nul autre que Ned Harkness. Écris-le, ne te gêne pas, je le tiens de bonne source.

Bill et moi publiâmes simultanément la nouvelle. La direction des Red Wings la nia d'abord catégoriquement ; finalement, elle nous donna raison, une semaine plus tard.

Vers la fin des années 40, Frank Eddols et Buddy O'Connor furent envoyés aux Rangers. Le nouvel instructeur eut pour mission de jeter un coup d'œil en direction du Royal senior où Pit Morin fournissait un excellent rendement. Il reçut, d'ailleurs, une invitation à participer à l'entraînement des Rangers à Lake Placid, nouvelle que j'obtins en primeur, grâce à mes nombreux contacts avec les joueurs. Je publiai cette nouvelle dans le *Montréal-Matin*, révélant, du même coup, toute l'affaire du Forum. Les dirigeants des Canadiens n'étaient pas des plus heureux et ils tentèrent, par tous les moyens, d'empêcher Morin de rejoindre l'autre club.

Tous les jours, je téléphonais à Pit Morin, à Lake Placid, lui demandant de me tenir au courant des éléments nouveaux entourant son départ. Finalement, après bien des palabres, Morin rentra à Montréal et devint courtier d'assurances. Son salaire, jusqu-là médiocre, fut réajusté. Il réintégra les rangs... avec en plus quelques contrats d'assurances du Forum.

À propos des primeurs que le hasard m'a permis d'offrir à mes lecteurs, je pense à la nomination de Scotty Bowman au poste d'instructeur des Canadiens, à la démission de Claude Ruel, à l'arrivée de Gene Mauch comme premier gérant des Expos de Montréal et, finalement, à la retraite de John Ferguson.

Quant à la création de l'Association des joueurs de la Ligue nationale, je n'y ai pas été impliqué directement, mais j'ai tout de même assisté à sa naissance. Au cours d'un meeting qui eut lieu à Detroit, des accords décisifs

furent passés; je connaissais, par des tiers, les conclusions de cette réunion au sommet.

Vers dix-neuf heures, un lundi soir, Doug Harvey me téléphone.

— Jacques, me dit-il, j'ai un grand service à te demander. Je viens de parler avec Ted Lindsay. Ce n'est pas pour te manquer de respect ni pour nier la valeur de ton journal, mais dans deux ou trois jours, nous allons, à New York, annoncer la création de l'Association des joueurs. Pour nous, c'est une grosse affaire et on aimerait que tout le monde ait la nouvelle en même temps.

Il me demandait un très gros sacrifice.

— Tu me demandes de n'en point parler ?

— Oui, c'est ça, Jacques... Ça nous rendrait un fier service !

Je n'hésitai pas à lui donner mon accord. Et je n'eus pas tort. Lorsqu'un informateur, dans le monde du sport, vous demande le secret sur tel ou tel sujet, un journaliste doit obéir à certains impératifs. D'autant plus que le mot devait circuler à travers toute la ligue.

— Beauchamp, il est correct ! Tu lui demandes quelque chose et il ne te tire pas dans les jambes.

À long terme, ma discrétion fut profitable.

Cependant, il faut bien le dire, certains joueurs en ont arraché avec la création de leur association. Des types comme Jack Adams ont mal digéré la formation de ce groupement et ils n'ont pas hésité à pénaliser les leaders. C'est ainsi que les Red Wings ont échangé Ted Lindsay aux Black Hawks. Tod Sloan a lui aussi écopé du même traitement.

À Montréal, Frank Selke, lié à Jack Adams, eut une réaction similaire. Il bouda longtemps des gars tels Dollard Saint-Laurent et Doug Harvey.

La seule chose que je déplore, personnellement, dans toute cette histoire, c'est l'excès de fraternisation qui existait à l'avènement de l'Association. Bien qu'il faille se faire à l'idée qu'en période de séries, la rivalité entre les clubs existe bel et bien.

Toe Blake me racontait qu'à l'époque où les Canadiens et les Maroons pratiquaient sur la même patinoire, les joueurs des deux clubs ne se regardaient même pas. Les Canadiens adoptaient d'ailleurs la même attitude vis-à-vis des joueurs de Detroit. Il y a une quinzaine d'années, Clarence Campbell interdisait aux joueurs de formations différentes de fraterniser.

John Ferguson, alors qu'il jouait pour les Canadiens, refusait même de participer à des tournois de golf auxquels prenaient part des joueurs d'équipes adverses.

Les temps ont bien changé !

La venue de la télévision devait faciliter la tâche des journaux, en multipliant le nombre des amateurs de sport. Autrefois, beaucoup de gens ne pouvaient se permettre une soirée au Forum. Aujourd'hui, il est possible de voir les différents matches assis devant le petit écran.

Le contenu des journaux ou du moins leur formule a également beaucoup changé. Alors qu'on attachait à l'époque une grande importance aux comptes rendus, on met aujourd'hui l'accent sur l'*inside*, c'est-à-dire sur ce qui se passe dans les vestiaires. Le facteur humain est devenu important.

Avec le *Montréal-Matin*, je suis devenu le premier journaliste à suivre de façon régulière les activités des Canadiens à l'extérieur.

Je me souviens encore de la colère que me fit M. Bourassa, le directeur général, lorsqu'il reçut le premier compte de la compagnie de télégramme :

— Ça ne tient pas debout, Jacques, ça ne vaut pas la peine ! Et à part ça, tu ne voyageras plus !

Je lui répondis que nous étions les premiers à faire ce type de couverture et que cela serait vite rentable.

Malgré l'interdiction, j'ai continué à voyager. Je comptais beaucoup sur le fils de M. Bourassa, Raymond, un fervent du sport, pour amadouer le père ! À l'exemple des Royaux, le club des Canadiens défrayait les dépenses de voyage, hôtel et repas compris.

Mes pratiques avec les Canadiens, je l'ai dit, me donnaient bien des avantages sur les autres journalistes.

J'étais toujours dans le vestiaire, je savais ce que les joueurs pensaient et disaient et ces derniers me faisaient confiance. J'ai également eu l'occasion de pratiquer avec les Black Hawks de Chicago, en 1952-1953, lorsqu'ils étaient gérés par Sid Abel, ainsi qu'avec les Rangers de New York et les Bruins de Boston.

Il n'y a eu qu'un seul autre gardien de but chez les journalistes. Je crois, d'ailleurs, qu'il m'était supérieur. Il s'agit de Rolland Beaudry qui travaillait pour *Le Canada*. Comme il jouait dans la Ligue senior du Québec, il n'a cependant pas eu les mêmes avantages que moi qui pratiquais avec les Canadiens et les autres clubs de la Ligue nationale. De plus, je bénéficiais d'une bonne publicité.

— On peut se fier à Beauchamp, répétait-on.

La confiance qu'on me manifestait m'aidait considérablement à dénicher toutes sortes de primeurs.

Je voyageais toujours dans le même wagon que les Canadiens, ce qui ne faisait pas l'affaire de certains confrères. Je ne mentionnerai pas de noms, mais l'un d'eux rencontra les « patrons » du Forum, affirmant qu'il n'était pas normal que Jacques Beauchamp voyage dans le même wagon que les joueurs du club.

Frank Selke me prévint qu'il n'était plus question « de passe-droit ». Je devrais cesser d'accompagner les joueurs de cette façon. Je lui répliquai que je n'étais pas payé pour pratiquer avec le club. De plus, à l'avenir, j'allais voyager *on my own*, comme les autres journalistes. Ce qui ne m'a pas empêché de trouver assez mesquine l'intervention du confrère en question. Et de penser aussi que plus un gars déploie d'énergie au travail, plus il risque de trouver des envieux sur son chemin.

À titre de gardien de but de pratiques avec les Canadiens, il m'arrivait de rater de peu l'occasion de jouer « dans la ligue ». À Toronto, en 1953, je me trouvais dans la galerie de la presse, au début d'un match. George Armstrong décocha un lancer et Gerry McNeil fut atteint à la joue droite. Il s'écrasa sur la glace. J'ai vu tout de suite que c'était grave.

Pour se rendre de la galerie de la presse à la clinique, il fallait une bonne minute. Je m'y suis trouvé en trente secondes : il y avait là McNeil, un médecin qui le soignait et Dick Irvin. McNeil insistait pour revenir sur la glace. Moi, je n'attendais qu'un mot de Irvin pour aller sur la patinoire, mais ce mot n'est pas venu.

McNeil est retourné sur la glace. Le compte était de 1 à 0 pour Toronto... et le match s'est terminé par un compte de 10 ou 11 à 1. Toujours pour Toronto.

Quand j'ai vu Irvin par la suite, il a admis qu'il aurait dû m'envoyer dans le filet. Je lui ai répondu qu'il était trop tard, mais que j'aurais bien aimé participer à ce match, ne serait-ce que pour avoir mon nom inscrit au sommaire. Irvin éclata de rire.

J'ai ajouté que le résultat aurait sans doute été meilleur puisque les joueurs, me voyant dans le filet, auraient alors tout fait pour écarter l'adversaire de ma zone ! C'est vrai, avoua-t-il, me jurant que la prochaine fois ce serait mon tour.

C'était la deuxième fois que McNeil me faisait le coup : quand j'étais gardien de pratiques, avec le Royal senior, Frank Carlin m'avertit, un samedi soir, que je devais garder les buts contre Ottawa, le lendemain. Je ne dormis pas de la nuit.

McNeil habitait rue Casgrain, près de Saint-Zotique, et moi, rue Drolet, près de Beaubien. Toute la nuit, j'avais imaginé cette fameuse rencontre à laquelle je participerais. Dès dix heures, je me levai en vitesse, décidé à prendre de l'avance sur mon horaire. La partie ne commençait qu'à quatorze heures, donc je ne risquais pas d'arriver en retard.

Mais qui est-ce que je vois à l'arrêt d'autobus ? McNeil, lui-même, présumément cloué au lit par la maladie.

— Mais Gerry, qu'est-ce qui t'arrive ? On m'a dit que tu étais malade !

— C'est vrai, Jacques, je suis malade, mais je veux jouer quand même !

Je l'ai donc suivi au Forum pour jouer le rôle de spectateur. Ce fut une bonne chose, finalement, puisque

Gerry battit Ottawa 3 à 0! Et cela, malgré sa «maladie».

Inutile de vous dire que je rêvais à ce grand jour où je serais dans les filets de mes favoris, lors d'une rencontre extraordinaire avec des adversaires coriaces.

Mes lecteurs s'étonneront peut-être de mon insistance à vouloir concrétiser un vieux rêve, mais ils comprendront que, depuis l'enfance, je baignais dans le hockey, au point qu'il m'arrivait de me réveiller la nuit pour y penser. Le hockey, un hobby pour certains, était une passion pour moi, une maîtresse exigeante qui n'était pas toujours très généreuse à mon endroit.

J'ai joué dans la ligue Dépression durant une douzaine d'années. Je payais pour jouer tellement j'aimais ça !

Les parties avaient lieu le lundi soir et il m'est arrivé de couvrir les Canadiens à Chicago, le dimanche, pour ensuite prendre l'avion afin d'arriver à temps à Montréal pour participer au match.

Quand Toe Blake était l'instructeur de Valleyfield, il lui arrivait de quitter Chicoutimi, où il avait dirigé son club, pour venir à Montréal prendre part à un match.

On a souvent parlé du caractère fougueux de Toe Blake et je peux citer une anecdote qui illustre bien ce caractère.

Au cours d'un match, je ne me souviens plus au juste lequel, j'étais appuyé sur le poteau de mes filets, sûr de faire un arrêt sans difficulté. Mais ma nonchalance ne m'a rien rapporté de bon : la rondelle a pénétré d'aplomb dans mes buts.

Toe Blake, qui jouait lui aussi en «bénévole», s'approcha de moi, furieux :

— La prochaine fois que tu fais ça, je te casse mon bâton sur la tête ! menaçait-il.

Je me souviens, à ce propos, d'une partie des séries éliminatoires des Sages. Nous jouions contre une équipe qui comptait dans ses rangs un certain Léo Choquette. Celui-ci était plus âgé que nous et la consigne voulait que nous ne lui touchions pas, pour ne pas le blesser.

Dans le vestiaire, Toe Blake se dit d'accord avec ce mot d'ordre, tout en souhaitant que quelqu'un arrivât à le bloquer.

Choquette n'avait pas compté de buts de la saison, mais dès les premières secondes de la partie, il compta.

Le visage de Toe Blake devint cramoisi. Quand Choquette revint sur la patinoire, Toe lui balança un coup de hanche et Léo s'écroula sur la glace.

— Les autres ne sont peut-être pas capables de t'arrêter, mais moi je vais t'arranger ça ! lui cria-t-il.

Choquette se volatilisa et on ne le revit pas jusqu'à la fin du match.

Il a dépassé aujourd'hui le cap de la soixantaine et je dois reconnaître qu'il fut un très bon joueur de hockey.

Lorsqu'il devint instructeur des Canadiens, en 1955, Toe Blake me fit passer par toute la gamme des émotions.

Au cours d'un match, à Boston, Jacques Plante fut coincé entre Doug Harvey et Vic Stasiuk. Frappé par les deux joueurs, il se retrouva à la clinique. J'allai fouiner dans les alentours, pour entendre que Plante se retirait. Une fois de plus, je me suis dit : « Voilà ma chance ! »

Mais Blake me déçut en optant pour le gardien de but substitut des Bruins. J'eus du mal à dissimuler ma colère, d'autant plus qu'un premier lancer de Bronco Horvath, lancer effectué du centre de la patinoire, contre le gardien en question, pénétra facilement dans le filet. Le match se termina 6 à 5 aux dépens des Canadiens.

Dans le train qui nous menait ensuite à Chicago, les gars blâmaient Toe de ne pas m'avoir laissé jouer.

— C'est parce qu'il n'a pas de contrat avec le club, finit par leur répondre Blake.

De retour à Montréal, Frank Selke vint me voir à mon bureau pour me faire signer un contrat et me remettre un billet de \$100, somme qu'on donnait alors aux nouveaux joueurs. Si j'avais été riche, je l'aurais d'ailleurs conservé. Comme je ne l'étais pas, je me suis contenté de le faire photocopier.

Je ne prenais pas l'affaire plus au sérieux qu'il ne le fallait. Cependant la signature de ce contrat fut annoncée dans les journaux et à la radio : « Jacques Beauchamp devient gardien de but substitut du Forum ». Certains confrères s'en offusquèrent et je dois avouer que cela me fit de la peine, à l'époque.

Personnellement, je savais très bien que si Plante était blessé, on irait chercher un gardien de but établi et non Jacques Beauchamp. Cela s'est d'ailleurs produit et ce sont les Claude Evans, André Binette et Claude Pronovost qui ont pris la relève.

Le \$100 qu'on venait de me remettre fut le seul salaire que j'ai touché en dix ans de pratiques avec les Canadiens.

Avec la ligue Dépression, je me rappelle avoir effectué un blanchissage, alors que les Canadiens, eux, éprouvaient des difficultés. Les joueurs en avaient pris connaissance dans le *Montréal-Matin* et je me retrouvai avec eux au cours de la pratique suivante.

– Si Beauchamp peut obtenir un blanchissage dans la ligue Dépression, qu'attends-tu pour en obtenir un dans la Ligue nationale ? demanda Irvin à Gerry McNeil.

McNeil ne goûta pas la remarque et je me sentis mal à l'aise, sachant très bien que les comparaisons entre les deux ligues étaient oiseuses.

Irvin ne se gênait pas pour revenir sur le sujet quand je faisais des arrêts au cours des pratiques.

– *Look at that big fat tub : he stops them and you, you can't stop them*, criait-il à McNeil.

Ses coéquipiers se tordaient de rire.

Les joueurs du Tricolore aimaient souvent me jouer des tours et, à Toronto, au cours d'une pratique, ils m'en jouèrent un dont j'ai failli garder de douloureux souvenirs. Je dois préciser, ici, que je n'ai jamais porté de masque au cours de mes pratiques avec les Canadiens, même lorsque je devais faire face à des joueurs aussi redoutables que Geoffrion, Richard et Béliveau.

À mon arrivée sur la glace, donc, j'aperçus tous les joueurs rangés à la ligne bleue. Je trouvai cela un peu

bizarre, sans plus, et je me rendis directement à mon filet.

Soudain, Toe Blake siffla et le tir à répétition commença ! Une rafale de rondelles me frôla de partout, particulièrement au niveau des oreilles ! Je me demande encore comment je m'en suis tiré sans blessures.

Les gars trouvèrent la blague très drôle et j'en fus quitte pour une peur bleue !

Les Canadiens ont toujours raffolé des initiations et, quoique l'initiation soit théoriquement réservée aux recrues, j'eus l'« honneur », plus souvent qu'à mon tour, d'être une de leurs cibles favorites. Si les victimes venaient à manquer, c'est à moi que les joueurs s'en prenaient.

Il n'y a qu'un joueur, à ma connaissance, qui a pu échapper à cette terrible tradition. Roger Léger (1944-1945) avait en effet menacé toute l'équipe de sérieuses représailles si, d'aventure, quelqu'un venait à lui mettre la main au « chandail ». Doug Harvey s'était même dissimulé sous son lit pour le surprendre, mais ce fut peine perdue. Léger lui échappa. Il est demeuré, par la suite, intouchable.

En 1954-1955, Claude Provost, Henri Richard et Jean-Guy Talbot savaient, au terme d'un match, qu'ils allaient y goûter.

Comme on prenait le train pour rentrer en ville, les trois « victimes » s'enfermèrent dans un compartiment espérant échapper à leur sort. Croyant que les autres joueurs avaient abandonné tout espoir de les capturer, ils s'endormirent tranquillement.

Mais ils s'étaient gravement illusionnés. Leurs aînés donnèrent l'assaut avec succès. Le trio dut subir le « traitement intégral », cirage à chaussures, peinture et rasage compris.

Cette initiation ne sortit pas des normes prévues par la coutume, contrairement à celle que durent subir Gilles Tremblay et Robert Rousseau, l'année où Doug Harvey passa aux Rangers de New York. Les Canadiens avaient décidé d'amender les règles et ils rasèrent le crâne de leurs deux nouveaux coéquipiers !

Le jeudi suivant, les Canadiens affrontaient les Rangers. Gilles Tremblay cacha sa nouvelle calvitie sous un casque protecteur, mais Rousseau décida d'exhiber son crâne dégarni.

La nouvelle méthode fit école. Les Canadiens jr, peu de temps après, initiaient douze de leurs recrues, et, au cours de la pratique suivante, les douze victimes affichaient sur la patinoire des crânes aussi dégarnis que celui de Yul Brynner.

Bref, ce métier m'a assez bien servi et j'ai eu ma large part de « grosses nouvelles ». Il faut dire que je me donnais de la peine et que je n'aurais pas hésité à me rendre sur la lune pour décrocher une manchette et servir ainsi les intérêts de mon journal.

Dans le sillage des grandes vedettes du sport, j'ai connu des émotions inoubliables, et souvent — c'est là un aspect agréable de mon métier de rédacteur sportif — j'ai découvert des amitiés indestructibles. Au contact de tant d'athlètes, issus le plus souvent de milieux modestes et lancés à toute allure sur la route de la gloire, je me suis familiarisé avec une psychologie humaine qui ne s'apprend pas dans les livres. Car derrière ces idoles, que les chroniqueurs artistiques appellent des « monstres sacrés », il y a des hommes qui, comme tous les êtres humains, vivent au diapason de sentiments variés, que les uns et les autres expriment à leur façon, selon leur personnalité et les circonstances.

Le rédacteur sportif qui réussit à obtenir la confiance des grandes figures du sport devient, bien souvent, un confident. Bien sûr, cette confiance l'oblige à être discret sur les confidences qui lui sont faites. Pour ma part, j'ai toujours fait une nette distinction entre l'athlète qui, sur la glace, donne le meilleur de lui-même à son public, et l'ami qui déballe son sac et se confie sans restriction en sachant très bien que ses confidences ne seront pas livrées en pâture au public. Car chaque athlète a aussi ses hauts et ses bas. Chaque grand sportif subit, à des degrés divers, ses frustrations et ses humiliations.

Au cours de ma carrière, dans les coulisses du sport professionnel, cette dimension humaine ne m'a jamais échappé. Au contraire, elle m'a toujours permis de nuancer mes jugements et de me mettre, comme le veut le vieux dicton populaire, « dans les souliers de l'autre ».

Plongé par goût et par métier dans l'univers sportif, j'ai vécu intensément les petites et les grandes joies d'une pléiade de sportifs qui ont fait leur marque dans une discipline quelconque. Les pages qui suivent ne sont ni des portraits ni des biographies, mais un ensemble de faits vécus et d'impressions qui ne sont pas des jugements. Ce sont des souvenirs que j'égrènerai avec une certaine mélancolie. Je ne pourrais regretter qu'une chose: le temps a passé trop vite.

CHAPITRE 7

LES INSTRUCTEURS : UNE RACE D'HOMMES DURS

Le hockey, ce n'est pas seulement ce que les spectateurs voient sur la patinoire. C'est plus que ça. Car cette grosse machine fonctionne avec des êtres humains qui ont souvent les défauts de leurs qualités.

Ce n'est jamais sans une certaine nostalgie que je pense aux grands disparus, avec lesquels j'eus des relations amicales. Ils furent, à leur façon respective, des animateurs précieux pour le club des Canadiens.

Évoquer leur souvenir, c'est revivre toute une série d'anecdotes, les unes cocasses, les autres tragiques.

On disait que Dick Irvin, un gars unique en son genre, était « un dur » et c'était vrai.

Il avait toutefois son petit côté attendrissant et amusant. Amateur de thé, il détestait l'alcool. Lors d'un voyage que nous faisons entre Toronto et Chicago, en pleine nuit du Jour de l'An, je l'invitai à prendre le thé dans le wagon-restaurant.

— C'est la nuit du Jour de l'An, me dit-il, sur un ton confidentiel. Je sais que les joueurs vont prendre quelques bières et je préfère ne pas les mettre mal à l'aise.

On prendra le thé dans mon compartiment.

Je me souviens du plus gros « party » offert par le club. Il eut lieu sur la rue Kindersley, à ville Mont-Royal. Rarement j'ai vu couler autant d'alcool qu'au cours de cette soirée-là. Irvin, qui ne buvait pas, avait lui-même organisé la fête !

Quelques semaines après l'élimination des Canadiens, à la fin de la saison 1954-1955, Dick Irvin accepta le poste d'instructeur des Black Hawks de Chicago pour la saison suivante, saison où Toe Blake, à titre d'instructeur, fit ses débuts avec les Canadiens.

Quand j'allais à Chicago, je ne manquais jamais l'occasion de lui rendre visite. La dernière fois que je le rencontrai, à l'hôtel Bismark, je fis remarquer à Gérard Champagne, qui m'accompagnait, que Dick ne tiendrait sûrement pas le coup.

Par la suite, dans mon journal, je publiai un article dans lequel je laissais clairement entendre que les jours de Irvin, avec les Black Hawks, étaient comptés.

Encore là, il se montra furieux et je dus également essayer les reproches de son fils, Dick Irvin jr (devenu commentateur sportif).

À son retour de Chicago, réinstallé dans sa maison de ville Mont-Royal, Dick s'alita. Transporté à l'hôpital, il mourut quelque temps plus tard.

Ses funérailles eurent lieu dans une petite église anglicane de la rue Sherbrooke et commencèrent avec quinze minutes de retard.

— C'est bien la première fois que Dick est en retard, fit observer Toe Blake.

Dick Irvin n'avait rien à son épreuve. À l'occasion d'un match où le record de Maurice Richard semblait menacé par Gordie Howe, Irvin désigna Bert Olmstead pour surveiller Howe.

C'était, en fait, lors du dernier match de la saison, à Detroit, et Howe avait quarante-neuf buts. Les Canadiens l'emportèrent finalement, 2 à 1. Gerry McNeil réussit deux bons arrêts devant Gordie et ce dernier renonça à battre le record.

À la fin de la rencontre, Dick, soulagé, sauta sur la glace, pour aller lever la main de Maurice.

— Il a encore une chance ! lanca-t-il, enthousiaste.

À une autre occasion, l'instructeur de Detroit, Jimmy Skinner, accusa les Canadiens d'être des «bûcherons». Dick fit habiller Gaston Bettez (l'adjoint d'Hector Dubois) en bûcheron. Ainsi vêtu, il précéda les joueurs sur la glace, ce qui dérida l'assistance... et les joueurs du club adverse.

En 1943-1944, Dick Irvin commença à s'occuper d'élevage de pigeons voyageurs, comme il éleva ensuite des poules de valeur.

À l'époque, le club avait un joueur du nom de Fernand Majeau, un bon vivant.

Après un match à Detroit, au cours duquel les Canadiens encaissèrent une défaite, Dick Irvin décida de « punir » Majeau en lui confiant la surveillance d'une cage de poules qu'il devait ramener au train. Au lieu de suivre ses camarades, qui allaient prendre une bière, Majeau se posta devant la cage à poules et il tenta de s'acquitter d'une corvée inattendue. Sans trop de succès toutefois.

À leur arrivée dans le compartiment, les joueurs virent une scène incroyable : Majeau courait à droite et à gauche, essayant d'attraper les poules affolées qui s'étaient échappées de leur cage. Curieux, Majeau avait voulu voir de près ses « compagnes de voyage », avec le résultat que l'on sait.

La carrière de Majeau, avec les Canadiens, se termina peu après cette mésaventure. Il fut relégué aux oubliettes.

À son arrivée avec les Canadiens, en 1940, Dick Irvin effectua de grands changements dans l'équipe, ne gardant que deux ou trois joueurs de l'ancien groupe. Mais la transformation de l'équipe n'allait pas s'arrêter là.

Au premier voyage que les Canadiens firent avec Irvin, un employé de la gare Windsor vint annoncer à ce dernier que le wagon du groupe était prêt.

— La table à cartes est là et les verres sont servis !

Dick fit une sainte colère. S'il n'y avait pas de discipline avant lui, il y en aurait dorénavant.

— Plus de cartes... ni de bière ! hurla-t-il. Et le pauvre employé de gare, qui n'y comprenait rien, fut forcé de se trouver un autre emploi.

Un dimanche, se jouait la dernière partie de la saison régulière à Detroit. Les Red Wings défirent les Canadiens sans aucune difficulté : un vrai massacre !

Bernard Geoffrion remporta tout de même le championnat des compteurs, Maurice Richard fut deuxième et Jean Béliveau, troisième.

Les séries éliminatoires qui suivirent furent les dernières de Dick Irvin. Ce fut également sa dernière saison avec les Canadiens.

Il avait formé une ligne d'attaque avec Dickie Moore, Bernard Geoffrion et Jean Béliveau. Au premier match contre Boston, les Canadiens gagnèrent 8 à 1.

Dans l'amas des souvenirs qui surgissent du passé, je me rappelle du rôle de Bernard Geoffrion avec les Canadiens. Quand « Boum Boum » formait la ligne d'attaque avec Dickie Moore et Jean Béliveau, les spectateurs pouvaient s'attendre à du jeu enlevant. Irvin misait régulièrement sur ces trois étoiles.

Le hockey ne sera jamais un jeu de salon; à l'époque de Dick Irvin, les duels sur glace étaient fréquents, à la grande joie des amateurs.

Un jour, au Madison Square Garden, un frisson de plaisir parcourut l'assistance. Ron Murphy frappa Geoffrion à la tête, après un accrochage. Dans la minute qui suivit, les deux joueurs se pourchassèrent tour à tour sur la glace. Geoffrion eut le dernier mot, atteignant Murphy au front et à la mâchoire. Murphy s'écrasa sur la patinoire et on le transporta à l'hôpital.

Par la suite, les deux belligérants écopèrent chacun d'une suspension de huit parties.

Murphy fut blessé sérieusement. Geoffrion, lui, découvrit que la violence pouvait entraîner des conséquences très graves.

Détenteur du trophée Calder, Geoffrion remporta le trophée Art Ross, après avoir gagné le championnat des compteurs par la marge de un point, l'année de l'émeute, en 1954-1955. Maurice Richard n'avait pu terminer la saison.

Bien des amateurs auraient voulu que Bernard s'éclipse pour permettre à Richard de terminer en première place, honneur que Maurice n'avait jamais eu. Il se garda bien, d'ailleurs, de féliciter Bernard pour son exploit et ce dernier en fut profondément attristé. Les autres gars du club, y compris Jean Béliveau, qui avait terminé en troisième place, deux points seulement derrière lui, célébrèrent son exploit.

Bernard Geoffrion a été l'un de mes favoris chez les juniors. À ses débuts dans la Ligue nationale, je notai qu'il avait parfois tendance à montrer une confiance exagérée en son talent.

La vie du rédacteur sportif n'est pas de tout repos. Non seulement parce que son métier l'oblige à se déplacer sans cesse et à travailler à des heures indues, mais pour d'autres raisons étroitement associées à la susceptibilité d'autrui. J'écrivis, en toute bonne foi, dans une chronique : « Bernard Geoffrion, un gars très doué, deviendra sûrement un compteur prolifique, mais il est affligé d'un vilain défaut : il s'imagine avoir déjà percé dans la Ligue nationale. »

Peu après la parution de cet article, je fis la rencontre, au Forum, de Marlene Morenz, sa fiancée ; elle feignit de ne pas me voir. Bernard fit de même, un peu plus tard.

Ce fut la seule fois, en trente-cinq ans de métier, que Frank Selke me demanda de mettre la pédale douce avec un joueur. Il me convoqua à son bureau.

— Jacques, me dit-il, on vient de me traduire ton article sur Bernard Geoffrion. Écris ce que tu veux, mais dans son cas, sois prudent. Bernard est un gars émotif. Toutefois, ce sera, dans peu de temps, tout un joueur de hockey ! Il a de l'étoffe !

— Bernard est un excellent ami et je suis sûr qu'il comprendra le message, répondis-je.

L'incident fut rapidement oublié. Bernard et Marlene se marièrent et nos familles devinrent par la suite très liées.

Au moment de la signature de son premier contrat, Jean Béliveau se fit accompagner de conseillers. En 1961, Bernard Geoffrion voulut faire de même et cela donna lieu à un incident cocasse.

Croyant enfin obtenir ce qu'il désirait de Frank Selke, Geoffrion se présenta à son bureau accompagné de son conseiller juridique. Selke, voyant entrer les deux hommes, demanda à Geoffrion :

— Mais lui, qui c'est ?

— Mon avocat, répondit Geoffrion.

— Dehors ! lança Selke.

Cette première entrevue fut infructueuse, mais Geoffrion devait tout de même signer son contrat peu de temps après.

Bernard Geoffrion avait parfois tendance à jouer la comédie sur la glace. Au cours d'une pratique, il s'affaissa au milieu de la patinoire et tout le monde crut qu'il faisait encore son numéro.

Ce n'était pas le cas. Le gros intestin perforé, Geoffrion fut entre la vie et la mort durant deux ou trois jours. Le père Sablon (surnom du père Marcel de la Sablonnière) lui administra même les derniers sacrements.

On prétendait aussi qu'il serait incapable de jouer de nouveau.

La solide constitution de Bernard eut raison des sombres prédictions. À sa sortie de l'hôpital, il se rendit en Floride poursuivre sa convalescence. Deux mois plus tard, les spectateurs le revoyaient de nouveau au Forum.

Un mois avant les séries, Bernard chaussa ses patins et, au cours d'un match contre les Bruins, il compta cinq buts.

Il y a plusieurs années, Bernard Geoffrion dut soigner une autre blessure. À son retour au jeu, il mit du

temps à se faire valoir de nouveau et Toe Blake le réprimanda :

— Bernard, les Canadiens ont bien joué durant ton absence, le club a tenu le coup. Il serait peut-être temps que tu fasses un effort pour nous aider, parce que nous, nous t'avons aidé, quand tu n'y étais pas, lui dit-il.

Cette semonce eut sur lui le même effet qu'un coup de poing au visage. Parfois excentrique, mais toujours honnête, je me souviens, à cette occasion, qu'il avait les larmes aux yeux.

On m'a souvent demandé si, comme sportif et comme rédacteur, j'avais des préférences pour un joueur en particulier. Le terme préférence ne me semble pas juste. Je parlerais plutôt d'admiration ou d'amitié.

Dickie Moore, on le sait, n'était pas dans les bonnes grâces de Dick Irvin. Mais il travailla d'arrache-pied pour conserver son poste et ses efforts lui valurent — à deux reprises — le championnat des compteurs.

Irvin n'était pas commode et il avait ses victimes. Si j'avais touché un dollar pour chaque parole acerbe dont il a abreuvé ce pauvre Dickie Moore, je serais aujourd'hui millionnaire.

À ses débuts avec le club, Moore éprouva de sérieuses difficultés avec une épaule ; elle se disloquait au moindre choc. Au cours d'un match, à Toronto, elle se déplaça et il s'écroula sur la glace, se tordant de douleur.

Loin de compatir, Irvin et Selke prétendirent qu'il se comportait « comme un acteur de cinéma » et qu'il était « mûr pour Hollywood ». Leur attitude à l'endroit de Dickie fut on ne peut plus mesquine.

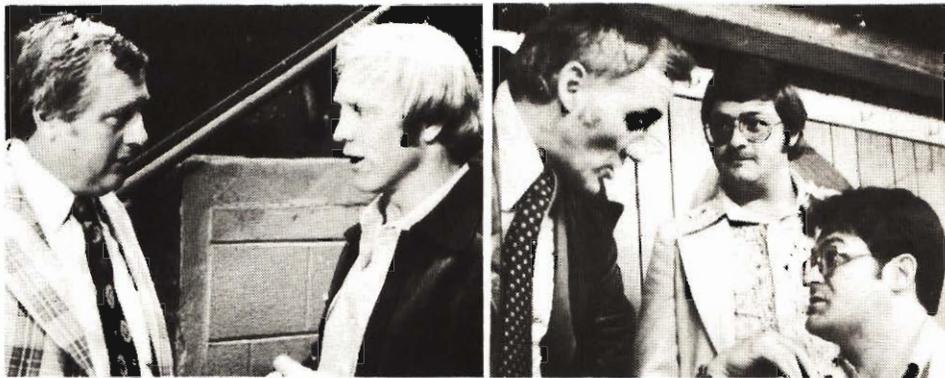
Dick Irvin et Frank Selke n'ont jamais apprécié Dickie Moore à sa juste valeur. À deux reprises, pourtant, il remporta le championnat des compteurs. À son premier exploit, il n'a eu droit qu'à une augmentation de \$3 000. Dickie fut cependant un des favoris de Toe Blake, et c'est fort heureux, car il était passablement émotif. Frank Selke ne manquait pas une occasion de lui rappeler que « si ça allait mal », il irait « se ramasser » à Rochester, dans la



Le regretté Dick Irvin.



Gardien de but à une époque ou à une autre de leur carrière: le photographe Denis Brodeur, le véritable gardien de but Jacques Plante et moi-même, alors gardien de but de pratiques.



Deux grands ailiers gauche d'une autre époque: Dickie Moore et Bobby Hull.

Jacques Plante en grande conversation avec mes jeunes confrères André Rousseau et Guy Emond, du Journal de Montréal.



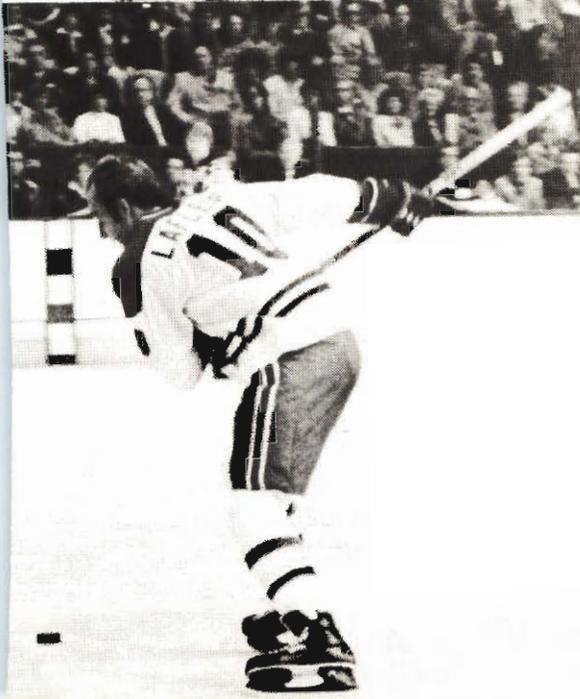
La soirée du hockey, une occasion de retrouvailles pour d'anciens coéquipiers comme Bernard Geoffrion, Dickie Moore et Gilles Tremblay.



En tête à tête gastronomique en compagnie de Scotty Bowman.



Dickie Moore intronisé au Temple de la Renommée du hockey: un honneur qu'il n'a pas volé.



Le style de Guy Lafleur soulève les foules partout... Il est assuré de devenir un joueur légendaire.

Ligue américaine. Il m'est d'ailleurs arrivé de le voir sortir du bureau de Selke les larmes aux yeux !

Moore eut toutefois la tâche plus facile avec l'arrivée de Toe Blake.

Après son séjour à Toronto, Dickie Moore tenta sa chance en affaires. Il fonda la Dickie Moore Equipment, commerce installé sur Côte-de-Liesse. Ses débuts furent difficiles et la rentabilité paraissait lointaine, lorsque Scotty Bowman demanda à Dickie de faire un retour avec les Blues de Saint-Louis.

Mis au courant de la proposition, j'entrai en contact avec mon ami Jean-Marie Guindon, un industriel, à qui j'expliquai le problème. Il offrit à Dickie un contrat suffisamment important pour que ce dernier puisse quitter Montréal, sans inquiétude, une saison entière.

Dickie a donné un solide coup de main aux Blues et, à la même époque, améliora nettement sa situation financière.

Dickie Moore a toujours été un homme de cœur. L'affection qu'il porte à son père et à sa mère, à ses frères et à ses sœurs, est admirable. Il a le respect de ses employés et ses lieutenants immédiats sont traités avec déférence.

Cependant, une lourde épreuve l'attendait ; Richard, son fils, devait périr, à seize ans, dans un accident d'automobile. Outre le fait qu'il avait l'étoffe d'un grand joueur de hockey, Richard se destinait à devenir le bras droit de son père à la compagnie.

Nommé au temple de la Renommée, Dickie Moore n'était pas intéressé à assister aux cérémonies qui devaient avoir lieu à Toronto. Éprouvé par la fin tragique de son garçon, il ne voyait pas du tout l'intérêt d'un tel déploiement. Les organisateurs me demandèrent d'intervenir pour le convaincre d'y assister.

J'eus donc une conversation avec Dickie.

— Nous devrions, lui dis-je, nous rendre ensemble à Toronto. L'événement en vaut vraiment la peine : il ne survient qu'une fois dans la vie. Tu as eu un gros choc,

Dickie, mais n'oublie pas une chose : il te reste un fils et je suis certain qu'il sera fier de l'hommage rendu à son père.

Dickie demeura d'abord sur ses positions et, finalement, accepta de se déplacer.

Dans l'avion qui nous conduisait dans la Ville-Reine, mon ami Dickie restait morose :

— J'y vais, mais je n'ai rien à leur dire. Si je dois parler, je rendrai hommage à Doug Harvey. J'éprouve pour lui plus que du respect. Comme hockeyeur, il est pour moi un dieu ! me confia-t-il.

Le banquet eut lieu, puis suivirent neuf présentations, avant que Moore prenne la parole. Je fus le neuvième orateur et je commençai mon petit discours en français, devant 1 200 anglophones réunis à cette occasion.

— Mes amis, laissez-moi vous dire que si vous pensez que mon français est incorrect, vous devrez au moins patienter pour entendre mon anglais...

Durant une quinzaine de minutes, en anglais toutefois, je parvins à dérider l'auditoire en racontant des anecdotes de hockey, pour terminer par ces mots :

— Une seule chose m'attriste, c'est que vous ne m'avez pas nommé au temple de la Renommée comme gardien substitut des Canadiens. J'ai pourtant aidé ce club à gagner la coupe Stanley en pratiquant avec lui. Et puis, après tout, vous auriez toujours pu m'accorder un autre titre de gloire : celui de la plus « belle poire » que ce sport ait jamais connue !

Dickie et son petit garçon riaient aux larmes... et il se dirigea vers le micro, un sourire encore accroché aux lèvres. Son allocution fut emballante. Son fils, qui l'écoutait religieusement, pleura.

— J'aurais commis une grave erreur en n'assistant pas à ce banquet, me confia Moore au moment de quitter les lieux.

Dickie Moore allait remporter le championnat des compteurs, mais il se blessa assez sérieusement au poignet, six semaines avant la fin de la saison. Sa détermination était telle qu'il promit à Henri Richard de lui

donner la moitié de ses gains, s'il parvenait, malgré tout, à remporter le titre.

— Tu as assez de courage pour continuer à jouer comme tu le fais là ! Gagne le trophée et conserve ton argent ! répondit Henri.

Dickie devait effectivement remporter le titre.

À ses débuts, Dickie Moore joua avec une fougue peu commune. Il eut même le « privilège » de donner une raclée à Jean Béliveau, lorsque ce dernier jouait avec les Citadelles de Québec.

Cependant, avec le temps, il modifia son style de jeu. D'autant plus qu'il éprouvait des difficultés avec ses genoux, tout comme Bobby Orr, plus tard.

Dickie Moore fut absent du jeu pendant une saison. À l'approche du repêchage, je reçus un coup de fil de George Imlach. Il voulait savoir si, à mon avis, Dickie Moore accepterait de jouer pour Toronto.

J'étais très lié avec Dickie et je lui fis part des interrogations d'Imlach.

— Peut-être, si les Canadiens ne veulent plus de moi ! dit-il.

J'avertis alors Imlach qui le repêcha. Dickie devait découvrir que George « Punch » Imlach était tout un personnage. Pour ma part, je le connaissais depuis l'époque où il faisait la pluie et le beau temps avec les As de Québec.

Je l'avais « généreusement » critiqué à plusieurs reprises. Par manque d'expérience journalistique, sans doute, je me suis attaqué à lui à tort et à travers. Je n'hésite pas à l'admettre.

Ses joueurs me répétaient pourtant souvent qu'il gagnait à être connu, que j'aurais intérêt à l'observer davantage avant de le décrier. Jean Béliveau fut d'ailleurs l'un de ses plus ardents défenseurs.

Je me suis donc ravisé, j'ai admis mes torts et j'ai abandonné la mauvaise habitude de lui donner des raclées dans mes chroniques. Mais il fallut cinq ou six ans avant que nos relations deviennent amicales.

Lorsqu'il devint directeur général et instructeur des Leafs de Toronto, j'ai profité de la période des Fêtes pour lui faire parvenir mes vœux en y ajoutant le message suivant : « J'espère que tu oublieras le passé. J'ai commis des erreurs et je souhaite que tu passes l'éponge... »

En vrai sportif, George Imlach répondit :

— *Jacques, we start all over again.* (Jacques, recommençons tout cela à neuf.)

J'ai apprécié son geste, d'autant plus que mon attitude aurait sans doute été différente si je m'étais trouvé dans ses souliers.

Dickie Moore joua de façon irrégulière et donna un rendement efficace, malgré sa faiblesse au genou, reliquat d'une blessure.

À l'époque où je sus le salaire que lui donnaient les Canadiens, j'incitai Jean Béliveau à tenter d'en obtenir au moins autant.

Piqué par mes remarques, il alla voir la direction pour décrocher une augmentation substantielle de \$20 000 au terme de son second contrat de cinq ans.

Trois ou quatre ans avant la fin de sa carrière, j'ai d'ailleurs été impliqué, indirectement, dans la négociation d'un contrat de Béliveau. J'avais dit à Sam Pollock :

— Si j'étais à ta place, je deviendrais le premier directeur-gérant à donner un contrat de \$100 000 à un joueur et ce joueur serait Béliveau.

Deux jours plus tard, Béliveau signait effectivement son premier contrat de \$100 000. Je ne prétends pas qu'il a obtenu cette somme grâce à moi, mais mon intervention n'a sûrement pas nui.

Cela me rappelle un incident survenu à Detroit. Quittant les Seals d'Oakland, Bobby Baun avait informé Gordie Howe du salaire qu'il allait toucher avec les Red Wings. Baun allait toucher un salaire supérieur à celui du plus grand joueur de toute l'histoire des Red Wings. Un non-sens. Furieux, Howe s'en fut voir la direction de son club, menaçant de tout lâcher si on ne lui signait pas sur-le-champ un contrat de deux ans à \$100 000 par

année. La direction, craignant qu'il ne mette ses menaces à exécution, céda quelques semaines plus tard.

Outre Dickie Moore, Bert Olmstead, alors qu'il jouait avec les Canadiens, avant de passer à Toronto, a été l'un de mes favoris.

Bert était un homme de cœur et j'avais la chance de le compter parmi mes amis. À la naissance de ma fille Suzanne, ma petite championne, Bert fut rapidement informé de l'événement et il me fit savoir, par l'entraîneur des Canadiens, qu'il désirait me rencontrer.

J'allai à son rendez-vous et il me remit une boîte dans laquelle se trouvait une jolie robe pour ma « championne ».

Avec Toronto, Bert aida magnifiquement son club à obtenir la coupe Stanley. Il fut ensuite repêché par les Rangers de New York. Toutefois, il refusa de se rapporter à son nouveau club, préférant prendre sa retraite.

Devenu instructeur et gérant général des Seals de la Californie, il négociait ses contrats dès la première année.

Charlie Hodge, qui négociait avec Bert Olmstead et avait pleinement confiance en moi, était venu me demander conseil.

— Jacques, j'accepterais de signer si Bert te donnait toutes ses primeurs, me dit-il.

L'affaire n'en resta pas là. Olmstead eut vent de ma conversation avec Hodge ; dès qu'il m'eut au bout du fil, il m'envoya une bordée d'injures.

La même année, les Canadiens ouvrirent la saison en Californie. Le club d'Olmstead les battit, 2 à 1, avec Charlie Hodge dans le filet.

Avant la partie, je rencontrai l'épouse de Bert et je lui racontai l'incident.

— J'en suis à me demander si ton mari est devenu cinglé, depuis qu'il est instructeur, lui dis-je, résumant les grandes lignes de notre conversation téléphonique.

— C'est épouvantable... mais ça doit s'arranger ! m'assura-t-elle.

Après la partie, Bert vint me retrouver :

— *Come on!* me dit-il, m'entraînant au restaurant.

Après une courte mais chaude discussion, la mésentente prit fin.

Bert Olmstead n'a jamais été un gars tellement commode. En 1955, à la fin de la saison où nous avons été éliminés, nous revenions par train, de Detroit à Montréal; malgré leur défaite, les gars fêtaient.

Olmstead ne pouvait pas endurer ça. Dès que nous eûmes passé la frontière, il descendit du train, préférant dormir à Windsor plutôt qu'accompagner un groupe de fêtards jusqu'à Montréal. Il ne voulait décidément « rien savoir » et refusait souvent d'être photographié.

Olmstead jouait pour gagner. Et si sa mère ou son épouse avaient été dans une équipe adverse, il n'aurait pas hésité à les mettre hors de combat s'il en avait eu la chance.

L'année où il obtint cinquante assistances, aux côtés de Geoffrion et Béliveau, fut sa saison la plus remarquable.

Olmstead ne sera peut-être jamais nommé au temple de la Renommée, mais il reste qu'il a été un des meilleurs ailiers gauches de l'histoire des Canadiens.

Au fil de mes souvenirs, songeant à mes amitiés avec différents personnages du monde du hockey, individus pas toujours très commodes dans leurs relations avec autrui comme avec votre humble serviteur, je pense, entre autres, à Bobby Hull. Hull a été souvent injustement et féroce­ment critiqué, mais je peux affirmer, pour l'avoir intimement connu — nous nous sommes liés d'amitié dès les débuts de sa carrière — que Bobby était un gaillard sympathique.

À deux reprises, il déserta le camp d'entraînement de son club, les Black Hawks. À ces deux occasions, je fus l'un des rares journalistes à pouvoir entrer en contact avec lui, soit à sa résidence, soit à sa ferme ontarienne.

L'Association mondiale fut créée et Bobby reçut une offre que les Black Hawks prirent à la légère mais que lui au contraire, jugeait sérieuse. Lorsqu'il accepta les \$2 millions de l'Association et des Jets, je me rendis compte que l'on ne badinait pas du côté de l'AMH. Je soutiens

encore, aujourd'hui, que l'Association doit son succès, en bonne partie, à cette transaction. Elle devait ainsi attirer bon nombre de joueurs de talent.

Son record l'indique : Bobby Hull est l'un des grands joueurs que le hockey moderne a pu produire.

Bobby s'est toujours distingué par sa modestie et sa simplicité. Si j'obtenais \$1 pour chaque autographe qu'il a pu donner, il y a longtemps que je serais millionnaire.

Bobby se dévoua sans compter pour son club. Il déploya une énergie extraordinaire, allant même jusqu'à en diriger le service des relations publiques. Les \$2 millions qu'il obtint lui permirent de rétablir sa situation financière et d'envisager l'avenir avec optimisme.

Tous les joueurs de hockey ne sont pas favorisés par le sort de la même façon. Il y a les mal-aimés, souvent indispensables à une équipe, mais dont le style ne retient pas l'attention d'un public capricieux qui ne rêve que de bons coups et de prouesses.

Bien des nouveaux venus, chez les Canadiens, ont été spontanément acceptés par les amateurs de hockey, mais beaucoup d'autres n'ont jamais pu conquérir la faveur du public.

Les vieux amateurs se rappelleront sans doute de gars tels Eddy Dorohoy, Paul Masnick et Eddy Mazur qui ne purent franchir le mur de la célébrité.

On prétendait qu'ils étaient les chouchous de Dick Irvin et ce dernier exagérait lorsqu'il affirmait que Dorohoy, venu de l'Ouest, était un second Elmer Lach. Dorohoy jouait au centre, Masnick aussi, tandis que Mazur jouait à l'aile gauche. Dorohoy ne s'éternisa pas avec les Canadiens. Il passa au club de Victoria, sur la côte du Pacifique.

Dick Irvin, comme Toe Blake, n'hésitait jamais à faire des changements radicaux. Je me souviens d'une série, en 1953, contre Chicago. Les Canadiens tiraient de l'arrière, trois parties contre deux. Au cours du cinquième match, McNeil s'était fait déjouer par un lancer effectué à quatre-vingt-dix pieds du centre de la glace.

À Chicago, Dick Irvin décida de chambarder l'alignement. Il annonça que Jacques Plante serait devant le filet. Ce dernier arrivait de Buffalo et il avait alors très peu d'expérience. Je ne comprenais rien à cette décision. D'autant plus que McNeil était pour moi un gars extraordinaire, définitivement un de mes favoris. Et je l'ai clairement fait savoir à Irvin.

À son premier match, dans les séries, Plante blanchit Chicago 3 à 0. A Irvin qui me demandait ce que j'en pensais, je répondis que la même chose se serait produite avec McNeil.

La septième partie eut lieu à Montréal. Les Canadiens éliminèrent Chicago. Et Plante était encore devant le filet.

Je me trouvais, souvent, dans les coulisses du sport, confronté à des situations complexes et délicates. Comme gardien de pratiques non rémunéré, je pouvais toujours tirer mon épingle du jeu, mais comme journaliste et ami personnel de plusieurs athlètes, je marchais parfois sur des œufs. Il me fallait toujours faire les nuances qui s'imposaient entre mon métier de journaliste sportif et mon amitié pour plusieurs athlètes. Dans l'exercice de mes fonctions, je me devais d'abord à mes lecteurs et il ne me serait pas venu à l'idée de mettre une nouvelle dans le tiroir sous prétexte d'accommoder un ami.

Je me suis trouvé plus d'une fois dans une drôle de situation, comme ce fut le cas dans « l'affaire Jacques Plante ».

On s'est souvent interrogé sur les raisons profondes qui forcèrent Jacques Plante à quitter les Canadiens. À mon avis, il faut relier ce départ à un incident survenu à Toronto.

Jacques était un grand gardien de but, ce que ses coéquipiers reconnaissaient d'emblée. Mais on avait généralement peu de respect pour sa valeur d'homme. Peu de temps avant d'affronter les Leafs, dans un match important, Jacques déclina l'invitation de participer à une pratique. Toe Blake fit une sainte colère. Dès ce jour-là, Jacques refusa systématiquement de participer aux exer-

cices, chaque fois que le club se trouvait à Toronto, prétextant qu'il était allergique aux tapis de l'hôtel Royal York... alors qu'il couchait au Westbury.

Ses jours étaient comptés. Quelques mois plus tard, Plante fut échangé aux Rangers de New York contre Lorne Worsley, Léon Rochefort, Len Ronson et Dave Balon. Phil Goyette et Don Marshall accompagnèrent Plante dans la métropole américaine.

L'affaire fit scandale. Et personne ne se gênait pour enregistrer sa désapprobation. Plante fut l'un des grands innovateurs au hockey et cet échange paraissait absurde. Néanmoins, avec Worsley dans les filets, les Canadiens continuèrent à connaître du succès.

Alors que j'étais gardien de but de pratiques, des joueurs se plaignaient ouvertement du comportement de Jacques Plante. On prétendait qu'il traversait une mauvaise période.

— Si tu veux nous aider à gagner la coupe Stanley, donne-lui une raclée dans ta chronique, m'avaient dit certains joueurs.

J'étais dans une drôle de situation. Je devais côtoyer Plante, comme gardien de pratiques, mais je comprenais bien le sentiment des joueurs.

Je rédigeai donc un texte dans lequel je vantais ses multiples talents de gardien de but, mais je dénonçai aussi énergiquement son tempérament « insupportable ».

Cette chronique atteignit son but. Piqué au vif, Plante, me rencontrant peu après, ne m'adressa pas la parole. Mais quel gardien ! Il fallait le voir en pleine action.

Si Jacques Plante fut un grand gardien de but et un grand innovateur, il n'acceptait les critiques qu'avec réticence. D'autres gardiens de but, tel Gerry McNeil ou Terry Sawchuk acceptaient les blâmes et cherchaient à s'améliorer. Plante, au contraire, prétextait souvent, par exemple, que la rondelle « avait dévié sur le patin d'Untel » avant de pénétrer dans la cage.

Il ne le disait certes pas malicieusement. Bon analyste, aimant étudier le jeu avec attention, Jacques le

disait tout de même et cela ne plaisait pas toujours à ses coéquipiers.

Plante remporta le trophée Vézina durant cinq années consécutives, ce qui n'en fit pas pour autant un joueur d'équipe. Je me souviens qu'il arrivait aux membres de l'équipe, après les parties, de tirer au sort une « première bière ». Plante ne participait jamais à ce petit jeu :

— Ma bière, je la paierai moi-même ! lançait-il.

Il était à l'aise financièrement et je ne serais pas étonné qu'il ait conservé le premier dollar qu'il a gagné au hockey.

Entre les joueurs et les instructeurs les accrochages étaient fréquents. Lorsque les disputes n'écorchaient pas trop la dignité des personnes en cause, elles se résorbaient tout de même assez vite.

Un jour, à Saint-Louis, Dick Irvin me confia que « Butch » Bouchard (c'était son capitaine) devait perdre cinq livres, sans quoi il ne jouerait pas.

— Il est trop gros ! Le poids, c'est comme la ponctualité, trancha Irvin, solennel.

En arrivant à Montréal, je fis un article dans le *Montréal-Matin*. La femme de Butch, Marie-Claire, prit connaissance de mon papier et téléphona à Butch pour lui demander ce qui arrivait.

Butch m'apostropha :

— Qu'est-ce que tu as fait, grosse bouffie ? Tu es allé écrire que j'étais trop gras ?

Et il se mit à dire que Irvin n'avait pas été correct.

Correct ou pas, Irvin tint parole. Bouchard ne joua pas le dimanche suivant et c'est Tommy Manastersky, du Royal, qui prit sa place.

De retour à Montréal, Bouchard s'en fut voir Selke avec Irvin pour mettre cartes sur table. Les trois hommes en vinrent à une entente au terme d'une discussion orageuse.

Contrairement à Plante, Bouchard manifestait un extraordinaire esprit d'équipe. Un jour, les Canadiens affrontaient Detroit au cours de deux parties successives.

Bouchard dit alors au gardien de but et aux joueurs de défense :

— Si vous n'accordez pas plus que trois buts, en deux matches, je vous offre un *steak dinner*. Les Canadiens remportèrent les deux matches, accordant moins de trois buts ; Bouchard paya la note !

À sa dernière année, au terme de la dernière partie de la série finale, alors que les Canadiens menaient par trois buts et qu'il restait huit minutes de jeu, Toe Blake décida d'envoyer Butch une dernière fois sur la glace, pour marquer la fin de sa carrière.

Celui-ci était toutefois tellement nerveux que les Leafs comptèrent deux buts rapides portant le pointage à 5 contre 3. Butch revint sur le banc plutôt malheureux. Et il annonça sa retraite dès la fin de l'engagement.

Oui, il y a eu de bons moments dans l'histoire du hockey. Des moments captivants, pleins de surprises et de points d'interrogation. Le sport est fait de rebondissements spectaculaires de retraites prématurées qui cachent, parfois, de grandes désillusions et d'«échanges» qui bouleversent l'échiquier du hockey.

Il y a eu aussi, dans les coulisses, des explosions de colère provoquées par des décisions souvent arbitraires des instructeurs.

Au cours d'un meeting à l'hôtel Royal York, précédant un match à Toronto, Toe Blake annonça à John Ferguson qu'il ne commencerait pas la partie, ce soir-là. Ce fut le début de la tempête.

Ferguson, furieux, quitta le meeting et monta à sa chambre, au huitième ou dixième étage, d'où il lança par la fenêtre les stores vénitiens, malgré les efforts de Jean-Guy Talbot qui l'avait rejoint et tentait de le retenir. Il avait complètement perdu la tête et cassait tout ce qu'il trouvait autour de lui.

Au cours de la partie, Ferguson fut tout de même envoyé au jeu, deux minutes avant la fin, alors que les Canadiens se faisaient battre 2 à 1. Il passa la rondelle à Danny Grant, qui compta le but égalisateur.

Nous allions prendre le train pour Montréal, quand

je vis Ferguson dans l'entrée de l'hôtel. Il était rouge de fureur.

— Toe Blake me rend malade ! Il est en train de me rendre fou ! Sur le train, je vais lui mettre mon poing sur la gueule !

Ce n'était pas chose impossible que Blake se fasse sonner les cloches, mais un tel geste aurait été un désastre pour Ferguson. Je le pris à l'écart, pour lui parler.

— Ouvre tes lumières, mon gars ! Demande-toi un peu ce que ça va te donner si tu le frappes ! Tu n'y gagneras rien, crois-moi. Pense à ta femme et à tes enfants ! Toe Blake est ton instructeur et il aura, de toute façon, le dernier mot. La seule chose que tu puisses faire pour en venir à bout, c'est de travailler davantage !

Le lendemain, contre Toronto, Ferguson fut dans la mêlée et il marqua deux buts.

Lorsque les Canadiens ont acquis John Ferguson, des Barons de Cleveland, de la Ligue américaine, celui-ci a eu beaucoup de mal à se faire aimer et respecter par les partisans du club.

Pas très bon patineur, on reconnaissait cependant ses qualités de « policier ».

À l'époque, je fus l'un des défenseurs de Ferguson, pour une raison bien simple : je me rendais compte que ce joueur voulait travailler, qu'il était prêt à donner le maximum de lui-même. Lorsqu'un athlète montre de telles dispositions, on sait très bien, à la longue, si on lui donne sa chance, qu'il parviendra à atteindre son objectif.

C'est ce qui est arrivé à John Ferguson.

Il est vrai que, durant les premières années, Ferguson jouait le rôle de *bad man*. Mais les amateurs ont vu qu'il s'améliorait rapidement comme joueur de hockey. Il comptait des buts importants et sa présence sur la patinoire suffisait à rendre les joueurs du club adverse beaucoup plus prudents. Tous savaient très bien que Ferguson réglait ses comptes sans hésitation.

Il savait donner de l'assurance à ses coéquipiers. Dans le vestiaire, il se comportait en leader, entraînant

ses camarades sur la glace avec un: «*Come on boys, il faut gagner!*»

Dans le feu de l'action, il ne pensait qu'à vaincre et les joueurs du club adverse avaient intérêt à s'en écarter. Il allait même jusqu'à maltraiter, physiquement... des gardiens de but.

Comme ancien gardien de but, cela ne me plaisait pas.

— John, si je jouais contre toi, ta carrière prendrait fin. Je plongerais dans ta direction avec mes patins et tu arrêteras de me bousculer! lui avais-je dit, un jour, en blaguant.

Il riait à l'idée qu'il effrayait les gardiens.

— T'en fais pas, Jacques. C'est ta carrière à toi qui finirait vite! répliqua-t-il.

Les records individuels n'intéressaient pas Ferguson. Il jouait par amour du hockey, voilà tout.

Ses adversaires le respectaient.

— Je ne sais pas ce que je donnerais pour l'avoir dans mon alignement! dit un jour Gerry Cheevers, des Bruins de Boston.

À cette époque, Ferguson était sans doute le joueur le plus rude de la ligue, avec Orland Kurtenbach. Mais jamais un accrochage n'est survenu entre eux.

Ferguson a livré des dizaines de combats et il les a presque tous remportés, haut la main. Larry Hillman, des Leafs de Toronto, fut l'un des rares joueurs à avoir pu lui tenir tête.

Peu à peu, il sut conquérir la confiance des partisans et, à la fin de sa carrière, on l'accueillait partout avec enthousiasme.

Originaire de Vancouver, il sut s'intégrer rapidement à la vie montréalaise, prenant avec sa famille entière des cours de français.

Quoiqu'il n'en ait rien dit, j'ai la nette impression qu'il mit fin à sa carrière à cause des fractures subies à la main droite. Chaque fois qu'il voulait frapper, par la suite, il ressentait de vives douleurs. Comme il pensait qu'il ne

pouvait plus jouer efficacement le rôle qu'on lui avait assigné, il préféra accrocher ses patins.

Souvent, pour des peccadilles, les affrontements étaient fréquents. Certains joueurs se pensaient lésés et ne cachaient pas leur mécontentement.

La vie en commun, une saison durant, grossit les incidents les plus anodins. Les caractères se frottent, les défauts et les qualités ressortent. Le mégalomane devient davantage mégalomane et le joueur modeste reste plus modeste. C'est à l'instructeur d'équilibrer l'équipe psychologiquement et de transformer un assemblage hétéroclite en un ensemble cohérent où domine l'esprit d'équipe. Mais la tâche est ardue.

Je me souviendrai toujours de ce que me racontait, il y a déjà quelques années, Stan Mikita, un jour où nous étions seuls à converser dans le sauna des Black Hawks, à Chicago. Son équipe allait mal, particulièrement au niveau des jeunes joueurs qui étaient loin de donner leur plein rendement.

— Il me semble qu'un vétérán comme toi devrait être une inspiration pour ces jeunes. Pourquoi ne leur parles-tu pas ? lui dis-je.

L'air ennuyé, Stan me répondit :

— Il y a deux semaines, j'ai justement tenté de conseiller un de ces jeunes. Je lui ai signalé ses défauts en lui indiquant comment les corriger. Le gars m'a aussitôt envoyé promener devant tous les autres joueurs. Je n'ai pu que l'envoyer promener à mon tour, en lui disant de ne plus m'adresser la parole. J'ai donc décidé de laisser l'instructeur faire son travail, sans m'en mêler.

Tout cela pour dire que ce n'est pas avec les vedettes que les instructeurs éprouvent des difficultés, en règle générale, mais bien avec des nouveaux venus, trop sûrs de leur talent.

Je me souviens de Bill Hicke qui avait compté quarante-neuf buts, avec les Américains de Rochester, avant de joindre les rangs des Canadiens. À son premier essai sérieux avec le club, il se prenait déjà pour Maurice Richard, alors qu'il n'avait pas encore quitté le vestiaire. Il

a créé une mauvaise impression et ce qui devait arriver arriva : son séjour parmi les Canadiens fut un échec monumental.

Il a figuré un peu plus tard dans un échange qui a permis à Sam Pollock d'obtenir Dick Duff, lorsque Gilles Tremblay s'est fracturé une jambe.

Quand Jean Béliveau fit ses débuts avec le club, je me rappelle qu'un partisan avait pris l'habitude de lui crier, des gradins :

— *Béliveau, you are a million dollar flop !*

À la fin de la saison, toutefois, ce même partisan à la voix puissante applaudissait Jean à tout rompre, conquis par le jeu du grand joueur.

Si je devais faire le portrait, dans ce livre, de chacun des instructeurs qui ont fait les cent pas, derrière le banc, au cours des trente dernières années, je dirais que Toe Blake était aussi dur que pouvait l'être Irvin, mais qu'il savait, à l'occasion, se montrer plus humain.

Dick Irvin avait ses bons côtés, mais il en avait aussi de très mauvais. Ainsi, il fut à l'origine de la retraite de un an de Gerry McNeil.

Gerry craignait Irvin et cherchait toujours à l'éviter. Il décida de quitter le club pour la saison 1953-1954.

Toutefois, Irvin n'avait pas son pareil pour se porter à la défense des siens. Frank Selke voulut envoyer Kenny Mosdell, à Buffalo, au début des années 50, à l'époque des Fêtes. Irvin exigea que Selke reporte à plus tard sa décision. « Mosdell doit passer les Fêtes avec sa famille », trancha-t-il.

Mais Irvin restait tâillon avec beaucoup de ses joueurs et ce n'était pas tous les jours dimanche.

Dick Irvin, durant son mandat avec les Canadiens, ne fit pas l'unanimité, loin de là.

Lors de la saison 1947-1948 — quand les Canadiens furent exclus des éliminatoires — Dick reçut des menaces. On voulait le pendre en effigie... on parlait même de brûler le Forum !

Je me souviens d'une remarque de Dick Irvin.

— Jacques, disait-il, les journalistes ont le beau jeu.

Ils ont en main un imprimé dans lequel ils peuvent placer tout ce qu'ils désirent. Ils peuvent critiquer, déblatérer, tandis que nous nous n'avons pas de journal pour nous défendre.

Dick Irvin ne fut pas le meilleur instructeur de l'histoire du club, mais il fut tout un personnage. Très agressif, il vivait intensément son hockey. Sous sa rude écorce, se cachait un cœur d'or.

Claude Ruel fut plus humain que coriace, dans le sens excessif du mot. Sa sévérité était mitigée.

Al McNeil, quant à lui, n'était pas prêt à assumer son rôle. Il est possible qu'il le soit aujourd'hui.

En ce qui concerne Bowman, un véritable général qui analyse avec brio une situation, une mauvaise communication avec ses joueurs l'a souvent desservi.

J'ai toujours joué franc jeu avec Bowman et il m'a rendu la pareille. Si j'ai eu à le critiquer, il ne m'en a jamais gardé rancœur.

Lors de ses épousailles avec une infirmière de Saint-Louis, je lui avais demandé une photo de mariage. Malgré nos petits accrochages, il est venu me la porter. Ce sont des petits détails que l'on n'oublie pas.

J'ai connu Scotty Bowman à ses débuts avec la Ligue junior. Il n'a jamais été un joueur étoile. Une blessure subie au cours d'un match avec le Canadien junior, au Forum, mit fin prématurément à sa carrière. Jean-Guy Talbot le mit hors de combat en le frappant avec son bâton... un coup qui lui valut une longue suspension.

Après son hospitalisation, Bowman s'intégra à l'organisation des Canadiens, avant d'aller à Peterborough, puis à Omaha, comme instructeur. Lorsque l'expansion survint, en 1967, il se joignit aux Blues de Saint-Louis. Des divergences d'opinions avec Sydney Salomon provoquèrent son retour à Montréal.

Bowman a été et reste controversé. Cela ne fait pas de doute. On ne peut dire de lui qu'il a inventé la diplomatie. Mais pour tous les instructeurs qui ont pris la succession de Toe Blake, la pente de la popularité est

raide à gravir. Blake atteignit, à sa façon, une certaine forme de perfection.

On a souvent voulu pendre Bowman en effigie. Particulièrement pour son manque de tact. Qu'on se rappelle le match inaugural de la saison 1974-1975 ; Henri Richard n'avait pas pris part au jeu et ce fut d'ailleurs une erreur que Bowman avoua par la suite.

Malgré tout, Bowman tint le coup, sans jamais se laisser démonter par l'adversité. Il fut plus d'une fois éprouvé, notamment par la maladie du premier de ses enfants.

Depuis mes débuts dans le sport, j'ai vu évoluer des dizaines de grandes vedettes dans le monde du hockey. Je soutiens encore que Maurice Richard a été le joueur le plus électrisant, Gordie Howe, le plus grand; Bobby Orr et Jean Béliveau suivent dans l'ordre d'importance.

Il y a cependant un jeune vétéran de Thurso qui pourrait devenir, avant la fin de sa carrière, *LA PLUS GRANDE ÉTOILE* dans l'histoire de la Ligue nationale. Il s'agit de Guy Lafleur.

Ce n'est pas mon intention de comparer Lafleur à qui que ce soit. Il est unique en son genre. Plus il joue, plus il s'améliore. Il invente des jeux presque à toutes les parties. Malgré son jeune âge, il a atteint les plus hauts sommets. Et il n'a pas fini de faire parler de lui.

Lafleur est ce genre d'athlète qui cherche toujours à se perfectionner, ne vit que pour le hockey, ne crie pas dans le vestiaire, garde toujours son calme et inspire ses coéquipiers par son rendement sur la patinoire.

Dans sa glorieuse histoire, le club des Canadiens a aligné plusieurs fameux joueurs de défense. Il y a eu le regretté Sylvio Mantha, Albert Leduc, Doug Harvey, Émile Bouçhard et, depuis quelques années, les amateurs de hockey sont gâtés par les performances de Larry Robinson, Serge Savard et Guy Lapointe. Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de la Ligue nationale, un trio de défenseurs aussi sensationnel que celui de Savard, Lapointe et Robinson.

CHAPITRE 8

MES DÉMÊLÉS AVEC TOE BLAKE

Peu avant le départ de Dick Irvin, les choses n'allaient pas trop bien entre Frank Selke et Toe Blake. Toe avait abandonné son poste à Buffalo, quelques années auparavant, après une querelle avec Art Chapman, un ami de Selke, alors directeur-gérant des Bisons de la Ligue américaine.

Blake était revenu diriger les Braves de Valleyfield, puis avait quitté le hockey pour une saison.

Pour replacer les événements dans leur contexte, j'ajouterai que les Canadiens avaient été défaits en 1955 par les Red Wings de Détroit, l'année de la fameuse émeute provoquée par la suspension de Maurice Richard.

Selke me convoqua à son bureau. Après le baratin d'usage, il entra dans le vif du sujet.

— J'ai une nouvelle pour toi. Toe Blake pourrait diriger le Royal senior la saison prochaine (1955-1956).

Fort étonné de cette nouvelle, je me rendis rencontrer Toe Blake, à sa taverne, pour lui annoncer que le

jeu se précisait pour lui. Il accueillit mes propos avec indifférence.

À peine étais-je au journal pour rédiger la nouvelle, que Camille DesRoches me téléphona pour me dire que les renseignements communiqués par Selke ne tenaient plus, que des changements venaient de survenir...

Je laissai tomber ma rédaction. Sachant que Dick Irvin pourrait bien quitter son poste, je téléphonai à Toe :

— J'ai bien l'impression, dis-je, que ce sera toi le prochain instructeur des Canadiens !

— Es-tu en train de devenir fou ? Voyons donc ! me répondit Blake.

Mais l'annonce du départ de Irvin devait bientôt m'ancrer dans cette idée que Toe était en lice.

Il va sans dire que je m'agitais beaucoup pour que Toe obtienne le poste, tout comme bon nombre de mes confrères. Il y avait cependant deux obstacles de taille : les objections de Frank Selke et les hésitations du sénateur Raymond, alors propriétaire du club.

Les unes comme les autres furent écartées grâce à Kenny Reardon, le gendre du sénateur. Maurice Richard donna également un solide coup de pouce à Toe en déclarant, dans le Nord-Ouest, que Blake était « le seul homme capable de bien diriger l'équipe ».

À l'annonce de la nouvelle, je me rendis au chevet de Dick Irvin pour lui faire part des événements. Il sembla étonné.

— J'ai beaucoup de respect pour Toe Blake, mais j'avais cru que Butch Bouchard décrocherait le poste. À mon avis, il aurait très bien fait l'affaire, me dit-il.

C'est dans de telles circonstances que Toe Blake devint instructeur des Canadiens.

Même lié d'amitié avec Toe Blake, cela ne signifiait pas qu'il me favorisait aux dépens d'autres journalistes, comme le pensaient certains collègues. Toe Blake dirigeait d'abord et avant tout son équipe. Et rien d'autre ne comptait pour lui lorsqu'il se trouvait dans le feu de l'action.

Je me souviens que Toe Blake refusa que son premier contrat soit signé à trop long terme.

— Quand ils ne seront pas satisfaits de moi, ils me congédieront ! trancha-t-il.

Au début de sa première saison, Frank Selke tenta de marcher sur ses plates-bandes.

Ainsi, en 1955-1956, au cours d'un match à Détroit, alors que les Canadiens tiraient de l'arrière 3 à 1, à la fin de la deuxième période, Frank Selke s'en fut voir Toe Blake pour lui dire :

— À ta place, je ramènerais Doug Harvey sur le banc.

Toe Blake ne l'écouta pas. Il fit jouer Harvey et Dickie Moore, et les Canadiens l'emportèrent 6 à 3, Moore comptant trois buts pendant la troisième période.

À compter de ce moment-là, Selke laissa Blake diriger le club à sa guise.

Au début, Toe Blake dirigeait plusieurs anciens coéquipiers. À regret, il dut se défaire de Kenny Mosdell (échangé à Chicago) quand Henri Richard réussit à « faire » le club. Mosdell et Toe Blake étaient de grands amis.

Une autre amitié, étonnante celle-là, était celle qui liait Toe et Butch Bouchard. Dieu sait s'ils s'entendaient à merveille !

Au cours de cette même saison, Bouchard, le capitaine du club, fut blessé. On dut rappeler Jean-Guy Talbot, de Shawinigan, et ce dernier se montra si efficace que Butch, une fois revenu, ne put reprendre son poste.

Durant la dernière moitié de la saison, il demeura sur le banc. Une décision terrible pour Toe, d'autant plus que Bouchard, auparavant, avait réellement aidé la cause des Canadiens.

Le fait que Bouchard se soumettait prouvait à quel point il avait Toe en estime et quelle importance il donnait à leur amitié.

Quelques années plus tard, les Leafs de Toronto vinrent jouer une partie à Montréal, à un moment où la course au championnat était des plus serrée. Les Canadiens perdirent le match 6 à 4. Eddie Powers arbitra l'engagement de façon lamentable.

À la même époque, je dois dire que nous étions irrités, au *Montréal-Matin*, par les déclarations fracassantes que Frank Selke réservait aux journaux de Toronto.

Ce jour-là, comme la partie était importante, j'avais demandé à Jean-Paul Sarault et à Jean-Pierre Sanche de « couvrir » les vestiaires, au terme de la rencontre.

La partie prit fin et Toe Blake rencontra les journalistes. Je me trouvais à la galerie de la presse, en train de faire le compte rendu, lorsque Sarault arriva.

— Jacques, j'ai quelque chose. C'est de la dynamite! Toe Blake a déclaré qu'à voir la façon dont Eddie Powers arbitrait le match, il avait eu la nette impression que ce dernier avait parié.

Songeant aux informations que Selke fournissait aux gens de Toronto, je répondis du tac au tac à Sarault:

— Fais ton devoir !

Plusieurs confrères de Jean-Paul entendirent également la remarque de Blake, dont Red Burnett, du *Toronto Star*, et Fred Cederberg, du *Toronto Telegram*. Nous avons des témoins oculaires. Jean-Paul écrivit son texte, rapporta les paroles de Toe, textuellement, et le *Montréal-Matin* « joua » l'affaire.

Le lendemain matin, la *United Press International* reprit la déclaration que nous avons été les seuls à publier. Le scandale était de taille.

Je rencontrai alors Toe Blake, à l'entrée du Forum.

— *You are a fine guy, Jack. This is no good!*

— Mais Toe, ces paroles-là, tu les as dites, oui ou non?

Il ne répondit pas.

Deux heures plus tard, un incident que je qualifierais d'inapproprié se produisit. Kenny Reardon m'aborda près du vestiaire des Canadiens ; il n'ignorait pas la gravité de l'affaire, mais il osa me demander :

— Ne pourrais-tu pas demander à ton journaliste de changer sa version ?

— Kenny, lui dis-je, nous sommes des journalistes ou nous ne le sommes pas. Toe Blake est mon ami, mais

Jean-Paul Sarault est un gars d'expérience. Ce que Toe Blake a dit, il l'a rapporté. Un point, c'est tout !

Ce fut le commencement d'une longue guerre.

Deux semaines plus tard, alors que nous devions nous rendre à Toronto, Frank Selke m'aborda :

— Jacques, me conseilla-t-il, si j'étais à ta place, je n'irais pas à Toronto. J'ai entendu dire qu'on te servirait un *subpoena*.

Eddie Powers, après la déclaration de Blake, cessa d'arbitrer et intenta des poursuites contre Toe Blake, la Ligue nationale, The Canadian Arena Company, le *Montréal-Matin*, Jean-Paul Sarault et Jean-Pierre Sanche. Ce dernier, bien qu'ayant signé l'article conjointement avec Jean-Paul, n'avait pas rédigé la partie incriminante.

Je répondis à Frank Selke :

— J'ai un travail à faire, Frank, et ce n'est pas un *subpoena* qui va m'empêcher de le faire. À part ça, je te signale que je suis à l'emploi du *Montréal-Matin* et non du Forum !

Je me rendis à Toronto et, peu de temps après mon arrivée à l'hôtel, on frappa à ma porte. Un huissier m'apportait le fameux *subpoena*. Plutôt sympathique, il causa quelques minutes avec moi et me demanda si je ne pouvais pas lui procurer des billets pour le match qui commençait une heure plus tard au Garden.

— Je n'en ai pas, mais tu m'accompagnes, lui dis-je.

La guerre des procédures dura plus de deux mois. En cours de route, l'affaire se corsa. Les joueurs, témoins de l'affaire, refusèrent de s'en mêler et les deux journalistes torontois, présents lorsque Toe fit sa déclaration, affirmèrent, sous serment, qu'ils n'avaient rien entendu.

En d'autres mots, c'était un combat ouvert entre, d'une part, le *Montréal-Matin*, Jean-Paul Sarault, Jean-Pierre Sanche et moi, et, d'autre part, Toe Blake et le Forum.

À un certain moment, Blake me téléphona au journal. Il me fit sa petite crise et enchaîna :

— Mais qu'est-ce que tu attends pour te débarrasser de Sarault et de Sanche ?

La moutarde me monta au nez.

— Toe, j'aurai toujours du respect pour toi, comme homme, comme joueur de hockey et instructeur, mais là, tu me déçois. Dirige ton équipe et je dirigerai la mienne! Défends tes joueurs, mais ne t'inquiète pas pour moi, je ferai de même avec les miens tant qu'ils feront consciencieusement leur travail. Ce n'est tout de même pas ma faute si tu as trop parlé !

Il y eut un procès et des dépositions furent faites par toutes les personnes impliquées. Mais une entente hors cour fut décidée par les deux parties. Le Forum, la Ligue nationale et le *Montréal-Matin* déboursèrent \$11 000. Powers en dépensa au moins autant pour en arriver là. Il ne put jamais arbitrer de nouveau.

L'incident Powers terminé, Blake ne m'adressa pas la parole durant environ huit mois. Je ne pratiquais plus avec les Canadiens. Toutefois, je gardais de fréquents contacts avec les joueurs. Et nombre d'entre eux tentaient de nous rapprocher, Toe et moi. Ils ne comprenaient pas qu'une si grande amitié entre nous soit brisée aussi sottement.

D'ailleurs, à ce sujet, on nous taquinait fréquemment.

— Hé, Jacques, ton *chum* est là ! me disaient certains, lorsque nous étions assis dans le même restaurant, mais à des tables différentes.

Nous nous trouvions tout de même dans une drôle de situation. Durant six ans, après chaque partie, je m'étais rendu dans sa chambre pour faire une partie de cartes, ou encore sur le train, nous aimions jouer au «neuf» avec Hector Dubois.

Il me retournait malgré tout mes appels téléphoniques, pour les besoins de l'information, mais il n'était plus question d'amitié entre nous.

Nous nous sommes réconciliés plusieurs mois plus tard ; jamais il n'y eut d'explications sur la fameuse affaire qui avait déclenché cette « guerre froide ».

Avec Toe Blake, j'ai été impliqué dans un nombre incroyable d'histoires. Vers 1960-1961, à la fin de la saison régulière, Marcel Pronovost, des Red Wings de Détroit, appliqua une faible mise en échec à Henri Richard : ce dernier fit une mauvaise chute et se fractura le poignet. À la veille même des séries éliminatoires, cela n'avait rien de drôle pour Henri.

Ce soir-là, au moment de partir pour Chicago, je me retrouvai dans le vestiaire en compagnie de six ou sept personnes, dont Jean-Maurice Bailly, René Lecavalier et Gilles Terroux. Tous parlaient de l'accident.

Au cours d'une discussion à bâtons rompus, je m'adressai à Toe Blake :

— Toe, c'est tout de même un drôle de sport que le hockey ! Henri a séjà subi de solides mises en échec et il ne lui est rien arrivé, mais là, pour rien, il tombe et se fracture le poignet.

Toe s'amusa d'abord de ma réflexion. Puis, soudainement, sans que rien ne le laisse prévoir, il se mit en colère :

— Jacques, *you're just a no good!* (T'es un bon à rien !) Si tu veux baiser les... de Jack Adams et de Marcel Pronovost, traverse donc la patinoire et va dans le vestiaire des Red Wings !

Il savait, bien sûr, que j'avais de nombreux amis chez les joueurs de Détroit et c'est sans doute ce qui l'agaçait.

Sa colère verbale terminée, il s'approcha de moi avec l'intention manifeste de me frapper.

— Écoute, Toe, tu ne m'empêcheras tout de même pas d'avoir des opinions ! Si tu as envie de me frapper, tu peux toujours essayer, mais ne me manque pas ! lui conseillai-je.

La dispute dura une dizaine de minutes, jusqu'à ce que le départ soit annoncé. De tout le voyage, nous n'échangeâmes pas un traître mot.

Toe Blake eut aussi des démêlés avec les arbitres.

Au cours d'une série à Chicago, en deuxième période supplémentaire, Don Marshall compta un but que l'arbitre Dalton McArthur refusa. À la troisième

période supplémentaire, Murray Balfour (qui devait mourir d'un cancer un peu plus tard) compta à son tour, marquant la victoire de Chicago.

Toe Blake fit toute une colère. Il courut vers le banc du chronométreur où se trouvait McArthur et le gifla.

Peu après, dans sa chambre de l'hôtel LaSalle, Toe, se remémorant l'incident, tira la conclusion qu'il allait « y goûter »!

Il écopa d'une amende de \$2 000 qu'il paya de sa poche.

Que McArthur ait eu une tête à lui taper dessus, j'en conviens; mais Blake était allé trop loin. Pourtant, d'habitude, il éprouvait du respect pour les arbitres, lesquels, entre eux, l'appelaient « le tigre ». Et pour cause.

Sans aucun doute, Toe Blake aura été le plus grand instructeur de l'histoire. Comme au baseball, il savait planifier de façon rigoureuse son match de hockey. Certains prétendent que le baseball est plus scientifique que le hockey, mais Toe Blake rendait le hockey scientifique.

Dès qu'il fut en place, Toe Blake commença le chambardement des lignes. Il attachait peu d'importance aux lignes d'attaque régulières. Pour comprendre sa philosophie du hockey, il suffit de penser à Yvan Cournoyer, au cours de ses deux premières saisons. Toe l'envoyait au jeu de façon sporadique. Il savait ce qu'il faisait, indifférent aux critiques qu'on pouvait lui faire à ce sujet.

Vers la fin de sa carrière, Toe Blake devint tellement nerveux qu'il en était insupportable; même ses amis le fuyaient.

J'avais écrit, dans ma chronique, qu'il y avait un manque de communication entre Toe Blake et son capitaine, Jean Béliveau. Toe Blake accepta plutôt mal cette remarque justifiée.

Il convoqua Béliveau dans son bureau pour lui demander ce qui se passait. Béliveau lui déclara qu'il avait effectivement l'impression qu'ils ne se parlaient pas suffisamment pour qu'il y ait entre eux une bonne communication

Toe Blake acceptait difficilement qu'on le critique.

Attitude d'autant plus étonnante qu'il était lui-même un gérant d'estrade de talent lorsqu'il assistait à un match de baseball ou de football. Mais au hockey, les gérants d'estrade lui semblaient quantité négligeable.

Bien qu'il commandât généralement le respect, plusieurs de ses joueurs supportaient de plus en plus difficilement ses sautes d'humeur par trop fréquentes. La maladie de sa femme, Betty, le préoccupait beaucoup. Betty et Toe formaient ce que l'on appelle un couple idéal et on peut d'ailleurs appliquer à Toe le dicton qui veut que derrière chaque grand homme il y ait une femme.

Toe Blake prit part à l'une des plus grandes bagarres générales dans l'histoire de la Ligue nationale. C'était à Detroit, peu avant 1940. La bagarre éclata à la fin du match. Toe sauta sur la glace pour faire face à l'assaut de six ou sept joueurs. Ses coéquipiers ne furent pas d'un très grand secours.

On m'a souvent demandé ce que je pensais de la violence et des bagarres au hockey. Il n'y a pas sur cette question d'opinion toute faite. Les circonstances jouent énormément dans le déclenchement des hostilités. Je me permettrai une courte digression pour souligner, avec quelques exemples, que la rudesse déployée dans les matches n'est pas pire aujourd'hui qu'hier.

Le gouvernement a mené une enquête dans le hockey junior et je souscris à l'idée que le hockey, tout en restant un sport rude, a intérêt à se dépouiller d'une violence inutile, puisqu'elle met en danger la vie d'excellents athlètes ou écourte leur carrière.

Pour ma part — et je me répète — je pense qu'il n'y a pas plus de violence aujourd'hui qu'il y en avait, il y a vingt ou vingt-cinq ans. J'admets que certains joueurs peuvent parfois dépasser les limites, mais rappelons-nous qu'avec les Jimmy Orlando, Ted Lindsay et John Ferguson, le jeu ne manquait pas de rudesse.

Il ne fait aucun doute que si un joueur se permet des mises en échec sournoises, alors que l'adversaire ne voit pas venir le coup, ou si un joueur a recours à son bâton

ou à ses patins pour blesser un adversaire, c'est de la violence.

Les amateurs de hockey aiment un jeu viril. Ils détestent, cependant, un jeu sournois et dégradant. Les duels à coups de bâton sont des coutumes à bannir du hockey.

Les joueurs qui se livrent à de tels excès ont toujours écopé de sanctions, et cela bien avant que l'on commence ce débat interminable sur la violence.

À mon avis, les joueurs les plus costauds de la Ligue nationale furent Butch Bouchard, Gordie Howe et Roger Léger qui possédaient une force herculéenne.

En quinze ans de métier, Butch Bouchard se battit à une dizaine de reprises et il remporta tous ses combats de façon décisive. Léger, pour sa part, était doux comme un agneau.

Au cours d'un match à Chicago — il y a bien vingt-cinq ans de cela — Johnny Mariucci, un joueur de défense du club local, jouissant d'une réputation de robustesse, s'en prit à Maurice Richard. Butch Bouchard intervint et lui régla rapidement son compte.

Au sortir du Stadium, les deux hommes se croisèrent dans la rue. Bouchard accompagnait Maurice Richard et ce dernier crut qu'il y aurait un autre affrontement à poings nus.

Mais, contre toute attente, Mariucci s'approcha de Butch et lui tendit la main !

— *Butch, you are a good man !* (Tu es un bon gars !) lui dit-il, avant de lui serrer chaleureusement la patte.

Le meilleur combat de Butch Bouchard survint à Chicago contre Red Hamill, un joueur à peu près de sa corpulence. Hamill était la « terreur » des Black Hawks. La bataille dura cinq minutes et il n'y eut ni vainqueur ni vaincu.

Son dernier combat eut lieu à New York contre Lou Fontinato. Ce dernier rudoya Jean Béliveau, mais Butch préféra se tenir à l'écart, jusqu'au moment où le joueur des Rangers lui cria, provocant :

— *You, big farmer, why don't you come ?*

Une minute après, Fontinato était au plancher. Un peu plus tard, ce même Fontinato reçut la raclée de sa vie lorsque Gordie Howe lui « arrangea le portrait ». Ce fut la plus mémorable volée jamais infligée à un joueur dans l'histoire du hockey. D'ailleurs tout le monde en parle encore, sauf Fontinato, naturellement.

Un autre combat percutant opposa John Ferguson et Eric Nesterenko. Après l'affrontement, Nesterenko m'avait demandé d'intervenir auprès de Ferguson pour inciter ce dernier à se choisir une autre victime :

— J'en ai assez ! m'avait-il dit. Qu'il s'en prenne à quelqu'un d'autre !

Inutile de préciser que son visage portait les traces d'une correction qu'il n'était pas prêt d'oublier.

Gordie Howe fut sans doute le meilleur frappeur et Butch Bouchard, le cogneur le plus puissant. Maurice Richard ne donnait pas sa place en matière de coups rapidement portés. Bob Dill, joueur de défense des Rangers de New York, doit d'ailleurs s'en souvenir encore aujourd'hui. Au cours d'un match au Madison Square Garden, une bagarre générale éclata. Dill et Richard écopèrent de punitions majeures.

En arrivant au banc des punitions, Dill jeta ses gants. Toe Blake lança alors à Richard :

— Tiens-le à l'œil, il se prépare !

Richard le prit au mot et décocha à Dill une série de directs dans l'œil. Dill s'en tira avec une joyeuse collection de points de suture.

Bill Ezinicki fut également victime de la rapidité de Richard, qu'il avait le don d'irriter. Tout comme Tony Leswick, une mauvaise langue, qui avait la dangereuse habitude de traiter Richard de *dirty pea soup*.

Le knock-out le plus rapide infligé par Maurice l'a cependant été aux détriments de Bill Juzda, joueur de défense des Leafs de Toronto. Encore une fois, l'incident survint au banc du pénitencier, alors que les deux joueurs venaient d'écoper de punitions à la suite d'un affrontement. Richard, toujours prêt à la riposte, frappa le premier et envoya Juzda au tapis en moins de deux.





Yvan Cournoyer et Jacques Lemaire me volent mon expression préférée et «lèvent leur chapeau» devant Toe Blake, le plus grand instructeur que j'aie connu.

◀ *Toe Blake: un cerveau qui fonctionnait 24 heures par jour afin d'améliorer la cause des Canadiens.*



Claude Ruel: il a toujours tout donné pour l'organisation des Canadiens.



J'ignore si Maurice a déjà fait de la boxe, mais il avait tous les réflexes d'un excellent pugiliste.

Au cours d'une série de fin de semaine entre les Rangers de New York et les Canadiens au Forum, à la fin d'un match, Red Sullivan, des Rangers, darda Doug Harvey. Harvey détestait ce genre d'attaque. Peu rancunier, d'habitude, il attendit le match suivant pour remettre à Sullivan la monnaie de sa pièce. Harvey écopa d'une punition, mais Sullivan se retrouva à l'hôpital. Il fut entre la vie et la mort durant six semaines, en plus d'être absent du jeu pour les deux mois suivants.

Chaque fois que l'on parle de violence au hockey, j'en en tête le duel Harvey-Sullivan. Ce fut tragique.

Je ne peux m'empêcher d'évoquer l'accident qui devait marquer la fin de la carrière de Lou Fontinato. Vic Hadfield le mit en échec, près de la bande. Fontinato s'écroula sur la glace pour ne plus se relever. Le médecin diagnostiqua une fracture du cou et félicita l'entraîneur de ne pas avoir appliqué le traitement prévu, traitement qui aurait pu achever le malheureux joueur.

Jackie Leclair devait aussi subir une blessure horrible au cours d'un match contre Toronto. Il se trouvait étendu sur la glace, après une chute, lorsqu'un joueur, accidentellement, le heurta à la gorge avec son patin. Il eut bel et bien la peau du cou tranchée et sa blessure nécessita une quinzaine de points de suture.

Maurice Richard fut près de connaître une douloureuse fin de carrière. Au cours d'un match, à Toronto, en 1957-1958, Marc Rhéaume, joueur de défense des Leafs, trébucha sur lui, lui tranchant le tendon d'Achille d'un coup de patin.

Maurice parvint à tromper les pronostics en revenant au jeu. Marc Rhéaume fut l'une des rares personnes à croire à son retour.

— Jamais je ne croirai qu'un type comme moi mettra fin à la carrière d'un gars comme Maurice! répétait-il à qui voulait l'entendre.

Maurice ne lui en a d'ailleurs jamais voulu pour cette blessure.

J'ai assisté au septième match de la série, au cours de laquelle Shawinigan remporta le trophée du duc d'Edimbourg. La rencontre eut lieu dans cette ville. Roger Léger, l'instructeur, jouait à la ligne bleue, du côté d'Edmonton, le club adverse, on trouvait, devant les filets, Glen Hall. Shawinigan remporta la partie, Léger comptant deux buts de la ligne bleue.

Doué d'une force herculéenne, Roger est sans doute le joueur le plus fort, physiquement, qu'il m'a été donné de voir à l'œuvre. Ayant épousé un style de jeu scientifique, il avait le respect des joueurs et n'utilisait jamais sa force.

Très violent à ses débuts, Toe Blake devait se radoucir par la suite. Il fut récipiendaire du trophée Lady Bing, à propos duquel les joueurs le taquinaient amicalement.

En fait, Toe Blake fut non seulement un grand stratège, mais aussi un instructeur prêt à tout pour défendre les siens.

On a souvent tendance à oublier que Toe Blake ne fit pas fortune en jouant au hockey. À l'époque, les salaires étaient loin d'être élevés. Lorsque les Canadiens remportèrent la coupe Stanley, en 1943-1944, la part des joueurs gagnants ne dépassa pas \$700.

À la suite d'une fracture à une jambe, accident qui survint au moment où Blake menaçait le record de Bill Cowley, Frank Selke, peu après son arrivée à Montréal, lui apprit qu'il ne ferait plus partie de l'équipe. Toe Blake, sans le sou ou presque, ne possédait que quelques polices d'assurances. Presque totalement démuné, son congédiement lui porta un rude coup. On l'envoya d'abord à Houston où il fit ses débuts comme instructeur. Puis, on lui offrit de s'expatrier à Buffalo pour diriger les Bisons, proposition qu'il accepta sans trop de conviction.

Après sa dispute avec Chapman, Toe revint à Montréal et accepta bientôt un poste d'instructeur à Valleyfield. Il me confiait, d'ailleurs, à ce propos:

— Si Arthur Vinet ne m'avait pas offert cet emploi,

j'aurais été forcé de devenir garçon de table dans un cabaret ou une taverne pour gagner la vie des miens.

Avec le Valleyfield, Toe put se renflouer financièrement. Il s'associa avec M. Marchand et fit l'acquisition d'une taverne, en face de celle qu'il a aujourd'hui.

Soit dit en passant, pour son travail à Valleyfield, Toe Blake remporta la coupe Alexander.

À ce sujet, Jimmy Orlando me racontait un fait amusant...

En 1952, le dernier match de la saison des joueurs de Valleyfield eut lieu à Toronto contre les Malboros. Toe Blake réunit son équipe pour lui donner le *pep talk* de sa vie.

Toe servit tout un sermon à Orlando. Les gars du club n'en croyaient pas leurs oreilles et ils se sentirent « remontés » par un si vigoureux discours.

En sautant sur la glace, Orlando en « pelleta » trois coup sur coup. On aurait juré un soldat sur la ligne de feu. Les autres joueurs se sentirent si motivés par sa fougue qu'ils remportèrent la victoire et la coupe.

J'ai vécu plusieurs autres expériences avec Blake. En mars 1957, les Canadiens connurent une mauvaise période, subissant deux ou trois défaites consécutives.

Je participai, un lundi soir, à la finale de la Ligue Dépression ; nous remportâmes la victoire. Une petite fête couronna cette journée et je me retrouvai au lit aux petites heures du matin sans savoir qu'il y avait une pratique des Canadiens, le mardi matin.

Vers neuf heures et demie, Hector Dubois, l'entraîneur des Canadiens, téléphona chez moi. Ma femme, apprenant que je devais être au Forum à dix heures, lui confia que je n'étais pas dans un bien bon état.

J'enfilai tout de même mon pantalon et je me présentai à la pratique à dix heures cinq. Songeant à la victoire de la veille, je m'attendais à être félicité.

Prenant place aux côtés de Maurice Richard, pour mettre mes vêtements de gardien de but, je ressentais les effets des libations de la veille.

Non seulement Blake ne m'offrit pas ses félicitations, mais il me tomba dessus en hurlant :

— Tu es pareil à tous les autres ! Tu ne prends pas ton rôle au sérieux ! La pratique commence à dix heures et tu arrives à dix heures cinq. (Et patati! et patata!)

Je jetai un coup d'œil à Maurice. Ce dernier me dit, les dents serrées :

— La ferme ! Ce matin, on y goûte, parce que le *bear* est furieux.

Même si j'étais un gardien de but de pratiques, sans salaire, je dus essayer les insultes de Toe Blake.

La pratique commença et les effets du « party » de la veille se firent de nouveau sentir. J'avais les jambes molles, peu de réflexes, et Maurice Richard, qui me déjouait toujours à volonté, me lança mollement la rondelle pour me permettre un seul arrêt.

À un moment donné, Doug Harvey en eut assez de compter sans obstacle. Il se rendit au vestiaire et en revint avec un panneau. Me poussant dans le filet, il plaça le panneau devant moi.

Ma colère éclate. Me débarrassant du panneau, je réintégrai le vestiaire.

Durant deux jours, je n'adressai pas la parole à Toe Blake. Par la suite, j'eus l'occasion de lui faire connaître ma pensée :

— Toe, lui dis-je, tu es un... On a joué ensemble dans la Ligue Dépression, on a fêté ensemble et ce n'est tout de même pas de ma faute si les Canadiens ont perdu deux ou trois parties.

Toe Blake éclata de rire. Manifestement, il se servait de moi pour inciter ses joueurs à prendre davantage leur rôle au sérieux. Notre réconciliation ne devait pas tarder.

La carrière de Toe Blake avec les Canadiens se termina en 1968. Les mêmes joueurs qui déploraient ses sautes d'humeur regrettèrent son départ. Autant il pouvait être détestable, autant il savait se montrer captivant et attachant.

À l'occasion de sa démission, le Forum fut accablé de vives critiques. Sam Pollock et David Molson in-

sistèrent pour qu'il demeurât avec l'organisation à titre de conseiller. Là encore, Toe Blake refusa provisoirement un poste qu'on semblait lui offrir par charité ; enfin, après avoir été longuement sollicité, il accepta.

Nonobstant mes fréquentes prises de bec avec Toe Blake, je dois admettre qu'il a été le plus grand instructeur que j'ai connu.

Toe Blake parti, Claude Ruel, un petit gars de Sherbrooke, devint le plus jeune instructeur de toute l'histoire de la ligue.

Sam Pollock n'oublia jamais les services rendu à l'organisation par Ruel, non seulement comme joueur, mais aussi comme dépisteur. Sa carrière de joueur, d'ailleurs, prit fin à la suite d'une blessure qui lui fit perdre l'usage d'un œil.

Sans Pollock, je suis persuadé que les Frank Selke sr et Kenny Reardon n'auraient jamais accordé l'important poste à Ruel, bien que Reardon, plus tard, finît par admettre ses mérites de dépisteur.

Dans l'éventail de mes souvenirs sur le front du hockey professionnel, Sam Pollock, qui fit ses débuts en 1946, avec l'organisation des Canadiens, n'a pas volé son élection au temple de la Renommée. Il fut une figure dominante de notre sport national.

Malheureusement, avec les années qui passent, l'oubli s'installe, au point que les « grands noms » du sport sont vite oubliés. Avant de devenir directeur-gérant et vice-président des Canadiens, en 1964, Sam Pollock avait occupé à peu près tous les postes dans l'organisation. D'emblée, on lui faisait confiance.

Il savait s'entourer de bons hommes et ne ménageait pas ses efforts pour atteindre ses objectifs.

Le hockey et toutes les disciplines sportives firent partie intégrante de son existence.

En ce qui concerne ses performances dans le hockey, il a gagné la coupe Memorial deux fois, avec le Canadien jr ; il a aussi remporté le championnat de la Ligue Centrale, avec le club d'Omaha, filiale des Canadiens, et également le championnat de la Ligue profes-

sionnelle de l'Est, avec Hull-Ottawa, à l'époque où cette équipe alignait Robert Rousseau.

Avec les Voyageurs de la Nouvelle-Ecosse, il a remporté la coupe Calder, et neuf fois la coupe Stanley avec les Canadiens.

Sam Pollock a été un directeur général redouté et respecté. Des rumeurs voulaient qu'il devienne le président de la Ligue nationale, succédant ainsi à Clarence Campbell ; mais ce poste ne l'intéressait pas.

Si Sam Pollock était bien payé lorsqu'il a pris sa retraite, il ne touchait que \$16 000 par année en 1964. C'était pourtant l'homme à tout faire des Canadiens: il était directeur-gérant de toutes leurs filiales, un travail qui l'obligeait à parcourir annuellement d'incroyables distances. L'argent, pour lui, restait secondaire. Aujourd'hui, cependant, son revenu s'est amélioré et il peut envisager l'avenir avec sérénité et se reposer sur ses lauriers.

La première année de Ruel, comme instructeur, devait bien se dérouler. Les joueurs l'acceptèrent d'emblée, d'autant plus qu'il avait l'habitude de leur « payer la traite » après chaque victoire du club.

Sachant qu'il adorait les chevaux, les joueurs se cotisèrent pour lui offrir un ambleur qu'ils lui donnèrent au cours d'une soirée à Blue Bonnet.

Mais la deuxième saison devait être bien différente.

Ruel éprouva toute une série de difficultés avec Lorne Worsley, avec lequel il n'arrivait plus, mais plus du tout, à s'entendre.

Alors que l'équipe se rendait à Los Angeles, Worsley, dès l'escale de Chicago, annonça soudainement qu'il quittait le club et rentrait à Montréal. Ruel fut désarçonné par cette décision, déçu et même déprimé. Il n'arrivait pas à croire que ses malentendus avec Worsley pouvaient aller si loin.

Je me souviens avoir essayé, en compagnie de Jean Béliveau, de convaincre Worsley de revenir sur sa décision. Mais en vain. Lorne demeura sur ses positions et

prit le premier vol pour Montréal, mettant ainsi fin à sa carrière, pour quelque temps du moins.

Cette deuxième année fut donc assombrie par ses disputes avec Worsley, et aussi avec Terry Harper et Dick Duff, et finalement par un échec aux séries éliminatoires, première déroute du genre pour les Canadiens depuis 1948.

Cette humiliation fut ressentie lors de cette fameuse journée où les Red Wings de Détroit perdirent 9 à 4 à New York ; les Canadiens avaient besoin de sept ou huit buts en soirée pour s'assurer la quatrième position.

À la dernière période, Claude Ruel, jouant le tout pour le tout, retira son gardien et les Black Hawks comptèrent quatre ou cinq buts dans un filet désert, éliminant du même coup les Canadiens.

Dans toute cette affaire, Claude Ruel fut victime, d'une certaine façon, de Sam Pollock. Si ce dernier avait sévi contre Lorne Worsley et Dick Duff, lesquels racontaient partout qu'ils n'aimaient pas les méthodes de Ruel, les choses auraient pu se dérouler différemment.

Ruel commença la saison 1970-1971. En novembre, toutefois, n'en pouvant plus, il remit sa démission. Ruel n'avait pas recherché ce poste et il se considérait heureux dans ses fonctions de dépisteur en chef. Peu spectaculaire dans sa façon de mener les joueurs, il connaissait néanmoins son hockey sur le bout des doigts et il avait à cœur la cause de son équipe.

Al McNeil lui succéda. Al fut l'un de mes grands amis lorsqu'il jouait avec Toronto ; il le demeura au cours de son passage chez les Canadiens et, par la suite, avec les Black Hawks de Chicago.

Au début d'une série à Boston, McNeil commit des erreurs de taille ; lorsqu'il fit jouer Bob Sheehan à la place de Jean Béliveau, je ne pus m'empêcher d'éclater. Dans mes chroniques, je fus très dur avec lui : « Il ne l'avait pas ! » J'ai toujours cru que Sam Pollock prendrait finalement les choses en main comme instructeur intérimaire. Les changements nécessaires furent effectués et Boston éliminé.

Il y eut ensuite les sorties de John Ferguson et d'Henri Richard contre leur instructeur; pour ajouter de l'huile sur le feu, le sort voulut que Richard comptât les deux derniers buts (à la septième partie) à Chicago, permettant aux Canadiens de remporter la coupe Stanley.

McNeil fit alors ses bagages pour aller travailler avec les Voyageurs et Scotty Bowman prit sa succession.

CHAPITRE 9

MAURICE RICHARD : UN PHÉNOMÈNE UNIQUE

Je ne peux pas parler de hockey sans évoquer plus particulièrement le nom de Maurice Richard, une figure dominante de notre sport national. Sa participation au hockey fut à ce point transcendante (même si les jeunes d'aujourd'hui ne savent pas grand chose du « Rocket ») que Douglas Fisher, député néo-démocrate de Sault Sainte-Marie, déclarait, le samedi matin, 18 novembre 1961, à l'université Laval, à Québec, que, selon lui, la culture canadienne-française se limitait à Maurice Richard et à Lily Saint-Cyr. C'était, on le comprendra, une caricature excessive de la réalité québécoise, mais elle démontre que le nom de Maurice Richard fut longtemps sur toutes les lèvres.

J'ai vu le « Rocket » compter quatre-vingt-trois buts dans les séries éliminatoires et cinq cent quarante-quatre dans les saisons régulières, mais les deux buts les plus remarquables de sa carrière ont été, à mon avis, ceux qu'il compta à Detroit, dans la série contre les Red Wings en 1951.

Au cours de cette saison, les Red Wings terminèrent

en première place (avec 101 points) et les Canadiens se classèrent en troisième position (37 points en moins).

À la première partie, tout le monde s'attendait que Détroit « enfonce » les Canadiens. Leur équipe paraissait invincible avec des gars tels que Terry Sawchuk, Red Kelly, Ted Lindsay et Gordie Howe.

C'est dans ce premier match prolongé de quatre périodes que Maurice Richard, assisté de Doug Harvey, compta le but gagnant.

La partie se termina vers une heure et les envieux prétendirent que Maurice avait eu de la chance.

Deux jours plus tard, la partie fut à nouveau prolongée. Deux périodes suffirent à Maurice Richard pour donner la victoire aux siens par un lancer du revers contre Sawchuk, sur une passe de Elmer Lach, pour être plus précis.

Ce qui donnait deux victoires aux Canadiens et aucune à leurs adversaires « invincibles ».

Toujours modeste, Maurice Richard mit ces deux triomphes sur le compte de l'habileté et de la vigilance du gardien Gerry McNeil.

Au cours des deux engagements qui suivirent à Montréal, le vent souffla dans une autre direction. Detroit remporta deux victoires.

Décidément, rien n'allait plus.

On s'en retourna à Detroit et les Red Wings brillèrent en comptant deux buts au début du match. Au début de la seconde période, un accrochage survint dans un coin de la patinoire: Ted Lindsay attaqua sournoisement Bernard Geoffrion. Maurice Richard sortit alors on ne sait d'où et infligea un superbe oeil au beurre noir à Lindsay.

Un coup qui devait, en plus d'abîmer le visage d'un adversaire trop agressif, stimuler l'ardeur des Canadiens et leur permettre de terminer l'engagement par une victoire de 5 à 3. Le sort voulut que le but gagnant soit compté par Geoffrion.

Appelé à désigner le fait saillant du match, Dick Irvin déclara, sans hésiter :

— Le knock-out de Maurice a été déterminant !

Fait cocasse, les deux clubs voyageaient dans le même train.

Au lendemain de cette partie, je pris le déjeuner dans le wagon-restaurant. Apercevant Lindsay, je le rejoignis à sa table.

— Jacques, me dit-il, le Rocket est sans doute le plus fabuleux joueur que j'ai jamais vu. Si tu le vois, dis-lui qu'il frappe d'aplomb et qu'il ne m'a pas manqué !

Son œil poché confirmait ses propos.

Finalement, les Canadiens éliminèrent les Red Wings. Ce fut la surprise du siècle.

Le premier match des séries finales contre Toronto eut lieu dans cette ville : encore en période supplémentaire, Maurice Richard compta le but gagnant contre Turk Broda. Ce devait être, d'ailleurs, le dernier match de ce gardien, qui fut rapidement remplacé par Al Rollins.

Au cours de la dernière partie, à Toronto (une minute avant la fin), les Canadiens menaient 1 à 0. Billy Reay écopa d'une punition pour mauvaise conduite et Dick Irvin envoya ses meilleurs joueurs sur la glace, dont Émile Bouchard, Kenny Reardon, Elmer Lach. Mais Toronto, malgré tout, égala le pointage et, en supplémentaire, Bill Barilko donna la victoire à son club.

Les Canadiens perdirent la série en cinq parties. Quatre de ces matches avaient nécessité du temps supplémentaire.

Peu après, un tragique événement survint. Bill Barilko, celui-là même qui avait assuré les honneurs de la série à son club, perdit la vie lors d'une excursion de pêche, dans l'écrasement de son petit avion. On retrouva son corps trois ou quatre ans plus tard.

Barilko, n'eût été cette fin tragique, serait sûrement devenu un très grand joueur de défense.

Maurice Richard gagna de haute lutte tout ce qu'il parvint à obtenir : les faits sont là pour le prouver.

Alors qu'il jouait pour les Maple Leafs de Verdun, il n'était même pas considéré comme un joueur régulier.

À son arrivée avec le Royal senior, de la Ligue senior

du Québec, il se fractura la cheville dès la première partie, ratant par le fait même la saison entière. Comble de malheur, à ses débuts avec les Canadiens, la saison suivante, il se fractura l'autre cheville.

Richard eut beaucoup de mal à percer à son arrivée avec les Canadiens. On le faisait jouer de façon très irrégulière, jusqu'à ce que Dick Irvin prenne quelques jours de vacances, (Noël 1943), laissant son poste à Toe Blake. Bien qu'Irvin lui donnât ses directives par téléphone, Blake utilisa Richard au cours d'un match disputé contre les Black Hawks de Chicago. Maurice ne rata pas sa chance : il compta deux buts, permettant à son club de remporter la victoire 3 à 1, si ma mémoire est bonne.

Après la partie, Blake téléphona à Irvin et l'informa de la victoire.

— Qui a compté? demanda ce dernier.

— Maurice Richard! répondit triomphalement Toe Blake, en lui vantant les mérites du joueur.

Lorsque Dick revint à Montréal, Maurice Richard commença à jouer de façon régulière. En 1943-1944, il réussit à franchir tous les obstacles pour devenir « Monsieur Hockey », titre que l'on attribuait, à Boston, à Eddie Shore.

Il a d'ailleurs littéralement sauvé le hockey du marasme financier dans lequel il était plongé. Par ses exploits à l'offensive, aux côtés d'Elmer Lach, les gradins du Forum et des autres stades ont recommencé à attirer des foules importantes. En 1944-1945, quand Maurice a compté ses cinquante buts, le phénomène a été d'autant plus remarqué.

On peut toujours prétendre que Gordie Howe fut un joueur plus complet que Maurice, mais, quant à moi, le joueur le plus électrisant et celui qui a fait le plus pour la cause du hockey, de 1940 à 1960, est sans contredit Maurice Richard.

Maurice n'a jamais été très bavard, sauf en certaines occasions, lorsque son humeur prenait le dessus.

Fougueux et combatif sur la patinoire, il restait d'un calme à toute épreuve (ou presque) dans la vie courante.

Par sa détermination, il fut une excellente source d'inspiration pour ses coéquipiers. Il avait le don, par ses exploits, de transformer une partie monotone en un match passionnant. Il y avait de la dynamite dans ce gars-là!

Frank Boucher, gérant général et instructeur des Rangers, prétendait que Richard était un « joueur de guerre » parce qu'il avait réussi son exploit de cinquante buts au cours du second conflit mondial ; Richard le fit mentir puisqu'il demeura au jeu jusqu'en 1960.

A propos de l'agressivité de Richard, je me souviens qu'au cours d'un match, à Detroit, Norm Ullman mit Henri Richard en échec. Maurice devint tellement furieux qu'il se précipita sur Ullman pour lui asséner un coup de bâton, le ratant de peu. Par chance, d'ailleurs, car le pauvre Ullman aurait sûrement été décapité !

Ce ne fut pas prémédité : Maurice était un impulsif. Il était également, faut-il le préciser, un modèle de modestie.

Il déambulait, un jour, rue Mont-Royal, en compagnie de Tony Bergeron, alors barbier-coiffeur de nombreux athlètes. Tout le monde l'arrêtait pour lui demander un autographe, et Richard n'y comprenait rien.

— Allons, lui disait Bergeron, ton nom ce n'est pas Jos Bleau, c'est « Monsieur Hockey » !

Maurice n'arrivait pas à croire qu'il était l'idole d'autant de gens.

En 1946-1947, les joueurs ont bien failli faire la grève avec l'arrivée de Frank Selke.

Quatre heures avant le match inaugural, Maurice Richard et Butch Bouchard n'avaient pas signé leur contrat.

Cela me rappelle que les joueurs d'une autre époque jouèrent pour des *peanuts*, par rapport aux salaires fabuleux que reçoivent, aujourd'hui, les athlètes de la Ligue nationale. L'anecdote qui suit parle d'elle-même...

Jim Norris sauva la franchise des Black Hawks en investissant dans ce club d'importantes sommes d'argent et en allant chercher des joueurs tels Pierre Pilote, Stan Mikita, Bobby Hull et Glenn Hall.

Au terme d'un banquet de partie d'étoiles de la Ligue nationale, qui avait lieu à Toronto, Jim Norris, un peu gris, conversait avec les gars des Leafs, dont Stafford Smythe jr et Harold Ballard.

— Je suis prêt à vous donner \$1 million pour un de vos joueurs ! dit-il tout à coup.

Bien entendu, tout le monde voulait connaître le nom du chanceux.

— Frank Mahovlich, enchaîna Norris.

Même s'il avait un talent énorme, Frank Mahovlich était loin d'être aussi apprécié, à Toronto, que pouvaient l'être Jean Béliveau, Maurice Richard et Bernard Geoffrion, à Montréal.

L'offre de Norris était d'autant plus renversante que Connie Smythe avait, deux ans auparavant, offert \$150 000 pour obtenir les services de Maurice Richard, somme jugée énorme.

Toujours est-il que Norris maintenait son prix et, après une heure de discussion, ses interlocuteurs lui signifiaient leur accord verbal.

— Tommy Ivan (le directeur de l'équipe) sera au Garden, demain matin, dit Norris, et il aura en main un chèque certifié par la banque.

Ballard et Smythe, qui prenaient jusque-là l'affaire un peu à la légère, se rendirent compte que la proposition était sérieuse.

Le lendemain matin, Tommy Ivan se présenta à l'heure dite, chèque en main, une meute de journalistes sur les talons. Mais les dirigeants de Toronto, constatant l'énormité de leur erreur, n'étaient plus d'accord: rien à faire, Mahovlich ne quitterait pas le club.

L'offre mirobolante les dégrisa d'un coup sec.

On sait que, par la suite, Mahovlich passa aux Red Wings et rejoignit, plus tard, le club des Canadiens.

Toujours est-il que Maurice Richard et Butch

Bouchard tenaient le gros bout du bâton et ils n'avaient pas l'intention de le lâcher.

Frank Selke sentit souffler le vent de la panique ; il n'hésita pas à voir Bouchard pour le conjurer de participer au jeu, le suppliant de convaincre son camarade d'en faire autant :

— Donnez-moi une chance! C'est mon premier match avec vous! supplia-t-il.

Bouchard et Richard se rendirent à ses arguments et signèrent des contrats dont je ne connais pas les termes. Je suis certain d'une chose : ils obtinrent tout ce qu'ils voulaient.

Maurice ne fut jamais payé à sa juste valeur, non plus que Gordie Howe, d'ailleurs, des Red Wings de Detroit. Malgré tout, Maurice fit de bons placements, ce qui lui permet aujourd'hui de vivre dans l'aisance.

Dick Irvin fut le premier instructeur à envoyer Maurice Richard réchauffer le banc des joueurs.

C'était à Boston, au cours de la saison 1954-1955, vers la fin de février. Les Canadiens perdaient 5 à 1, après deux périodes de jeu. Au début de la troisième, Dick Irvin décida de retirer Richard qui ne joua pas de la période.

Au cours de la même rencontre, un accrochage survint entre Hal Laycoe et Butch Bouchard. Laycoe effleura le visage de Bouchard avec son bâton, sans que ce dernier répliquât.

En pénétrant dans le vestiaire, Maurice Richard enleva ses patins et, ne maîtrisant plus sa fureur, en lança un en direction des douches. Dick Irvin entra au même moment et le patin lui effleura la tête.

Peu de temps après, je demandai à Irvin s'il allait sévir.

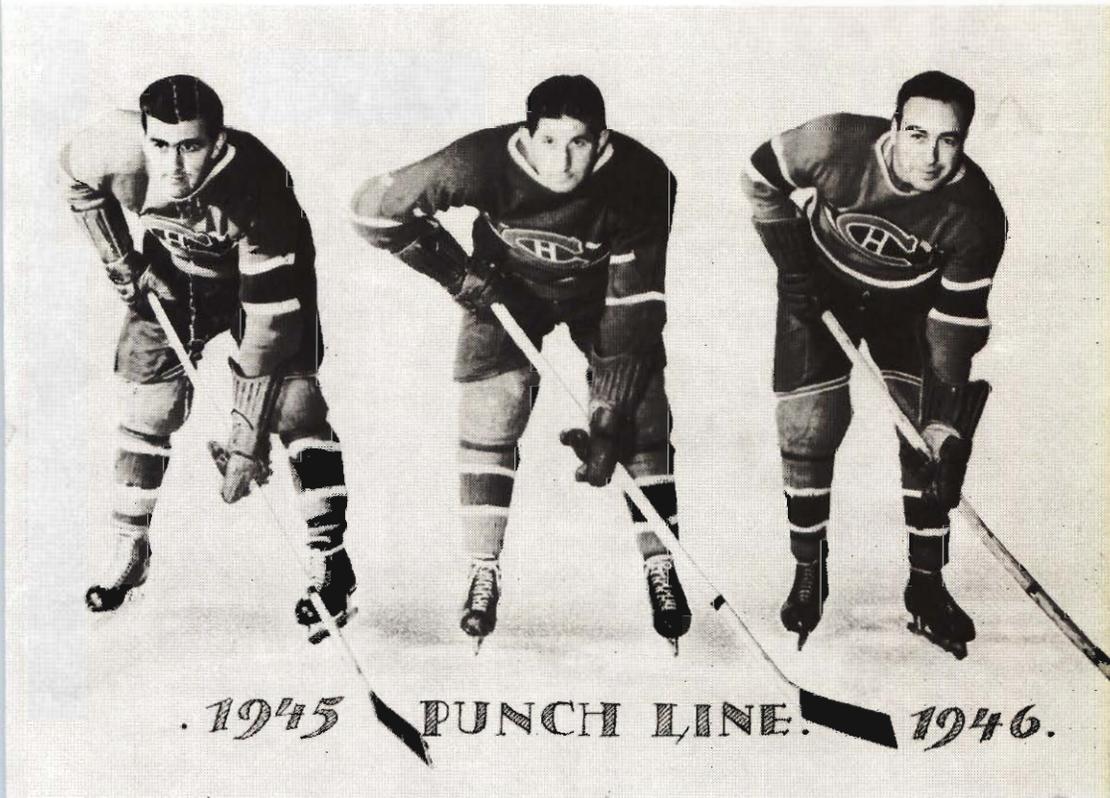
— Pas du tout. C'est justement ce type de réaction que j'aime. Surveille-le bien : plus il est fâché, meilleur il est! Il n'y en a pas d'autres comme lui! Ajouta-t-il.

A notre dernière visite de la saison régulière à Boston, Dick Irvin décida de s'en prendre à Butch Bouchard, histoire de stimuler les joueurs.

— Lors de notre dernière visite ici, lui dit-il, tu t'es



Maurice Richard, à l'époque glorieuse de sa carrière.



La ligne du «Punch» qui a facilité la tâche de tous les journalistes.

**Maurice
Richard**

**Elmer
Lack**

**Toe
Blake**



Trois de mes favoris sur la patinoire: Bernard Geoffrion, Maurice Richard et John Ferguson, dans l'uniforme des Old Timers de la Ligue nationale.



Henri Richard et Sam Pollock, un duo qui s'est dépensé sans compter pour l'organisation des Canadiens.



Henri et Maurice Richard: des frères qui ont marqué l'histoire du hockey professionnel.



Le Rocket devenu un homme d'affaires averti.

comporté comme un froussard. Hal Laycoe t'a effleuré avec son bâton et tu n'as même pas répliqué. Un gars de ta stature, ajouta-t-il, aurait dû normalement riposter!

Et il se tourna vers Richard, enchaînant sur le même ton :

— Toi, Maurice, tu es capable de faire mieux contre ces gars-là!

Après l'intervention de Irvin, les gars étaient déterminés à tout, mais Boston l'emporta quand même, menant 4 à 1 en troisième période. Cinq ou six minutes avant la fin, Richard pénétra dans le territoire des Bruins. Cherchant à freiner son élan, Laycoe l'atteignit avec son bâton.

Richard poursuivit sa course, mais, soudainement, vit du sang sur son gant. Hors de lui, il se dirigea vers Laycoe et tenta de le frapper, mais ce dernier l'évita.

Maurice perdit alors littéralement la tête. Les autres joueurs ne le reconnaissaient plus. Le juge de lignes, Cliff Thompson, s'intégra à la bagarre et appliqua un direct à Maurice qui s'écroula sur la glace. Il se releva toutefois d'un bond et frappa à son tour le juge de lignes qu'il envoya au plancher.

Dans le train du retour, après le match, tous les joueurs se rendaient au wagon-restaurant pour y prendre un café avec toasts, bacon et œufs. Ce soir-là, personne ne voulut y aller, sachant que Maurice s'y trouvait, encore sous le coup des émotions. Je fus le seul à m'y aventurer.

Je le revois encore. Il tenait sur sa tête un sac de cubes de glace que Hector Dubois lui avait préparé pour soigner sa blessure. Pendant dix minutes, il n'y eut pas un seul mot entre nous. Puis, sortant de son mutisme, Maurice me dit :

— Jacques, je n'ai pas commencé et je sens que je vais y goûter. Je ne suis pas coupable. On m'a provoqué!

J'ai passé une nuit blanche à le calmer. Il ne pouvait se faire à l'idée de ce qui lui arrivait.

Dans ma chronique, je fis de mon mieux pour expliquer toute l'affaire et temporiser, reprochant cepen-

dant à Richard d'avoir fait usage de son bâton alors qu'il était parfaitement capable de maîtriser la situation avec ses poings.

Maurice n'aima pas la remarque.

Il fut suspendu pour le reste de la saison (trois parties), y compris les séries éliminatoires. La décision était juste en ce qui concerne les trois matches, mais excessive par rapport au reste.

Frank Selke revint de New York et je lui demandai s'il allait porter la cause en appel. Il me répondit que «ça ne valait pas la peine» et que de toute manière «nous n'avions aucune chance de gagner».

C'est là que Dick Irvin fit toute une scène, car personne, à la direction du club, n'avait pris la défense de Maurice.

Durant les heures précédant la partie du 17 mars 1955, contre les Red Wings, il y eut de nombreux appels à l'Hôtel de ville de Montréal et au Forum. Des inconnus menaçaient de brûler le Forum et la ville entière.

La première position était en jeu : on avait supplié Clarence Campbell de ne pas assister à la partie, mais ce dernier ne tint pas compte de sages avis.

Mes accrochages avec Clarence Campbell furent nombreux, plus particulièrement à la suite de sa décision de suspendre Maurice Richard. J'avais la certitude que Campbell commettait une grave erreur.

Certes, Maurice méritait une sanction. Mais Campbell aurait dû agir autrement : une suspension pour le reste de la saison régulière eût été suffisante. À la rigueur! Il aurait pu accompagner cette sanction d'une amende.

Clarence Campbell n'a jamais eu bonne presse chez les francophones, surtout à ses débuts. Et je prétends que c'est à cause de ses décisions impliquant des Canadiens français. Campbell n'était pas raciste. Rabroué souvent par les journalistes, il savait prendre sa pilule.

Maintes fois, dans mes articles, je l'ai cloué au pilori, mais il ne m'a jamais refusé une entrevue ni une conversation téléphonique.

Au cours des dix dernières années, sa cote de

popularité a tout de même fait des gains substantiels, non seulement à Montréal, mais à travers toute la Ligue nationale.

Lorsqu'il n'y avait que six clubs, il éprouvait de sérieuses difficultés, particulièrement avec Jim Norris, à Detroit, et Connie Smythe, à Toronto, qui le talonnaient. Avec le départ de ces deux personnages. Campbell prit de l'assurance et, au moment de sa démission, en mai 1977, il était devenu un président populaire.

Il avait des défauts, bien sûr, mais aussi de solides qualités. Ce n'est pas lui qui créa le fonds de pension des joueurs de la Ligue nationale, mais il s'en occupa très sérieusement et y apporta d'importantes améliorations.

L'affaire du Forum lui fit une mauvaise réputation. À la fin de la première période, les joueurs des Canadiens, très nerveux, tiraient de l'arrière 4 à 1. Tout le monde était sur le qui-vive, Maurice Richard, lui, se trouvait parmi les spectateurs.

La débandade s'accéléra. Lorsque la sirène annonça la fin de la période, des bombes lacrymogènes furent lancées des estrades et ce fut le début de l'émeute, de la panique. Des spectateurs tentèrent de faire un mauvais parti à Clarence Campbell et des projectiles l'atteignirent.

Le Forum se vida et le saccage se poursuivit dans la rue; les vitrines volèrent en éclats.

Cela fut le moment le plus triste de ma carrière. Cette émeute fit vendre plus de journaux, mais ce déchaînement populaire restait, à mon avis, catastrophique.

Maurice Richard, lui-même, n'aurait jamais cru que sa popularité pouvait être aussi grande. Le lendemain, il lançait un appel au calme, demandant au public d'accepter la décision rendue.

Le samedi suivant, les Canadiens affrontaient les Rangers de New York, avec Worsley devant le filet. La soixante-neuvième partie fut une victoire: Bernard Geoffrion obtint deux points, devançant Richard en première position.

Dick Irvin avait pris la défense de Maurice. Il ne

cachait pas son mécontentement, disant que Richard avait été jugé de façon expéditive.

Frank Selke n'ayant pas porté la cause en appel, Irvin s'insurgea à nouveau, dénonçant avec fougue «une organisation qui ne se donnait pas la peine de défendre le plus grand joueur de hockey de tous les temps».

Son intervention devait lui nuire considérablement. Il quitta d'ailleurs le club à la fin de la saison.

À ce sujet, j'avais d'ailleurs écrit une histoire qui fit sensation. Je voyageais toujours avec le club et il m'arrivait même de partager le compartiment de Irvin, lorsque notre groupe était trop nombreux.

Je l'entendais tousser des nuits entières et je me rendais compte qu'il se passait quelque chose d'anormal. J'écrivis que Dick Irvin se retirerait avant la fin de la saison, non à cause de l'histoire de Maurice Richard, ni à cause de ses divergences avec le club, mais bien pour des raisons de santé.

Au moment de la publication de mon papier, je me trouvais avec Dick. Le téléphone ne déroutait pas. Je lui expliquai les motifs qui m'avaient poussé à écrire un article de cette nature.

— Pour ton bien, tu devrais te retirer, lui dis-je, en conclusion.

Ce qui devait arriver, arriva: il tomba malade.

Au cours des dernières séries auxquelles participa Maurice Richard, en 1960, les Canadiens l'emportèrent en huit parties, battant Chicago et Toronto en quatre parties consécutives. À Toronto, Maurice compta le dernier but du dernier match.

De retour à Montréal, Maurice n'étant pas en bonne condition physique, Toe Blake lui fit réchauffer le banc des joueurs.

Au cours du banquet qui devait avoir lieu pour souligner la conquête de la coupe Stanley, l'épouse de Maurice, Lucille, ne manqua pas d'apostropher Toe Blake :

— Toe, je n'aurais jamais pensé que tu aurais pu

reléguer Maurice au banc au cours des séries éliminatoires!

— Je pense que Maurice est assez homme pour comprendre que c'était dans l'intérêt du club, répondit-il.

Le froid entre les deux hommes fut de courte durée. Toe Blake n'avait rien de sentimental et ses décisions s'inspiraient de l'intérêt du club.

On ne peut pas parler de Maurice sans qu'il soit question, dans le même chapitre, de son frère Henri qui, malgré sa petite taille, fut, à sa façon, un autre phénomène, un artiste du hockey, un athlète de valeur. Dans son cas, le dicton qui veut que « les meilleurs onguents se trouvent dans les petits pots » s'appliquait parfaitement.

Henri Richard fit ses débuts chez les juniors et il était encore plus timide que Maurice. Je l'ai souvent écrit et répété : Henri Richard n'a pas joué vingt ans dans la Ligue nationale parce qu'il était « le frère de l'autre », mais bien parce qu'il était un excellent hockeyeur.

En 1955-1956, la direction des Canadiens décida de l'envoyer avec le Royal senior, mais Henri se rapporta au camp d'entraînement des Canadiens, à Verdun.

À Frank Selke qui lui demandait comment Henri se comportait aux pratiques, Kenny Reardon répondait invariablement :

— Je ne sais pas... mais c'est toujours lui qui a la rondelle.

Henri Richard signa finalement son contrat quelques jours seulement avant le début de la saison.

Comme homme, ce fut un gars extraordinaire et, comme joueur de hockey, je m'en remets à la formule de Billy Reay, des Black Hawks de Chicago, qui disait :

— Henri Richard a été le plus grand des petits joueurs !

Il faisait évidemment allusion à sa taille.

Henri était un gars impulsif, mais on pouvait se fier à lui.

Au cours d'un match disputé au Jour de l'An, à Boston, en 1957, un accrochage survint entre Fern Far-

man, Léo Labine et Henri Richard. Doug Harvey se précipita alors à la rescousse de Richard et la patinoire se transforma vite en arène de boxe. Deux policiers sautèrent sur la glace; leur geste aurait pu déclencher une émeute.

C'est ce jour-là que Jack Bionda lança à Bernard Geoffrion un *Come on you, yellow French! Are you afraid?* qui devait lui être fatal et mettre un point final au « débat ». Geoffrion s'avança devant le joueur de 6'5" et lui appliqua une droite foudroyante. Bionda ne répliqua pas. Il chancela un instant, puis s'écroula, K.O. sur la glace.

L'attitude d'Henri Richard, dans cette bagarre, tenait du fantastique. Même Fern Farman devait plus tard le reconnaître.

— Je savais qu'il était dur, ce petit-là, mais je n'aurais jamais cru qu'il l'était à ce point ! me confia-t-il.

Henri Richard s'est retiré à deux ou trois reprises à la suite de conflits ou de malentendus. Au moment d'une querelle avec Toe Blake, qui lui avait, disait-on, retiré sa confiance au profit de Jacques Lemaire, Henri quitta le club.

Il se réfugia dans les Laurentides où j'ai été un des rares journalistes à pouvoir lui parler. Le Père Paul Aquin s'était également occupé du joueur, lui prodiguant de bons conseils. Henri finit par se raviser et se rapporta au club.

Entre-temps, le conflit existant entre Maurice Richard et moi n'avait fait que s'envenimer. Maurice, qui était à l'emploi d'un autre journal, blâmait durement Toe Blake de sa décision défavorable à son frère.

Je soutenais, pour ma part, que Lemaire s'en tirait bien, alors que le rendement d'Henri était à la baisse. Toe avait pris une décision dans le meilleur intérêt du club.

J'ajoutais que Maurice connaissait trop bien Toe pour l'accuser de favoritisme, alors qu'il s'agissait là d'une simple question de logique.

Tout ça n'améliorait pas nos rapports.

Un conflit avec Al McNeil provoqua la seconde

escapade d'Henri Richard. Il déclara que McNeil était le pire instructeur qu'il n'avait jamais eu. C'était au cours de la série 1971, série dont il devait finalement compter les deux derniers buts, son club ravissant la coupe. Henri devait, par la suite, s'excuser de son comportement à l'endroit de son instructeur.

La troisième escapade se produisit quand Scotty Bowman, faute de jugement, omit de faire habiller Richard au moment d'une cérémonie au Forum. Scotty reconnut son erreur. Henri, toutefois, tira sa révérence... pour revenir ensuite.

Il faut également mentionner l'accrochage survenu entre Henri Richard et Serge Savard, à Vancouver: Savard avait eu le malheur de s'exprimer en toute franchise devant Richard, qui le gifla. Savard, heureusement, se garda de répliquer. L'incident fit les manchettes. Et finalement, tout rentra dans l'ordre.

CHAPITRE 10

JEAN BÉLIVEAU : UN GRAND MONSIEUR

J'ai connu Jean Béliveau à ses débuts à Victoriaville. Il devint vite la figure de proue des Citadelles de Québec. C'était la belle époque du hockey dans la vieille capitale.

À son premier match avec les Canadiens, le « grand Jean » faisait une période d'essai. Plus tard, alors qu'il jouait avec les As de Québec, il prit part à trois parties avec les Canadiens. Ces derniers — si ma mémoire est bonne — avaient joué un samedi contre les Rangers de New York et Béliveau compta trois buts.

Le dimanche, les Canadiens jouaient à Boston ; Frank Selke et Dick Irvin avaient prévenu Butch Bouchard de prendre grand soin du nouveau venu. Son « cœur était à Québec » et rien ne laissait prévoir qu'il accepterait de passer à la Ligue nationale. À Québec, on le considérait comme un dieu et les Québécois « se fendaient en quatre » pour lui faire plaisir.

Comment pourrais-je oublier la rivalité qui a déjà existé entre le Royal senior et les As de Québec ! Une série, particulièrement gravée dans ma mémoire, se déroula vers la fin des années 40. Le Royal qui avait un

club « paqueté » était favori pour l'emporter. Mais George Imlach, joueur-instructeur, préparait une stratégie spéciale.

Inspirés par la tenue sensationnelle du gardien de but Jean Marois, les As remportèrent la série en trois parties consécutives. Le joueur clé du Royal, à l'attaque, se nommait Pit Morin et Imlach le couvait.

À l'époque où ils évoluaient dans la Ligue senior du Québec, les As formèrent des clubs formidables. Partout où ils jouaient, ils constituaient une forte attraction. Durant la saison 1943-1944, ils balayèrent tout sur leur passage avec des joueurs tels Billy Reay, Ulric Tondreau, Bill Robinson, Frank Dartnell et Lionel Bouvrette. Ils étaient si puissants que leurs partisans croyaient qu'ils auraient pu vaincre les Canadiens (ils n'avaient subi que cinq défaites durant la saison régulière); ces derniers alignaient, à ce moment-là, la *Punch Line* formée de Toe Blake, Maurice Richard et Elmer Lach, Émile (Butch) Bouchard, Bill Durnan, Ray Gettlife, Kenny Mosdell, etc. Je soutiens encore aujourd'hui que les Canadiens de 1943-1944 n'auraient fait qu'une bouchée des As.

Après le règne de feu Gérald Martineau, président des As de Québec, il y eut le règne de George Imlach et celui de Jean Béliveau. À n'en pas douter, les As ont connu leurs meilleurs heures de gloire avec Jean Béliveau. L'ancien joueur des Tigres de Victoriaville et des Citadelles de Québec était considéré, avec raison d'ailleurs, comme « la franchise » de Québec. Jean fut sans doute la plus forte attraction dans l'histoire de la Ligue senior du Québec.

Après le départ de Béliveau pour Montréal, la Ligue senior du Québec devint professionnelle. Un peu plus tard, ayant obtenu une franchise dans la Ligue américaine, Gérald Martineau revint sur la scène. Si les As firent du bon travail dans la Ligue américaine, ils ne purent jamais établir de records aux guichets.

À l'époque, on racontait à New York que Babe Ruth avait construit le stade des Yankees. À Québec, la

reconstruction du Colisée, détruit par un incendie, avait été rendue possible grâce à Béliveau, disait-on.

Dick Irvin pensait que Béliveau se joindrait « sagement » à l'équipe des Canadiens, mais deux raisons rendaient présomptueux le jugement de Irvin. Le grand Jean n'était pas pressé de prendre une décision. Il aimait Québec et son cœur était captif d'Élyse Couture, qui allait devenir son épouse.

Lorsque la Ligue senior devint la Ligue professionnelle du Québec en 1953-1954, Béliveau commença à discuter d'affaires avec les Canadiens ; je suivais les négociations de très près.

Durant un an, je communiquai régulièrement avec Élyse Couture et avec Jean. Coûte que coûte, je voulais être le premier à apprendre à mes lecteurs que Béliveau s'alignerait avec les Canadiens.

En septembre 1953, je me rendis au baseball au stade de L'orimier. Jean s'y trouvait en compagnie de ses conseillers.

— Je m'en retourne à Québec ; pas question que je signe, me confia-t-il, entre deux poignées de main.

Le lendemain, vers dix heures et demie, au septième trou au golf municipal, on vint me dire que le Forum essayait de m'atteindre pour me prévenir de la tenue d'une conférence de presse quelques heures plus tard. Il y avait un an que j'attendais cette signature et voilà que la conclusion de l'affaire survenait un samedi, alors que mon journal ne publiait pas le dimanche ! Et le lundi, tout le monde saurait déjà toute l'histoire.

Après la conférence de presse, nous nous rendîmes, Jean et moi, à l'hôtel Queens. De sa chambre, il téléphona à sa femme :

— Élyse, j'ai signé pour cinq ans.

Peu après, Jean Béliveau me disait, lors d'une conversation :

— Jacques, la seule chose que je souhaite, c'est de réussir. On a souvent dit, dans la Ligue senior du Québec, que j'avais du talent. Mais je ne suis pas certain pour autant de percer dans la Ligue nationale.



Avec le joueur de centre par excellence de mon équipe d'étoiles, Jean Béliveau.



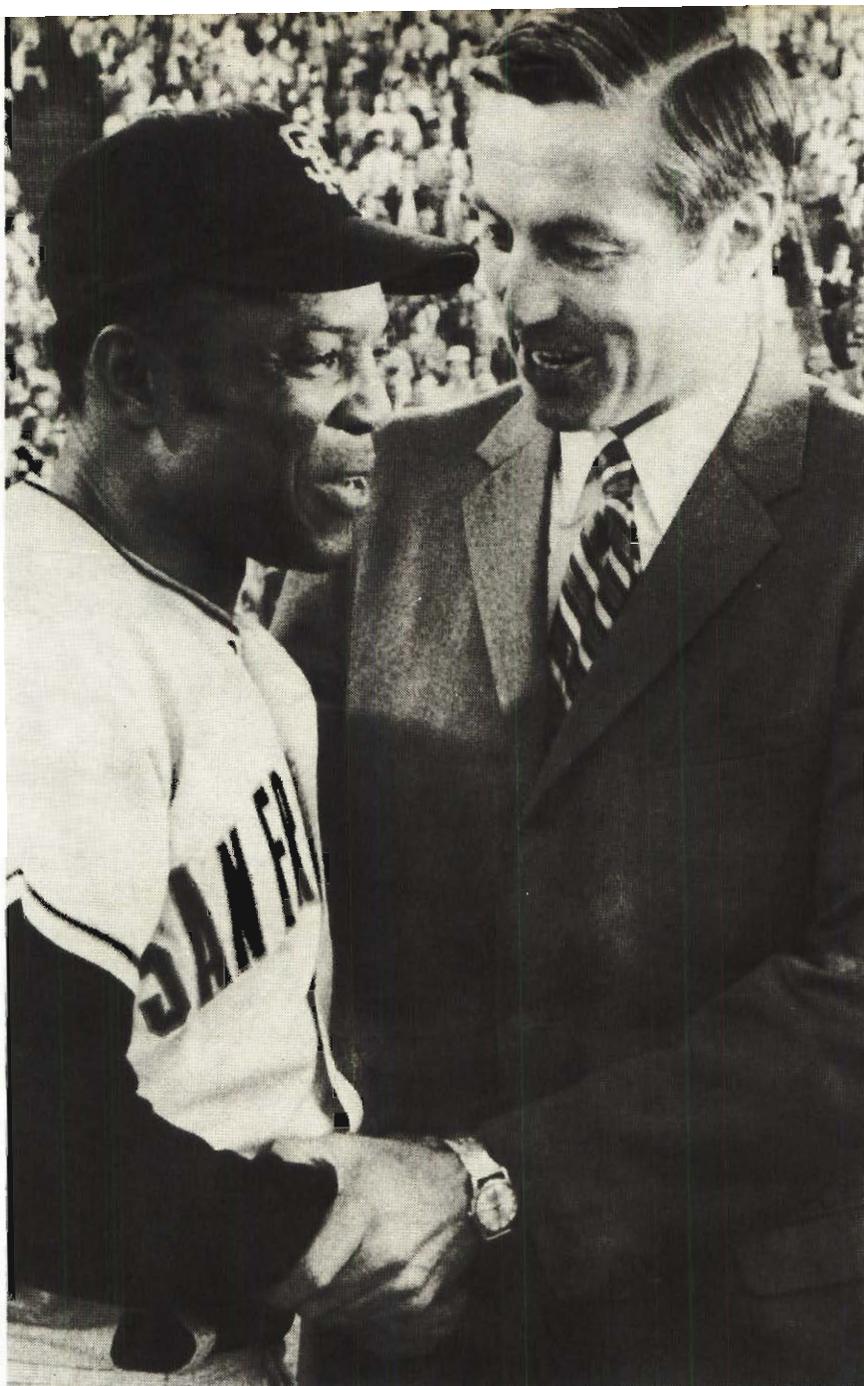
Jean Béliveau et Bernard Geoffrion: volontaires pour faire mon travail de journaliste...



Trois époques: Jean Béliveau, Denis Potvin et Aurèle Joliat.



Toujours un plaisir que d'interviewer Jean Béliveau.



Deux grands du sport que j'ai toujours admirés: Willie Mays et Jean Béliveau.



Jean Béliveau et Gilbert Perreault ne seront jamais oubliés par la population de Victoriaville.

Béliveau, on le sait, a toujours été d'une grande modestie. Quelques années plus tard, avec les Canadiens, il devenait un immortel du hockey professionnel.

En 1952, par une chaude journée de juin, Jean Béliveau épousa Élyse Couture. Jerry Trudel et moi avions été invités à la noce. Le mariage eut lieu un samedi ; la veille, j'avais pris le lunch au club Maroon, avec Jerry, qui, ce jour-là, étrennait une nouvelle voiture.

Nous devions partir pour Québec tôt le samedi matin, mais nous décidâmes de quitter Montréal dans la nuit, vers deux heures. Pas très loin de Berthierville, Jerry (il conduisait un peu trop au centre de la route) entra en collision avec une camionnette.

Je sommeillais et l'impact me réveilla en sursaut. Sortant de la voiture, j'entendis crier le chauffeur de l'autre véhicule : « Vous vous êtes rendus compte que ma boîte, elle frappe fort! » Bien que la situation n'eût rien d'amusant (la partie gauche de l'automobile était en piteux état), je fus pris d'un fou rire.

Je venais de subir une intervention chirurgicale pour un cartilage au genou gauche et je marchais avec des béquilles.

Nous arrivâmes au mariage dans un drôle d'équipage, Jerry encore tout ébranlé par le « désastre » et moi sautillant sur une jambe.

Jean Béliveau s'est toujours rappelé de notre « apparition boîteuse », le jour de son mariage. Il lui arrive souvent de me taquiner amicalement, au hasard de nos rencontres.

— Te souviens-tu ? dit-il, mimant la scène.

Oui, je m'en rappelle et je me compte chanceux que cet accident de la route, en pleine nuit, n'ait pas eu de conséquences fâcheuses.

Mais tous ces petits faits, qui n'ont pas l'air importants sur le coup, sont de nature à souder de longues amitiés.

La carrière de Jean me tenait à cœur. Il avait l'étoffe d'un grand joueur et je savais que cela ne prendrait pas

de temps pour qu'il s'imposât de façon magistrale.

À son arrivée au camp d'entraînement des Canadiens, Jean Béliveau découvrit, au retour de son voyage de noces, qu'il pesait vingt-deux livres en trop.

Pour contourner la limite de poids imposée par le règlement, certains joueurs (les vétérans) arrangeaient les choses avec l'entraîneur, le priant de ne pas en parler à Dick Irvin, intraitable sur ce point. Mais Béliveau ignorait les usages et les astuces des coulisses, et Irvin lui servit un *pep talk* mémorable qu'il n'oublia jamais.

À ses débuts dans la Ligue nationale, Jean Béliveau se fractura la mâchoire lorsque Jack Evans, des Rangers de New York, lui infligea une solide mise en échec. C'était, si je m'en souviens bien, en décembre 1953.

Inactif durant une ou deux semaines, Jean revint au jeu. Kenny Reardon lui suggéra alors de porter un casque protecteur qu'il avait avec lui. Ce casque ressemblait plutôt à ceux que portent les joueurs de football.

Jean se présenta avec ce couvre-chef à une pratique du club avant un match contre les Maple Leafs de Toronto, dans la Ville Reine.

La pratique se déroula sans incident. Cependant, dans la chambre des joueurs, au moment où la sirène annonçait le début de la partie, Irvin dit soudain à Jean de remettre son casque. Jean s'exécuta. Irvin le regarda, poussa une série de jurons, lui arracha le casque et le lança sous la douche.

— Si tu veux jouer au hockey, tu vas jouer comme du monde! cria-t-il à Béliveau, décontenancé.

Jean, un gars timide, semblait ahuri par le comportement plutôt inélégant de Dick Irvin.

Vers le début de la saison 1952-1953 (la même d'ailleurs où Camille Henry fit ses débuts avec les Rangers de New York), tout le monde disait que Béliveau remporterait le trophée Calder.

Au cours d'un match disputé à Chicago, Bill Mozienki, dans une tentative pour enlever la rondelle à Jean Béliveau, le blessa à la cheville. Timide, Jean se

retira du match sans parler à qui que ce soit des vives douleurs qu'il ressentait.

Dans le train qui nous ramenait à Montréal, Béliveau, au réveil, constata son incapacité à se lever tant sa blessure était douloureuse. Il demanda donc qu'on lui apporte des sandwiches et des oeufs dans le wagon des Canadiens.

Dick Irvin passa, par hasard, et vit Béliveau en train d'avaler une première bouchée.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ? lança-t-il, furieux. Rappelle-toi donc que tu n'es qu'une recrue!

Et il lui fit sauter cavalièrement le cabaret des mains.

Dick Irvin ignorait que le grand Jean était blessé.

À l'arrivée, gare Windsor, les joueurs se séparèrent. Jean se leva à son tour, difficilement. Sautillant sur une seule jambe, il se rendit à la première cabine téléphonique d'où il appela Bill Head, lui demandant de venir à sa chambre de l'hôtel Queens.

Bill s'y rendit, examina Jean et diagnostiqua une fracture.

Incidemment, Irvin oublia de s'excuser auprès de Béliveau, même s'il regretta son comportement par la suite. Béliveau se retrouva au rancart pour un mois.

Toutefois, malgré les efforts de Jean Béliveau, Camille Henry remporta le trophée Calder.

Lors de la signature de son premier contrat de cinq ans, le club des Canadiens lui offrit la somme de \$100 000. Mais la brasserie Molson ajouta un élément important aux négociations: elle proposa à Jean d'occuper un poste aux relations publiques, emploi purement honorifique, qui lui rapportait, si je me souviens bien, la somme de \$10 000 par année.

Ayant lui-même essayé, sept ou huit ans plus tôt, d'obtenir un arrangement similaire, Maurice Richard, disait-on, était ulcéré. Il avait essuyé un refus, bien qu'il eût, à la même époque, tourné un film pour Molson, avec Butch Bouchard, Bill Durnan, Toe Blake et le regretté Léo Dandurand.

En toute justice pour Maurice, j'ajoute qu'il n'a jamais tenu de propos amers ou acerbes à l'égard de Jean Béliveau. Des rumeurs circulèrent au sujet d'une prétendue mésentente entre les deux joueurs, mais Maurice invita Jean à un dîner à Toronto au cours duquel il mit les choses au clair. Son mécontentement s'était manifesté bien avant l'arrivée de Jean chez les Canadiens.

Jean Béliveau resta pour tout le monde, malgré le succès, un être profondément attachant. Une simplicité de bon aloi le servait admirablement bien. Non seulement il fut un grand artiste du hockey, mais un athlète remarquable par sa conduite exemplaire.

Au cours des déplacements des Canadiens, Jean Béliveau avait toujours le nez dans un livre. C'est en voyageant et durant ses moments de loisirs qu'il réussit à parfaire son éducation et à élargir le champ de ses connaissances.

Émile (Butch) Bouchard sut également acquérir des connaissances remarquables de la même façon. L'homme d'affaires Jean Carignan proposa, un jour, à Maurice Richard, une association dans l'exploitation d'un restaurant, mais Maurice déclina l'invitation. Carignan fit la même offre à Bouchard qui accepta.

C'est ainsi que l'ancien Quai Dorsay devint *Chez Butch Bouchard*. Plus tard, le joueur des Canadiens racheta les parts de son partenaire. Alors que son salaire avec les Canadiens n'était pas très élevé, Butch fit preuve de débrouillardise en exploitant une ruche d'abeilles à Longueuil, tirant de ce commerce d'excellents revenus.

Parfois décrié, jaloué et même calomnié, Jean Béliveau sut se montrer, en toutes circonstances, un véritable gentilhomme. Il fut un athlète complet, acceptant la gloire avec une simplicité de bon aloi et une courtoisie jamais démentie.

Un soir, Émile Bouchard, son épouse Marie-Claire, le regretté Roger Saint-Jean et sa femme, mon épouse et moi, étions réunis chez Jean Béliveau, à Longueuil.

Tard, dans la soirée, le téléphone sonna. Élyse, l'épouse de Jean, décrocha et une voix féminine, au bout du fil, susurra :

— Madame Béliveau ? Si vous voulez voir votre mari, venez nous rejoindre au café Saint-Jacques. On est avec lui et on a du bon temps !

Jean Béliveau était pourtant bel et bien avec nous, dans le salon ! Étonnant à quel point des inconnus sont parfois bêtes et méchants !

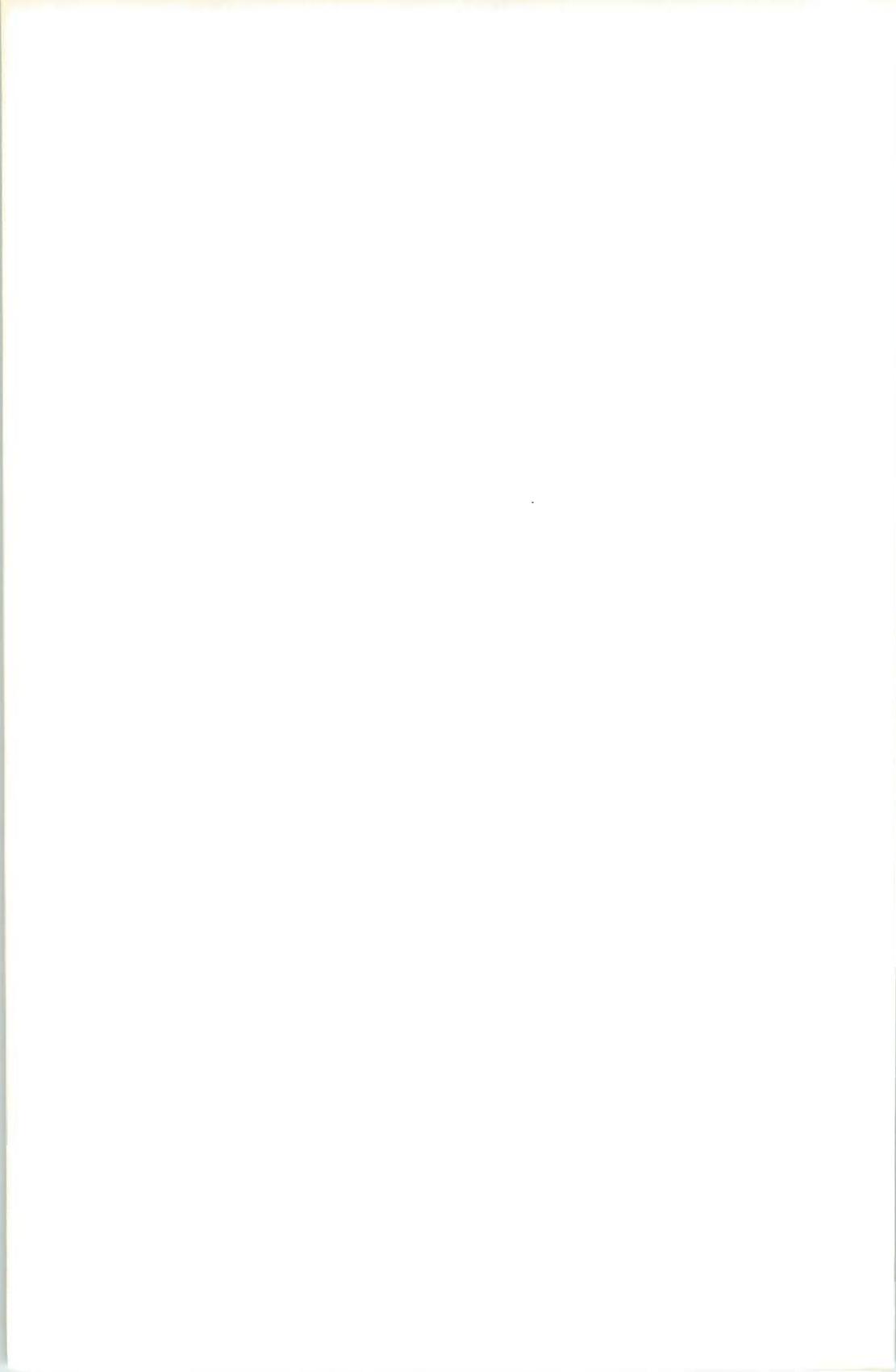
Dans le domaine du sport, il arrive que des athlètes, désireux d'être aimables avec leurs admirateurs ou admiratrices, acceptent une invitation, par exemple celle de boire un *ginger ale*, debout à un comptoir. La médisance guette souvent les joueurs trop obligeants. Il ne faut pas s'en étonner ; c'est la rançon de la gloire.

Jackie Leclair, un gars parfois excentrique, mais plutôt sobre, travaillait pour une distillerie et des gens prétendaient qu'il buvait constamment, ce qui était loin d'être vrai.

Jean Béliveau, un grand athlète, ne fut pas épargné par la calomnie. Mais il sut, en toutes circonstances, répondre par la dignité à ses détracteurs occasionnels.

Sa remarquable contribution au hockey professionnel a fait de lui, tout comme de Maurice Richard, une légende vivante.

TROISIÈME PARTIE



CHAPITRE 11

LA BELLE ÉPOQUE DU BASEBALL

La scène se passait à Los Angeles en 1967. J'étais dans cette ville de la côte du Pacifique afin d'y couvrir un match de hockey des Canadiens pour le compte du *Montréal-Matin*.

— Jacques, surveille ton affaire! Montréal est sur le point d'obtenir une franchise dans la Ligue nationale de baseball, me dit l'ancien lanceur Tommy Lasorda, que je rencontrai à tout hasard.

En journaliste consciencieux, je fis mention du tuyau de Lasorda dans l'une de mes chroniques. Je dois avouer, en toute franchise, que je n'y croyais pas tellement.

Par la suite, un tas de démarches furent entreprises, notamment par Gerry Snyder, le bras droit du maire Jean Drapeau, dont la présence fut remarquée à chaque assemblée de la Ligue nationale.

De mon côté, j'étais pessimiste. Je me disais que c'était là rêver en couleurs puisque Montréal n'avait pas de stade adéquat. Je doutais, d'autre part, que des hommes d'affaires avertis aient l'audace de risquer gros dans pareille aventure.

Puis survint l'assemblée historique de Chicago où une franchise devait être officiellement octroyée à Montréal.

Je me souviens de l'enthousiasme de Fernand Liboiron, un membre de la section sportive du *Montréal-Matin*, quelques jours avant cette fameuse assemblée.

— M. Beauchamp, est-ce que je vais à Chicago ?

— Ça ne sert à rien d'y aller, nous n'avons aucune chance d'obtenir la franchise, répliquai-je.

Deux jours plus tard, la nouvelle éclatait de Chicago : Montréal avait obtenu une franchise dans la Ligue nationale.

Inutile de souligner que je me suis parlé « tout seul » pendant plusieurs jours, après avoir commis l'une des plus graves erreurs de ma carrière. J'avais manqué lamentablement de flair.

Onze actionnaires formèrent le noyau de départ : Jean-Louis Lévesque, Marc Bourgie, John Newman, Sidney Maislin, Lorne Webster, de Toronto, et Charles Bronfman ne cachaient pas leur joie.

Ayant étudié à la loupe les implications d'un tel projet, quelques-uns des actionnaires changèrent leur fusil d'épaule, notamment Marc Bourgie et Jean-Louis Lévesque. Ce dernier voulait bien s'associer à l'entreprise, mais pas au risque de la sécurité de ses affaires et de sa famille. Avant que M. Lévesque ne se retire du groupe, toutes sortes de rumeurs circulèrent. L'on prétendait qu'il deviendrait l'un des grands contrôleurs et que Raymond Lemay obtiendrait un poste administratif au sein de l'organisation.

Ces prédictions ne se matérialisèrent pas. Lorsque les derniers arrangements entre actionnaires furent dévoilés, le grand public apprit que les têtes dirigeantes de l'équipe montréalaise seraient Sidney Maislin, Lorne Webster, Charles Bronfman et John McHale.

Il ne fait aucun doute que nous devons la venue du baseball majeur à la persévérance du maire Drapeau et de Gerry Snyder. Toutefois, si John McHale avait refusé de quitter le bureau du commissaire du baseball pour se

ranger du côté de Charles Bronfman, je doute que le projet serait allé de l'avant.

«OÙ EST DONC VOTRE STADE?»

Une première étape fut donc allégrement franchie. Non seulement le duo Drapeau-Snyder avait obtenu la franchise, mais quelques magnats de la haute finance s'étaient intéressés au projet.

Toutefois, Montréal ne disposait toujours pas d'un stade adéquat. De passage dans la métropole, le président de la Ligue nationale, Warren Giles, posa une question pour le moins inquiétante.

— Où est donc votre stade ? demanda-t-il.

Une visite rapide à l'Autostade le déçut cruellement.

Il s'apprêtait à quitter la ville quand les confrères Marcel Desjardins, de *La Presse*, et Russ Taylor, de *CF-CF*, lui firent une timide suggestion.

— Pourquoi ne visitez-vous pas le parc Jarry ? suggérèrent-ils à Warren Giles.

Tout le groupe, le maire Drapeau en tête, prit la direction du parc Jarry qui, jusque là, servait au baseball junior.

Le président de la Ligue nationale trouva l'emplacement convenable et le parc Jarry devint officiellement la «première demeure» des Expos.

DU P'TIT GÉNÉRAL AU GRAND ORANGE

Nous avons donc une franchise, des bailleurs de fonds, un stade, mais pas encore de gérant.

À tout hasard, je donnai un coup de fil à mon bon ami Buzzie Bavasi, à Los Angeles.

— D'après toi, qui va devenir le premier gérant des Expos?

— Tu ne risqueras pas grand-chose en écrivant que Gene Mauch héritera du poste, me confia le grand manitou des Dodgers de Los Angeles.

Sous la plume de Jean-Paul Sarault, le *Montréal-Matin* lança la rumeur de l'embauche de Gene Mauch,

nouvelle confirmée deux jours plus tard, à l'occasion d'une conférence de presse.

Gene Mauch, un gérant controversé, n'avait pas son égal pour la connaissance profonde du baseball. Lors d'une conversation avec Dick Williams et Cal McLish, Williams m'avait dit :

– S'il fallait désigner un président pour diriger tous les gérants du baseball majeur, Gene Mauch serait le seul homme en lice.

Cela démontre jusqu'à quel point on respectait le « p'tit général ».

Peu à peu, Mauch se fit de plus en plus arrogant. La direction de l'équipe constata que Mauch voulait tout diriger, et bientôt, le public exigea un changement. Mauch perdit finalement son poste.

Les trois premières saisons des Expos furent rehaussées par le brio de Rusty Staub, vite surnommé « le Grand orange ». Staub devint pour les amateurs de baseball, ce que Maurice Richard représenta longtemps pour les fervents du hockey.

Par son coup de bâton et ses attrapés spectaculaires au champ droit, Staub s'imposa comme l'idole des habitués du parc Jarry. Ce fut tout un choc pour les amateurs de baseball lorsqu'ils apprirent, en 1972, que la direction de l'équipe voulait l'échanger.

Comme les filiales des Expos tardaient à produire des joueurs susceptibles d'assurer la relève, McHale et Mauch avaient un urgent besoin de joueurs capables de combler certaines lacunes au sein de l'alignement de tous les jours. Staub fut échangé aux Mets de New York en retour de l'arrêt-court Tim Foli, du joueur du premier but Mike Jorgensen et du voltigeur Ken Singleton.

Même si j'étais un fervent admirateur de Staub, j'ai toujours prétendu que les Expos avaient bâclé une transaction favorable à l'équipe. Staub eut du mal à accepter son sort.

Je me trouvais en sa compagnie quand la nouvelle de l'échange fut annoncée. La veille, la rumeur de son départ circulait et Staub me confia son inquiétude.

— J'espère qu'il s'agit uniquement d'une rumeur. Mon ambition est de terminer mes jours à Montréal. Je suis tombé amoureux des amateurs de baseball de cette ville et, financièrement parlant, je n'ai pas à me plaindre, m'avoua-t-il, assez décontenancé par la tournure des événements.

Au fil des années, l'échange s'avéra cependant profitable aux Expos. Foli rendit de fiers services à l'équipe locale et Singleton, très vite, s'éleva au niveau des grandes vedettes. Malgré son talent, Jorgensen ne fit rien d'extraordinaire.

Les Expos n'eurent pas toujours la main heureuse dans le domaine des transactions, loin de là. En 1975, ils commirent la pire gaffe de leur histoire en échangeant Ken Singleton et le lanceur Mike Torrez aux Orioles de Baltimore, en retour du lanceur Dave McNally et de Rich Coggins. Coggins tomba malade pendant la période d'entraînement et McNally prit sa retraite peu après le début de la saison. La haute direction des Expos se mit le doigt dans l'œil.

Pendant tout ce temps, Torrez et Singleton multipliaient les exploits dans l'uniforme des Orioles.

Au chapitre des moments heureux des Expos, je m'en voudrais de ne pas souligner l'idole de la toute première heure, Mack Jones, surnommé « le Maire de Jonesville » par les habitués des estrades populaires au champ gauche.

Un conflit de personnalité entre Gene Mauch et lui précipita son départ de Montréal. Comme plusieurs joueurs, Jones prétendit que Mauch était un raciste.

Personnellement, je n'ai jamais accordé d'importance à ces remarques. Mauch, d'ailleurs, répétait à qui voulait l'entendre :

— Tout ce qui m'intéresse, c'est d'aligner des joueurs capables d'aider l'équipe à gagner.

Claude Raymond, l'orgueil de Saint-Jean, fit passer d'agréables moments aux amateurs de baseball de Montréal. Sans avoir la réputation d'un Mike Marshall, il tira

admirablement son épingle du jeu. Raymond ne pouvait choisir une façon plus agréable de terminer sa carrière.

Dans ses fonctions de commentateur à la radio, Claude Raymond continua à rendre de précieux services aux Expos. Jean-Pierre Roy, un ancien lanceur des Royaux de la Ligue internationale, revenu au Québec en 1969, lorsque les Expos obtinrent leur franchise dans la Ligue nationale, fit aussi sa part. Il releva un défi de taille en s'installant derrière un micro. Sans être parfait, il fit des efforts qui méritent d'être soulignés. Claude Raymond et Jean-Pierre Roy, deux anciens joueurs, devinrent donc de véritables ambassadeurs pour l'équipe locale.

LES BELLES ANNÉES DES ROYAUX DE MONTRÉAL

Bien avant l'avènement des Expos, j'eus l'occasion de me familiariser avec le baseball, vivant des moments inoubliables avec les Royaux de la Ligue internationale, de 1945 à 1960.

À peine âgé de dix-huit ans, je couvris mon premier match des Royaux pour le *Montréal-Matin*, en 1945. Année mémorable pour les amateurs locaux ; les Royaux, dirigés par Bruno Betzell, embauchèrent Roland Gladu et Stan Bréard, qui se joignirent au lanceur Jean-Pierre Roy, cédé un peu plus tôt par l'organisation des Cardinals de Saint-Louis.

Gladu fit son apprentissage dans l'organisation des Braves de Boston. Bréard, aujourd'hui décédé, était un « p'tit gars du bout » qui s'était familiarisé avec le baseball en jouant à l'arrêt-court dans la Ligue Atwater.

Le trio des Canadiens français constituait une forte attraction. Les Royaux terminèrent la saison au premier rang ; sans doute auraient-ils gagné la petite série mondiale si Branch Rickey, des Dodgers de Brooklyn, n'avait pas privé les Royaux du premier but Eddie Stevens et du lanceur droitier Les Weber, vers la fin de la saison.

Les joueurs de baseball de l'époque ne gagnaient pas les salaires fabuleux qui sont consentis aux joueurs d'aujourd'hui. Jean-Pierre Roy touchait un salaire men-

suel de \$500, Stan Bréard jouait pour \$425 et Roland Gladu, le plus gâté, gagnait environ \$625 par mois.

Roland Gladu ne fut pas seulement un athlète courageux sur le terrain, il l'était également dans la vie. Peu après le départ des Royaux, à destination de Baltimore, en vue de la petite série mondiale, le frère de Gladu trouva la mort dans un incendie qui ravagea un édifice de la rue Mont-Royal.

Lorsque la série Montréal-Baltimore fut interrompue pendant trois jours, à cause de la pluie, Gladu obtint la permission de venir assister aux funérailles de son frère.

À son retour à Baltimore, il reprit le collier avec enthousiasme. Meneur d'hommes fantastique, même s'il dépassait la trentaine, je me souviens que Gladu fut la grande vedette de la septième partie de la série. Il donna la victoire aux Royaux en frappant un coup de circuit dans les dernières manches.

Roland Gladu ne demeura pas longtemps avec les Royaux. Après avoir connu une saison de deux cent quatre coups sûrs, en 1945, il reçut une offre des frères Pasquell et se joignit à la Ligue du Mexique. Ayant en poche un contrat de cinq ans, Gladu s'exila au Mexique.

Jean-Pierre Roy s'illustra également en 1945. Il devint le premier lanceur de la Ligue internationale à remporter vingt-cinq victoires.

JACKIE ROBINSON: MONTRÉAL ACCUEILLE LE PREMIER JOUEUR NOIR

En 1946, le baseball a réellement commencé à prendre de l'importance à Montréal. Cette saison-là, tout près de 700 000 spectateurs se rendirent au stade de la rue de Lorimier.

L'essor de ce sport fut attribuable à l'arrivée, dans le baseball organisé, du premier joueur noir, Jackie Robinson.

Le regretté Branch Rickey sr, alors grand manitou des Dodgers de Brooklyn, eut l'audace de franchir le

premier cette fameuse barrière qui empêchait alors les Noirs de jouer au sein du baseball organisé.

En décidant que Robinson ferait son apprentissage à Montréal, Rickey savait ce qu'il faisait.

À l'occasion de la première visite de Robinson, j'étais présent à la conférence de presse qui eut lieu au stade de Lorimier. Robinson portait son uniforme de l'armée américaine. Simple, aimable, mais un peu nerveux, il connaissait les difficultés qui l'attendaient. Quelques semaines plus tard, Robinson se rapportait au camp d'entraînement des Royaux en Floride.

L'intégration de Robinson ne se fit pas sans heurt. La décision de Branch Rickey ne plaisait pas à tous, notamment aux joueurs du Sud des États-Unis. À cette époque, la ségrégation raciale était une véritable plaie d'Égypte.

Dès les premiers jours au camp d'entraînement, Robinson dut surmonter plusieurs obstacles. Bien épaulé par son épouse, Rachel, et par les journalistes de Montréal, il tint le coup.

Clay Hopper fut le premier gérant de Jackie Robinson avec les Royaux. Hopper, un gars du Sud — son accent le trahissait — venait de Greenwood, Mississippi.

Quelques heures avant le match d'ouverture de la saison à Jersey City, je fis un brin de causette avec Hopper.

— Comment ton père réagirait-il s'il savait que tu diriges une équipe qui aligne un Noir ?

— Il me tuerait, répondit-il, sans hésitation, réponse qui révélait l'ampleur de la discrimination contre les Noirs.

Il ajouta :

— Robinson m'a été recommandé pour jouer avec les Royaux à cause de son talent ; nous allons voir ce qu'il peut faire.

De ma vie, je n'avais vu autant de journalistes à un match de la Ligue internationale. Le stade était rempli à craquer.

Dès le premier match, Robinson vola la vedette, comme il devait le faire souvent par la suite. Il frappa un

coup de circuit, vola deux buts et termina la journée avec quatre coups sûrs.

Après Jersey City, les Royaux se rendirent à Baltimore, une ville où les Noirs n'étaient pas trop bien acceptés. Il fallut que Robinson habitât dans le quartier des Noirs tandis que les Royaux s'installèrent à l'hôtel, dans l'autre partie de la ville.

Branch Rickey (il était plus ou moins un deuxième père pour Robinson) l'avait mis en garde et prévenu du comportement de la foule.

— Jackie, on va abuser de toi, te ridiculiser, te bafouer, mais ne réplique pas. Joue au baseball et tu vas passer à travers toutes ces épreuves.

Robinson jouait au deuxième but. Son arrivée causa le départ de Stan Bréard, parce que Rickey tenait à voir Al Campanis aux côtés de Robinson. Sur le terrain, Campanis motivait Robinson. À mesure que la saison progressait, Robinson faisait sensation.

Il termina au deuxième rang des frappeurs, derrière Eddie Robinson, du Baltimore.

Après avoir aidé les Royaux à remporter le championnat de la Ligue et les honneurs de la petite série mondiale, Jackie fut choisi au sein de l'équipe d'étoiles.

Le gérant Clay Hopper ne tarda pas à reconnaître la valeur de Robinson. Immédiatement après la petite série mondiale, Hopper fit une prédiction :

— Robinson ne jouera pas à Montréal, la saison prochaine. Il sera avec les Dodgers et deviendra l'un des grands du baseball.

À LA DÉFENSE DE ROBINSON

Je me souviens d'un incident survenu peu après une victoire des Royaux à l'extérieur. Encore une fois, Robinson fut le héros du match mais, dans le vestiaire, personne ne lui parlait. On le boudait.

Le receveur Dickie Howell fit une sainte colère, réunit les mécontents dans un coin et leur dit :

— Bande d'imbéciles ! Vous ne vous rendez pas compte que ce gars-là nous aide à gagner des parties et à

faire de l'argent ! Oubliez donc l'aspect racial et pensez donc à l'aspect positif de notre métier de joueurs de baseball !

L'arrivée de Robinson avec les Dodgers, la saison suivante, ne fit pas non plus l'unanimité. À l'idée de côtoyer quotidiennement un Noir, Dixie Walker et Eddy Stanky, deux grandes vedettes de l'équipe, montrèrent les dents.

Rickey ne se laissa pas influencer par la popularité des deux joueurs. Il échangea Stanky aux Braves de Boston et Walker au Pittsburgh.

Après un court séjour au premier but, Robinson retourna à sa position naturelle de deuxième but ; c'est aux côtés de Pee Wee Reese qu'il commença à se faire valoir.

Jackie Robinson connut une brillante carrière de dix saisons dans la Ligue nationale. Un an ou deux après avoir annoncé sa retraite, il accéda au Temple de la Renommée du baseball.

Sa carrière terminée, Robinson changea du tout au tout. S'il formait, avec son épouse Rachel, un couple idéal, Jackie n'eut pas de veine avec ses enfants, particulièrement avec Jackie jr, qui eut de nombreux problèmes de drogue.

En franchissant la quarantaine, Robinson, devenu diabétique et aigri, en voulait à tout le monde, affirmant même qu'il ne devait absolument rien au baseball.

Il revint à Montréal, un an avant sa mort. Analyste à un match des Expos, on se rendait compte, par ses propos, qu'il n'était plus le jeune homme modeste que les Montréalais découvrirent en 1946.

Que son comportement, en vieillissant, ait été déplorable, n'enlève rien à sa valeur. Ce ne sont pas tous les athlètes qui ont le courage d'affronter, avec dignité, les préjugés tenaces de plusieurs coéquipiers et de milliers de spectateurs.

LE VILAIN CLAY HOPPER

L'arrivée à Montréal de Jackie Robinson et la popularité grandissante des Royaux procurèrent de bons moments aux amateurs de baseball.

En 1948, les Dodgers décidèrent de céder aux Royaux un jeune voltigeur du nom de Duke Snider qui avait de la difficulté contre les lanceurs gauchers. Il faut croire que le gérant Clay Hopper n'avait pas Snider en odeur de sainteté.

À Syracuse, au cours du deuxième match d'un programme double, un lancer atteignit Snider au genou.

Le lendemain matin, en face de l'hôtel, le vétéran joueur de deuxième but, Jimmy Bloodworth, s'approcha de Hopper et lui dit :

— Je ne pense pas que Snider puisse jouer aujourd'hui !

— Comment ça ? Snider ne pourra pas jouer aujourd'hui ?

— Tu te souviens, hier soir, il a été atteint à un genou par un lancer.

— Il aurait dû être atteint à la tête, de rétorquer Hopper.

Les remarques acerbes et déplacées faisaient partie du programme quotidien de Hopper. Les joueurs l'aimaient peu et ne s'en cachaient pas. S'ils respectaient ses connaissances du baseball, ils détestaient sa personnalité, si bien que Hopper ne put jamais plus diriger une équipe dans les ligues majeures.

Dans le cas de Snider, Hopper se trompa royalement. Snider reprit vite le chemin de Brooklyn ; auparavant, il était devenu le seul joueur à réussir un coup de circuit sur le toit de la compagnie Grover Mill, une usine située entre le champ centre et le champ gauche, à cinq cents pieds du marbre.

Clay Hopper et Jean-Pierre Roy, qui se rencontrèrent pour la première fois dans la Ligue du Texas, ne furent pas les meilleurs amis du monde. Pour une raison que j'ignore, Hopper n'aimait pas Roy. Il tarda à lui



Départ pour le camp d'entraînement des Royaux en République Dominicaine. Bert Soulières (Le Canada), et Gérard Champagne (La Presse) et moi-même au premier plan, alors journaliste au Montréal-Matin.



*Avec le légendaire
Connie Mack, de
passage au stade de
Lorimier.*



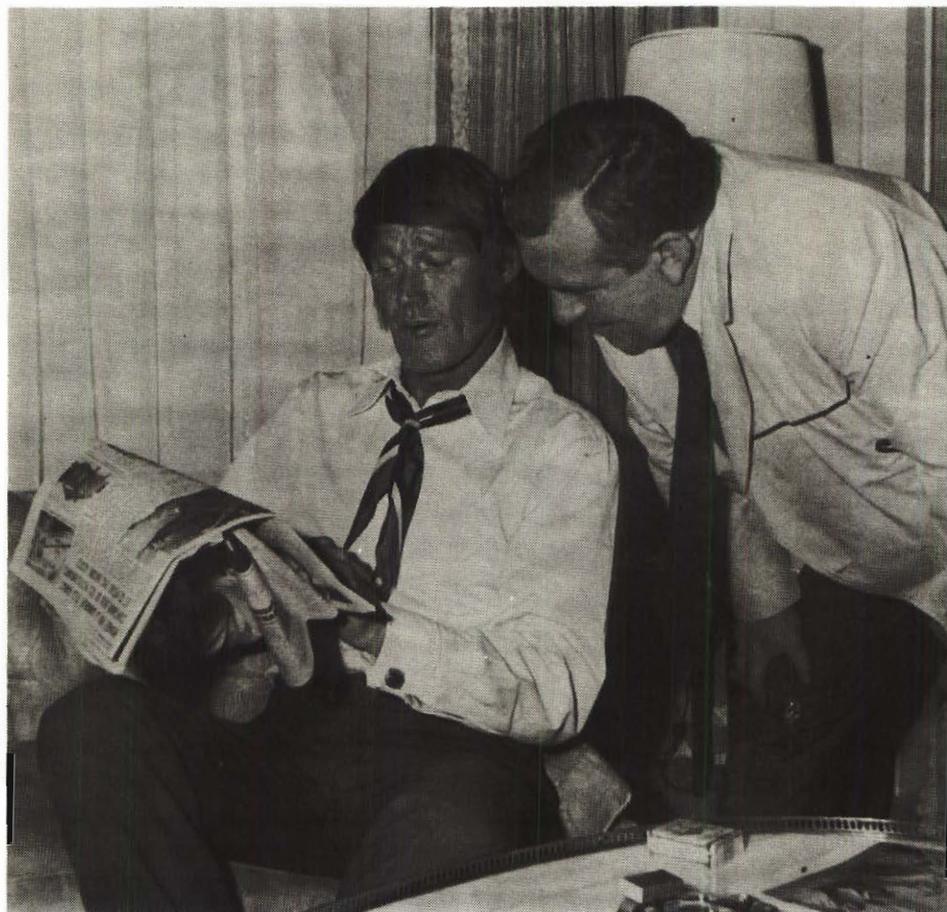
*En compagnie du
vétérain gérant Walter
Alston.*



Conférencier à un banquet des célébrités, aux côtés de Fred Spade et l'ancien receveur Roy Campanella.



Un honneur que de serrer la main au maire Jean Drapeau. On sait la passion du maire de Montréal pour le baseball.



*Avec l'ancien joueur de premier but des Royaux de Montréal,
Chuck Connors, devenu une grande vedette de cinéma.*



Il faut joindre parfois l'utile à l'agréable. Une ronde de golf avec Buzzie Bavasi au camp d'entraînement des Royaux à Vero Beach.



Aux côtés de Ross Grimsley, une précieuse acquisition pour les Expos de Montréal.



Avec un autre athlète qui a su relever des défis, le lanceur Tommy John, des Yankees de New York.

donner sa chance, même si Roy, la saison précédente, avait remporté vingt-cinq victoires.

J'avais même amorcé une campagne pour que Hopper se décide à faire lancer Roy de façon régulière. Puis, un beau jour, par un bel après-midi, Hopper envoya Jean-Pierre au monticule. Les Royaux tiraient de l'arrière par une dizaine de points. Roy avait accordé une douzaine de coups sûrs, mais Hopper le laissait dans la mêlée, prenant un malin plaisir de son cruel embarras.

Au début de 1946, nous étions au camp d'entraînement, à Vero Beach. Pendant que les joueurs pratiquaient sur le terrain principal, Jean-Pierre me lançait mollement la balle, au fond du terrain. Au moment où Hopper s'approcha de nous, je m'élançai et cognai la balle à deux cents pieds.

— Comment veux-tu faire le club si tu n'es même pas capable de retirer Beauchamp sur trois prises ? dit Hopper sarcastique.

À CAUSE DES «MACHINES À BOULES»

À l'issue du camp d'entraînement de 1948, les Royaux s'arrêtèrent quelques jours à Sherry Point, en Caroline du Nord.

Joueurs et journalistes logeaient dans une baraque militaire. Un bon soir, Jean-Pierre Roy nous invita, Bert Soulières et moi, à l'accompagner en ville. Nous nous amusâmes plusieurs heures à jouer avec les « machines à boules » et à trinquer un peu. Vers une heure, dans la nuit, nous rentrâmes à la baraque, assez bruyants. Comme les autres joueurs dormaient déjà, nous avons donc réveillé tout le monde.

Le lendemain soir, Soulières et moi décidâmes de nous coucher tôt ; ce fut au tour des autres joueurs de se payer une petite sortie.

À leur retour, assez éméchés, ils décidèrent — sans s'occuper de Roy ni de Soulières — de se venger.

— On va prendre le gros Beauchamp ! s'exclamèrent-ils.

Bob Morgan en tête, ils me traînèrent sous la douche, avec le résultat que je brisai ma belle montre neuve en essayant de me libérer.

Une fois la petite fête terminée, j'apostrophaï Morgan :

— Mon cher Bob, je vais te dire une chose. Tu es mieux de connaître une bonne Saison, sinon, tu vas y goûter !

— Je ne m'inquiète aucunement ! Je ne te donnerai même pas la chance de me critiquer ! répliqua Morgan.

Morgan avait raison. Il remporta le championnat des frappeurs de la Ligue internationale et fut choisi au sein de l'équipe d'étoiles.

S'il avait été un peu plus sérieux, il serait devenu une étoile dans les ligues majeures.

CHUCK CONNORS AVANT LE CINÉMA

Je me suis fait de nombreux amis chez les Royaux, de 1944 à 1960, année où ils suspendirent pour de bon leurs activités.

Chuck Connors, mieux connu aujourd'hui par les nombreux films qu'il a tournés, ne fit qu'un court séjour à Montréal, mais nous sommes devenus de bons amis.

Ceux qui ont vu Connors à l'écran savent qu'il est un bonhomme au physique imposant. Avec ses 6'6", il frappait efficacement la balle, surtout si elle était lancée à la hauteur des genoux.

Connors, très populaire à Montréal, prenait tous les moyens pour apprendre le français. C'est ici qu'il a connu sa première idylle sérieuse avec Berry Riddell, de Verdun.

Les amours de Connors furent difficiles. Les parents de Mlle Riddell ne voyaient pas d'un bon œil les projets de mariage. Je me souviens que Chuck et Betty se quittèrent pour un mois. Connors, sans doute traumatisé par cette rupture provisoire, connut une longue léthargie au bâton. Chuck et Betty s'épousèrent finalement à la fin de la saison.

Après un essai avec les Cubs de Chicago, Connors

termina sa carrière sur la côte du Pacifique, et c'est là qu'il fit son premier essai à la télévision.

Aujourd'hui, Connors appartient au club des millionnaires. Depuis qu'il est devenu célèbre, je l'ai revu à quatre ou cinq reprises. Il n'a pas changé, car il ne s'est jamais pris pour un autre.

WALTER ALSTON ET TOMMY LASORDA

Les amateurs de baseball de Montréal furent choyés, en 1949, lorsque la direction des Dodgers de Brooklyn décida de changer de gérant. La gérance des Royaux fut confiée à Walter Alston, tandis que Clay Hopper prenait la direction de Saint-Paul.

Tout à l'opposé de Hopper, Alston était ordinairement un homme pondéré et on aurait pu le prendre pour un professeur d'école. Cependant, il avait aussi ses sautes d'humeur. Si ses joueurs manquaient de combativité au cours d'un match, Alston s'emparait d'un quelconque objet et le lançait à l'autre bout du vestiaire. Gérant respecté, talentueux à souhait, il ne resta pas longtemps à Montréal. Il succéda à Chuck Dressen, à la tête des Dodgers, qui n'ont pas connu d'autre gérant jusqu'à ce que Tommy Lasorda le remplace, il y a quelques années.

Lasorda, l'un de mes favoris, a peut-être été le meilleur lanceur gaucher de l'histoire des Royaux. Véritable tigre sur un terrain de baseball, je l'ai vu prendre part à trois ou quatre combats de boxe; il ne choisissait pas ses adversaires.

Je me souviens d'un combat qu'il livra à John Bucha, un receveur des Red Wings de Rochester, considéré comme le John Ferguson de la Ligue internationale.

Sans reculer d'un pas, Lasorda gagna le combat.

À la fin de sa carrière, Lasorda continua ses activités dans l'organisation des Dodgers. Au niveau des ligues mineures, il y multiplia les championnats.

Pendant un certain temps, Lasorda crut qu'il pourrait devenir gérant des Expos de Montréal. Ce n'était qu'un rêve.

Lorsque Walter Alston annonça sa retraite, les Dodgers n'hésitèrent pas à confier le poste de gérant à Lasorda. Ce dernier ne déçut pas ses employeurs : en 1978, il conduisit les Dodgers à la série mondiale.

J'AI DÉJÀ ATTEINT LE TABLEAU INDICATEUR

Je n'ai jamais pratiqué avec les Royaux, comme j'ai pu le faire avec les Canadiens ; toutefois, j'eus l'occasion de me rendre sur le terrain et même de participer à un match de baseball.

C'était à l'époque où le match amical entre les membres de la presse parlée et écrite d'expression française, et ceux d'expression anglaise, était très populaire.

Il y a une trentaine d'années, notre match annuel avait lieu avant une rencontre entre les Royaux et les Red Wings de Rochester, qui traversaient une période difficile.

Larry O'Brien, aujourd'hui à l'emploi du célèbre Jack Nicklaus, était au monticule pour l'équipe des anglophones.

Je m'amenai au bâton et Larry m'expédia un lancer à la hauteur des épaules. Frappant la balle d'aplomb, elle fila en direction du tableau indicateur du champ droit, à environ trois cents pieds du marbre, et le heurta.

Cedric Durst, le gérant du Rochester, s'exclama :

— J'ai mon voyage ! Mes joueurs sont ici depuis deux jours et aucun d'entre eux n'a encore atteint le tableau indicateur ! Qu'un journaliste ventru comme toi frappe la balle avec autant d'autorité, ça me coupe le souffle !

À mes débuts comme messenger à *La Patrie*, j'offris mes services au stade de Lorimier. J'espérais augmenter mes revenus en vendant des boissons douces. L'affaire était chocolat ! Outre d'arrondir mon pécule, je pouvais assister à l'oeil aux matches de baseball. Le dimanche, lorsque les Royaux attiraient au-delà de 20 000 spectateurs, je mettais dans mes poches entre \$5 et 16, soit un revenu net d'un cent par bouteille.

Je raffolais à ce point de baseball qu'il m'arrivait fréquemment d'interrompre mes ventes pour regarder le

match. Un bon jour, Fernand Dubois, l'un des dépisteurs du gérant des concessions, me surprit sur le fait et je dus parader devant le grand patron qui me dit :

— Écoute, mon petit gars, nous ne t'avons pas engagé pour regarder le baseball, mais pour vendre des boissons douces. Tu es congédié !

Le hasard voulut, plusieurs années plus tard, que Dubois devienne le gérant général des Royaux, et moi, rédacteur sportif. Nous avons bien ri tous les deux en repensant à tout ça.

À propos de souvenirs de jeunesse, qui a pu oublier les nuits passées autour de la table ronde, à la salle des journalistes, au stade de Lorimier. La plus belle époque se situe entre 1946 et 1955. Il arrivait fréquemment au gérant de l'équipe adverse de venir nous retrouver et nous discussions de baseball jusqu'aux petites heures du matin. Le jeune journaliste ne pouvait trouver meilleure école.

Autour de la table ronde, on retrouvait surtout Dink Carroll, de la *Gazette* et les regrettés Phil Séguin, Oscar Major et Gérard Champagne.

Phil Séguin éprouvait un malin plaisir à démontrer aux gérants et aux magnats du baseball ses vastes connaissances dans cette discipline.

Buzzy Bavasi, autre visiteur assidu à nos rencontres autour de la table ronde, devint vite une autorité dans son domaine. Je l'ai toujours considéré comme l'un des plus grands administrateurs et comme un gérant général exceptionnel.

Bavasi m'épatait par sa simplicité. Il voulait comprendre la mentalité de nos amateurs de baseball et, après deux semaines, il me confia, avec enthousiasme :

— Jacques, il faut absolument agir de façon que le baseball retienne l'attention des amateurs d'expression française. Ce sont eux qui font vivre l'équipe ici.

Je n'oublierai jamais les prises de bec au téléphone entre Bavasi et Branch Rickey, grand patron des Dodgers de Brooklyn. Lorsque Rickey lui téléphonait, afin de réclamer tel ou tel joueur, Bavasi lui tenait souvent tête. Il

se battait vraiment pour Montréal. Et plus souvent qu'autrement, il gagnait son point.

Bavasi était l'homme tout désigné pour succéder à Rickey quand ce dernier quitta les Dodgers pour se joindre aux Pirates de Pittsburgh.



CHAPITRE 12

LA BOXE: DES FINS DE CARRIÈRE TRAGIQUES

MARCEL CERDAN :
DÉBUT REMARQUÉ, FIN TRAGIQUE

Au cours des trente-cinq dernières années, la boxe a maintes fois retenu mon attention. Que de soirées mémorables j'ai passées au Forum, au stade de Lorimier, ou encore au Madison Square Garden de New York.

Il y a trente-deux ans de cela, Marcel Cerdan acceptait la proposition du regretté promoteur Raoul Godbout: affronter Billy Walker. Malgré une publicité tapageuse, le combat n'attira pas plus de 1 000 personnes au Forum. Le combat fut peut-être un échec financier, mais rien n'empêche que Cerdan en fit voir de toutes les couleurs à Walker.

Quelques mois plus tard, les aînés se souviendront que Cerdan battit Tony Zale, lors d'un combat sanglant, conquérant ainsi le championnat du monde des poids moyens.

Cerdan était encore champion du monde lorsqu'il rencontra Jake Lamotta au stade Briggs de Detroit. Le

hasard voulut que j'assiste au dernier combat de la carrière de Cerdan.

Lamotta l'emporta par mise hors de combat technique au dixième round. Cerdan retourna en Europe ; il se rétablit rapidement d'une blessure subie au premier round. Les deux boxeurs étaient convenu d'un combat de revanche qui devait avoir lieu sept ou huit mois plus tard.

Un mois avant le combat, Cerdan prit l'avion à Paris, à destination des États-Unis. Il perdit la vie dans l'écrasement de l'appareil.

Son fils, Marcel Cerdan jr, tenta de suivre ses traces, mais sans succès. Fait à remarquer, le fils de Cerdan a subi sa défaite la plus humiliante en Amérique du Nord, aux mains de Donato Paduano, au Madison Square Garden de New York.

LE TARZAN DE BUZENVAL

Laurent Dauthuille, que l'on surnommait « le Tarzan de Buzenval », a écrit l'un des chapitres les plus palpitants de l'histoire de la boxe locale.

Dauthuille commença à faire parler de lui peu après avoir défait Steve Belloise, à Montréal. Ses victoires se multipliaient à un tel rythme que Raoul Godbout décida de l'opposer à Jake Lamotta.

Plusieurs prétendaient que Lamotta l'emporterait de façon décisive. Je me souviens du premier round. Lamotta eut Dauthuille à sa merci mais, pour une raison que j'ignore, refusa de lui donner le coup de grâce.

Puis, petit à petit, Dauthuille reprit du poil de la bête et remporta la victoire par décision au dixième round.

Lamotta accepta mal la défaite. Il fit une colère noire et déclara au promoteur local :

— Vous m'aviez juré que Dauthuille était un boxeur ordinaire ! Vous m'avez joué dans les oreilles !

Plus tard, il y eut une rencontre entre Dauthuille et Johnny Greco. Ce combat que Dauthuille remporta au cinquième round, sous la pluie, au stade de Lorimier, fut

le commencement de la fin pour Greco. Quelques années plus tard, se rendant à une fête pour les enfants, la veille de Noël, il perdit la vie dans un accident de la route.

Au stade des Tigers de Detroit eut lieu la seconde confrontation Dauthuille-Lamotta.

Ce soir-là, Lamotta conserva son championnat, d'une façon plutôt inusitée. Après le quatorzième round, Dauthuille était en avance et se dirigeait vers la victoire la plus importante de sa carrière.

Les journalistes américains n'avaient pas perdu de temps. Avant même le début du quinzième et dernier round, ils commencèrent à rédiger le préambule de leurs comptes rendus : « La France a un nouveau champion en Laurent Dauthuille. »

Surprise ! Ou plutôt, catastrophe ! Dauthuille négligea sa défensive et, treize secondes avant la fin, il croula au plancher, knockouté.

Scène pathétique dans le vestiaire de Dauthuille. Une épouse, enceinte, pleurait à chaudes larmes. Un boxeur courageux venait de rater une chance en or de devenir champion et de faire fortune.

Dauthuille retourna en France. À toutes fins utiles, sa carrière était terminée. Sans le sou, il mourut à l'âge de quarante-cinq ans.

Mon intérêt pour la boxe remonte à Johnny Greco qui faisait alors la pluie et le beau temps au Madison Square Garden de New York. On se souviendra de ses combats contre les Tony Janiro, Bobby Ruffin, Cléo Chands.

Durant plusieurs années, Greco fut l'attraction numéro un chez les boxeurs mi-moyens. Puis, comme plusieurs autres athlètes prestigieux, il eut une fin de carrière assez misérable.

Après le décès de Johnny Greco et la débandade de Laurent Dauthuille, la boxe connut des heures sombres à Montréal.

Sous le régime de Raoul Godbout, il y eut trois combats de championnats canadiens entre Robert Cléroux et George Chualo. Plus fin boxeur, Chualo l'emporta à



En train de recueillir les confidences du boxeur Armand Savoie.



Une entrevue du tonnerre avec Rocky Marciano.



Un autre de mes favoris, l'ancien champion Joe Frazier.

deux reprises. À défaut d'un style classique, Cléroux avait du cœur au ventre. Après son dernier échec contre Chivalo, il eut une période de découragement.

Il fallut attendre l'entrée en scène du coloré Régis Lévesque, un ancien garçon de table de Trois-Rivières, pour que le « noble art » connaisse un certain regain de vie.

Du même coup, Cléroux reprit goût à la boxe et livra quelques vrais bons combats. C'est Zora Foley, un ancien aspirant au championnat mondial des poids lourds, qui mit un terme à la carrière du « bœuf de Chomedey ».

Lévesque ne vint pas à Montréal précédé d'une forte réputation, mais il ne tarda pas à s'affirmer comme promoteur de boxe, réussissant ses meilleurs coups avec Donato Paduano, celui que l'on surnommait « l'Ange du ring », Fernand Marcotte jr, de Québec, Joey Durelle, Jean-Claude Leclair et, plus récemment, Eddy « l'Ouragan » Melo.

Paduano et Durelle s'affrontèrent à deux occasions au Forum ; chaque fois, Lévesque encaissa des recettes imposantes.

Paduano aurait pu connaître une carrière prodigieuse s'il avait accepté de se battre dans la catégorie des poids moyens juniors plutôt que de demeurer chez les mi-moyens. Paduano disputa quelques combats au Madison Square Garden de New York. Il eut aussi la chance d'affronter un champion du monde, Ken Buchanan. Il perdit par décision.

« L'Ange du ring » prit une retraite prématurée alors qu'il était encore très jeune pour devenir promoteur de boxe.

DE GRANDS NOMS

Le sort a voulu que j'assiste au dernier combat de Joe Louis, l'un de mes favoris chez les poids lourds. Au fait, mon cœur a toujours balancé entre Louis et Rocky Marciano.

Joe Louis, à son déclin et sans le sou, remonta dans l'arène pour affronter Marciano au Madison Square Gar-

den de New York. Assis près de l'arène, je vis Marciano détruire le « bombardier brun » et l'emporter par mise hors de combat au huitième round. J'ai toujours été un admirateur de Marciano, mais cela me fit de la peine de voir Louis, un des grands de la boxe, s'effondrer ainsi. À la fin de sa carrière, Marciano était aussi sans le sou, même s'il avait amassé une fortune dans l'arène.

Marciano accrocha les gants sans avoir subi la défaite. Un dossier impeccable de quarante-sept combats. Il se tua dans un accident d'avion.

Si Marciano et Louis m'ont emballé, je dois dire qu'il en a été de même pour Muhammad Ali. À sa façon, Ali a fait beaucoup pour la boxe. Un peu comme le firent pour le hockey Maurice Richard et Gordie Howe, Ali a permis à la boxe de garder sa place au soleil au cours des dernières années.

Ali aurait réussi à percer à n'importe quelle époque. J'aurais aimé le voir dans l'arène contre Rocky Marciano : j'ai l'impression que Muhammad Ali aurait rencontré son homme.

Le boxeur le plus complet que j'ai pu voir à l'oeuvre est sans contredit Sugar Ray Robinson, un pugiliste de style classique qui n'avait aucune faiblesse. Il a fait sa marque chez les poids légers, les poids plumes, les mi-moyens et les poids moyens.

Robinson, cependant — et c'était là un grave défaut — ne respectait pas toujours ses engagements. À deux ou trois occasions, il trouva une excuse pour ne pas se présenter à des combats à Montréal: une façon pas trop catholique de placer les promoteurs dans des impasses.

Dans une classe inférieure, je m'en voudrais de ne pas parler de Willie Pep. qui, livre pour livre, était un boxeur fantastique. Les batailles de rue qu'il a livrées à Sandy Sadley ont fait époque.

LE PÊCHEUR DE BAIE - SAINTE-ANNE

Montréal fut le témoin d'un autre championnat du monde, entre Archie Moore et Yvon Durelle, le pêcheur de Baie-Sainte-Anne. Durelle n'avait pas suffisamment de

talent pour Moore, et ce dernier l'envoya au pays des rêves au début du combat.

Chez les amateurs, Armand Savoie fut un boxeur fantastique, remportant le championnat des poids légers du Canada.

Pour Savoie, le grand jour arriva lorsqu'il monta dans l'arène du Forum pour le championnat du monde, contre Jimmy Carter. Savoie était prêt pour ce combat. Il s'était entraîné à Saint-Calixte pendant un mois et demi. Malheureusement, Carter le mit K.O. au cinquième round.

Dave Castilloux est le meilleur boxeur canadien que j'ai vu à l'œuvre. Une véritable machine de boxe. À un moment donné, il détenait trois championnats canadiens. Boxeur scientifique, ses coups manquaient de force, mais Castilloux n'en demeure pas moins un grand de la boxe locale.

Castilloux eut la chance de rencontrer le champion du monde chez les poids légers, Sammy Angott. Si ma mémoire est fidèle, il perdit par décision après avoir livré une belle bataille.

Bien que populaire, le style scientifique de Castilloux n'a jamais constitué une force d'attraction à Montréal.

La plus grande déception de sa carrière fut sans contredit sa défaite aux mains de Danny Weeb, au Forum. Castilloux paria toutes ses économies sur sa victoire. Il avait la victoire en poche, mais deux des juges optèrent pour Webb.

SANS LE SOU

Je n'ai jamais douté de l'honnêteté des combats de boxe disputés à Montréal. Je reconnais qu'aux États-Unis, il y a quinze ou vingt ans, l'entourage des boxeurs était en grande partie composé des gens de la Mafia.

Heureusement, les choses ont changé.

Plusieurs personnes prétendent que les championnats du monde sont truqués, mais je n'en n'ai aucune preuve et je refuse d'y croire.

De nombreux boxeurs ont fait un argent fou, mais ce sont des profiteurs qui empochaient le fruit de leur labeur. Il n'y a rien de plus triste que de voir un gars comme Beau Jack, ancien champion du monde, finir ses jours comme cireur de souliers à Miami. Des boxeurs tels Johnny Bratton, Kid Gavillan, Ezard Charles (qui a été champion du monde) se sont tous retrouvés sans le sou.

CHAPITRE 13

DES SOUVENIRS, ENCORE DES SOUVENIRS

Dans les pages qui suivent, j'ai pensé réunir, dans une sorte de pot-pourri, impressions, anecdotes et souvenirs sportifs disparates.

Ce livre dans lequel je me raconte sans aucune prétention est forcément incomplet. Je l'aurais voulu plus fouillé, plus littéraire aussi, mais Jacques Beauchamp, soit dit en passant — et que les puristes me le pardonnent — ne sera jamais un styliste. Mes ambitions sont plus modestes. Si je réussis à captiver durant quelques heures les amateurs de sport en leur rappelant les « bons moments » si vite oubliés, j'aurai atteint mon but.

Je sais, par expérience, que la rédaction d'un livre est très différente de celle d'une chronique dans un quotidien. Les impératifs n'étant pas les mêmes, le chroniqueur, pressé par le temps, est souvent obligé de livrer sa copie en toute hâte ; on comprend que, parfois, des coquilles amusantes et diverses impropriétés se retrouvent dans les pages d'un journal.

J'ai longuement hésité avant d'écrire ce livre. Finalement, après une période d'indécision, j'ai jeté sur

papier, pêle-mêle, tout ce qui me venait à l'esprit, sans suivre de plan précis, en me disant, au terme de cette aventure, que les écrivains — les vrais — sont sûrement des gens courageux et tenaces, surtout ceux qui produisent d'abondance.

Les impressions et anecdotes qui suivent sont un survol de détails personnels plutôt qu'une analyse succincte des disciplines sportives dont il est question. Sous prétexte que le hockey est ma grande passion, je m'en serais voulu de les ignorer, d'autant plus que je me suis intéressé à tous les sports, globalement, car le sport intègre des coutumes et « différentes valeurs esthétiques et pédagogiques », comme l'a dit si souvent Pierre de Coubertin, le père des jeux Olympiques modernes.

Le sport fait partie des loisirs de masse. Depuis quelques années, grâce à la télévision, il a conquis de vastes auditoires. En URSS et dans les pays socialistes, il s'intègre dans une stratégie politique, économique et culturelle.

Ici, au Québec, il s'est remarquablement développé au cours des dernières années et les jeux Olympiques y sont pour quelque chose.

À L'HEURE INTERNATIONALE

L'élément international est un sujet de conversation à la mode dans les milieux du hockey. Les séries contre les équipes européennes se sont succédées à un tel rythme que nous avons parfois l'impression que la saison de hockey s'échelonne sur douze mois.

Il n'y a pas si longtemps, les matches de la coupe Canada défrayaient les manchettes des journaux mais, dans mon esprit, le fait saillant de ces rencontres internationales demeure toujours la « série du siècle » de 1972.

Il y a déjà de cela plus de sept ans, mais c'est comme si c'était hier. Qui ne se souvient pas de la désagréable surprise que les Soviétiques nous ont réservée dès le premier match disputé au Forum. Rarement, je n'ai vu autant de chroniqueurs sportifs décontenancés.

À Moscou, le Canada tirait de l'arrière par 3 à 1. On connaît la suite. En l'espace de quelques jours, Paul Henderson se hissa au rang de gloire nationale. Trois victoires consécutives du Canada, trois buts victorieux consécutifs de Henderson. Incroyable, mais vrai!

À leur arrivée au Canada, les Soviétiques avaient déclaré qu'ils étaient « venus pour apprendre ». Il n'est pas exagéré de prétendre que les Canadiens ont aussi beaucoup appris, par exemple, l'importance du conditionnement physique.

Après une année d'étude, de part et d'autre, les amateurs de hockey furent témoins de trois autres séries internationales en l'espace de trois ans.

En 1974, l'Association mondiale se mesura aux Soviétiques et elle essuya un dur revers : deux victoires, quatre défaites et deux matches nuls.

Les partisans indomptables du hockey nord-américain n'étaient pas au bout de leurs peines, loin de là. En 1976, les Soviétiques revinrent pour une série de huit matches. Cette fois, ils foulèrent le sol canadien avec deux équipes, l'Armée rouge et les Ailes du Soviet. Bilan de la série : cinq victoires, deux défaites et un match nul, en faveur des Soviétiques. Seuls les Sabres de Buffalo (contre les Ailes du Soviet) et les Flyers de Philadelphie (contre l'Armée rouge) parvinrent à prendre la mesure des représentants de l'URSS.

Je n'ai pas encore oublié le dernier match de la série. Devant leurs farouches partisans au Spectrum de Philadelphie, les Flyers sauvèrent la face de la Ligue nationale en infligeant une raclée de 8 à 1 aux Soviétiques, lors d'un match qui fit couler beaucoup d'encre.

La série de la Coupe Canada nous a également réservé des moments inoubliables. Je me souviendrai toujours du but décisif de Darryl Sittler, dans le dernier match de la série finale contre la Tchécoslovaquie. Même si Sittler était un porte-couleurs des Maple Leafs de Toronto, l'ovation qu'il reçut au Forum se comparait avantagement aux plus chaleureux élans de joie des

connaisseurs de l'amphithéâtre de la rue Sainte-Catherine.

Bobby Orr fut proclamé le joueur par excellence de la série, mais je prétends encore que la grande vedette du Canada fut Rogatien Vachon, utilisé devant le filet à chacun des matches.

Si les Soviétiques ne se sont pas améliorés pour la peine entre 1972 et 1977, on ne peut pas en dire autant des Tchèques et surtout des Suédois, dont les progrès ne cessent d'attirer l'attention de nos magnats. On n'a qu'à consulter l'alignement de plusieurs équipes de la LNH et de l'AMH pour s'en rendre compte.

Beaucoup de gens ont fait un drame à la suite de la défaite des Étoiles de la Ligue nationale aux mains de l'équipe nationale de l'Union soviétique, lors de la série de la coupe du Défi. Pour ma part, j'avais choisi la Ligue nationale pour balayer la série. Je me suis trompé. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

Soyons réalistes: depuis qu'ils ont commencé à s'intéresser au hockey, en 1946, les Soviétiques se sont nettement améliorés. Lors de la série disputée au Madison Square Garden de New York, ils ont été formidables après avoir perdu le premier match au compte de 4 à 2.

Sans vouloir déprécier les Soviétiques, je crois que les joueurs des Étoiles (la plupart d'entre eux, du moins n'étaient pas préparés mentalement pour les deuxième et troisième rencontres. J'admets que la Ligue nationale a pris une avance de 4 à 2 durant la deuxième période, mais la plupart de ses « gros canons » patinaient les deux pieds dans la même bottine, tandis que leurs adversaires faisaient preuve de rapidité, démontrant leur excellent jeu d'ensemble. Lors de la troisième partie, alors qu'ils ont triomphé 6 à 0, les Soviétiques se montrèrent encore plus alertes.

Les deux instructeurs, on le sait, décidèrent de remplacer Ken Dryden et Vladislav Tretyak pour le troisième match. À la surprise de beaucoup de gens, Gerry Cheevers fut envoyé dans la mêlée pour affronter le

jeune Myshkin, dont on entendra parler durant plusieurs autres années. Je n'avais rien contre le choix de Cheevers. Toutefois, il m'est difficile de comprendre pourquoi Scotty Bowman a ignoré Marcel Dionne et Steve Shutt pour le match décisif.

Mais donnons crédit aux Soviétiques. Ce n'est pas par chance qu'ils ont gagné la série. Ils s'étaient préparés en conséquence.

Les séries disputées depuis 1972 contre les clubs de la Ligue nationale et de l'Association mondiale ont suscité beaucoup d'intérêt, mais j'attends avec impatience la saison où les détenteurs de la coupe Stanley affronteront les champions européens dans une série pour le championnat mondial.

Et cela peut se produire plus vite qu'on ne le pense.

LES EXPLOITS DU ROYAL SENIOR

C'était en 1947 et j'étais gardien de pratiques du Royal senior, composé d'une majorité de joueurs francophones, que l'instructeur Frank Carlin réunit deux ou trois semaines avant le début des séries éliminatoires.

— On m'a dit, tonna Carlin, que le club serait bien plus fort s'il n'était composé de Canadiens français uniquement, un tas de poules mouillées. On m'a dit ça, mais je suis totalement convaincu qu'il n'y a là rien de fondé. Rien du tout. Je sais que vous avez du cœur au ventre, que vous êtes des gars d'une solidité à toute épreuve, fiers d'être ce que vous êtes. Et je détesterais que l'on puisse me répéter de nouveau le contraire.

Son *pep talk* devait avoir l'effet d'un coup de fouet sur les joueurs qui n'ont subi que cinq défaites pendant le reste de la saison.

La finale pour la coupe Allan eut lieu à Toronto contre Calgary. Le Royal gagna les trois premières parties et Calgary remporta les trois suivantes. La septième rencontre eut lieu à Montréal, un samedi après-midi : le Royal gagna 8 à 1 et Doug Harvey fut la grande vedette du match.

L'année suivante, sept joueurs du club obtenaient des essais avec les Canadiens et la plupart d'entre eux devaient demeurer avec l'équipe.

J'aurais cependant cru qu'il y aurait eu un second Maurice Richard chez le Royal, en la personne de Jacques Locas, de Saint-Jérôme. Les événements devaient en décider autrement. Après une première saison décevante, Locas fut blessé, au cours de l'entraînement, par un mauvais coup de patin de Kenny Reardon. Il termina sa carrière avec les Saguenéens de Chicoutimi.

UNE COUPE STANLEY MÉMORABLE... PAUVRE ROGER SAINT-JEAN !

J'ai vu les Canadiens gagner plusieurs fois la coupe Stanley ; j'ai participé à plusieurs célébrations et il y en a une dont je me souviendrai toujours.

Il y avait tout au plus deux ans que j'étais marié. Les Canadiens venaient de remporter la coupe à Boston et nous rentrions à Montréal par train.

J'avais prévenu mes confrères qu'ils risquaient gros s'ils décidaient de m'accompagner dans le wagon des joueurs. D'ailleurs, j'avais servi le même avertissement au promoteur de lutte Eddy Quinn qui se trouvait également sur le train.

Je vais donc m'asseoir dans le wagon de Toe Blake. Jusque-là tout allait bien: les joueurs en étaient encore à digérer le champagne du Garden de Boston et consumaient quelques bières.

Vers deux heures, Eddy Quinn, téméraire, s'amène et lance aux joueurs réunis :

— Personne ne va me toucher parce que, cet été, je vais faire arbitrer des combats de lutte à Maurice Richard, Bernard Geoffrion et Dickie Moore.

À peine avait-il dit cela que sa belle cravate fut coupée et son veston artistiquement déchiré en deux.

Les « hostilités » venaient de commencer et j'étais la prochaine victime toute désignée. Maurice Richard, Doug

Harvey et Bernard Geoffrion décident de prendre l'initiative de l'attaque.

Ils me rejoignent entre deux wagons : Richard m'applique une solide prise et m'immobilise, tandis que les deux autres y vont de généreux « coups de bélier ».

Là-dessus Roger Saint-Jean s'amène. Richard me libère et j'entraîne Saint-Jean dans ma chute sur un tas de caisses de bière, pour ensuite être écrasé par Richard, Geoffrion et Harvey.

Roger devait ensuite retourner tant bien que mal à son compartiment pour en ressortir, le lendemain matin, en chaise roulante.

Ma sortie du wagon ne devait être guère plus brillante. Il y avait 5 000 personnes rassemblées à la gare Windsor pour accueillir l'équipe; 5 000 personnes, dont ma femme, et je n'avais plus ni chemise, ni pantalon, ni pyjama.

J'ai bien failli devenir le premier « nuvite ».

André Pronovost a tout de même été assez gentil pour me prêter son manteau et les gars, assez chics, pour ne pas me l'arracher en public.

Il ne me restait plus qu'à raconter mes mésaventures à « Moumoune », ma femme, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Roger Saint-Jean a dû être hospitalisé et subir une intervention chirurgicale à la colonne vertébrale.

MARCEL BONIN : BLESSURE BIZARRE

Je me souviens d'un incident survenu à Victoria au début des années 60, à la veille de l'entraînement. Marcel Bonin se livrait parfois à des exercices pour le moins bizarres. Il lui arrivait même de donner un petit spectacle assez singulier : il brisait un verre pour ensuite en mâcher les éclats.

Ce soir-là, donc, Marcel, marchant sur le trottoir avec des coéquipiers, donna un grand coup de poing à un panneau de signalisation. Son poignet absorba le choc. Le lendemain, soit la veille d'un match, Marcel se plaignit

de douleurs violentes. Il parlait même d'en toucher un mot à Toe Blake.

— Ne va pas dire cela à Toe, Marcel ! Tu vas te faire assommer en partant ! J'ai une bien meilleure suggestion. Dès que tu sauteras sur la glace, tu t'arrangeras pour simuler une chute.

Il suivit mon conseil et échappa au courroux de l'instructeur; l'entraîneur Hector Dubois soigna le poignet endolori «par une mauvaise chute».

Un an ou deux plus tard, je me rappelle l'avoir vu sérieusement aux prises avec « l'Ours » (Toe Blake) qui lui servit toute une sermonce devant ses coéquipiers.

Marcel « Ti-Mé » Bonin alla le trouver, un jour, à son bureau, pour lui faire part, en privé, de son mécontentement.

— J'ai le dos large, dit-il à Toe, mais j'en ai assez d'en prendre devant tous les autres joueurs !

La discussion fut brève et les deux hommes en vinrent à un accord de « coexistence pacifique ».

CHASSEURS D'AUTOGRAPHES ET GLENN HALL

Si Bobby Hull adorait son public, on ne peut en dire autant de Jacques Laperrière, qui ne voulait absolument pas signer d'autographe (il nuança son comportement vers la fin de sa carrière).

— Jacques, si tu comprenais que c'est le public qui assure la survie du sport, tu ferais un petit effort, lui disais-je souvent.

Au terme d'un match, un joueur n'a pas toujours le cœur à faire la conversation avec des spectateurs, mais il y a malgré tout une façon de le faire savoir aux intéressés.

Je n'ai quand même jamais vu de joueur des Canadiens bousculer les gens pour leur offrir des autographes, que non !

Glenn Hall, à ce propos, ne voulait « rien savoir ». Il faisait son travail de joueur de hockey, un point c'est tout. Glenn était d'une incroyable nervosité. Avant chaque match, il vomissait, et souvent même entre les périodes.

J'ai toujours été étonné de le voir poursuivre sa carrière aussi longtemps.

Il y a quelques années, Glenn m'annonça sa retraite, nouvelle qui fit son tour de presse. On alla même jusqu'à parler de son départ définitif ; Hall, prétendait-on, n'était plus intéressé à reprendre sa carrière.

Alors que je me trouvais avec les Canadiens, à Saint Louis, Glenn me téléphona.

— Demain, je signe un contrat de deux ans et je reviens au jeu, me confia-t-il.

Quelques minutes plus tard, il arrivait à ma chambre et m'exposait toute l'affaire. « Glenn Hall signe avec les Blues ! », annonçait mon journal, le lendemain, alors que tous les autres quotidiens titraient : « Pas question que Glenn Hall revienne au jeu ! » Glenn me fit confiance et je lui en suis encore reconnaissant.

LA FIN DE BILL DURMAN

Au début de la série contre les Rangers de New York, en 1950, Bill Durnan, après avoir connu un mauvais match, annonça à Dick Irvin qu'il prenait sa retraite « pour des raisons de santé ». Les Canadiens tiraient alors de l'arrière, trois parties à zéro. Bill, un solide gaillard, ne donnait nullement l'impression d'être nerveux, mais il l'était tout de même intérieurement.

Gerry McNeil devait le remplacer dans la partie suivante. Les Canadiens remportèrent le match, mais la série se termina par leur élimination, en cinq rencontres.

Bill Durnan fut, sans conteste, l'un des grands gardiens de but de l'histoire du hockey. Il était ambidextre, qualité extrêmement rare, et pouvait saisir indifféremment la rondelle de la main gauche ou de la droite.

Même s'il remporta le trophée Vézina à cinq reprises, il dut apprendre que la gloire est toujours éphémère. La foule le hua au Forum, souhaitant voir Paul Bibeau dans les filets, un gardien d'expression française. Mais Bill lui était incontestablement supérieur : son record est là pour le prouver.

Durnan attachait néanmoins peu d'importance aux résultats individuels. Il songeait avant tout à la victoire de son équipe. Je me souviens l'avoir vu laisser la rondelle pénétrer dans ses filets pour éviter le blanchissage. Il savait, en effet, que ses coéquipiers seraient furieux du résultat et, du même coup, stimulés pour la rencontre suivante !

Sa carrière terminée, Durnan se lança en affaires et fit l'acquisition d'une taverne près d'Ottawa. Plus tard, à Toronto, il éprouva des revers financiers qui devaient lui amener nombre d'ennuis jusqu'à son décès.

SOUVENIRS DE VICTORIA

Lou Fontinato a aussi fait parler de lui à Victoria. Lou était décidément un fameux bagarreur. Lorsqu'il s'est joint aux Canadiens, à Victoria, Lou voulait à tout prix donner une démonstration de ses talents et il a solidement « planté » Don Marshall. Al McNeil, alors défenseur, n'a pas bien goûté le spectacle: il s'est rué sur Fontinato qui dut affronter ce second adversaire. Tout un combat!

À propos de Victoria, les joueurs furent invités à participer à un forum dans une institution d'enseignement de l'endroit. Un étudiant se leva et demanda à Marcel Bonin ce qu'il aurait aimé faire s'il n'avait pas été un joueur des Canadiens.

— Acheter le club, répondit aussitôt Bonin, dans son mauvais anglais, et congédier Kenny Reardon !

La blague fit rire tout le monde, sauf Reardon, naturellement.

LA LUTTE

Cette incursion très personnelle dans diverses disciplines m'oblige à parler de la lutte, sport plutôt décrié et considéré, par certains, comme une affaire truquée au départ. J'ai toujours considéré la lutte comme un spectacle, et le spectacle est partie intégrante du sport.

Dans toutes les disciplines, il y a des athlètes qui s'en-

traînent plus sérieusement que d'autres. La lutte ne fait pas exception à la règle.

Je me souviendrai toujours du fameux Yvon Robert, un petit gars de la rue Christophe-Colomb, qui a fait des centaines de milliers de dollars dans la lutte. Lorsqu'il remporta le championnat du monde, au Forum, j'étais haut comme trois pommes. Si ma mémoire est bonne — j'avais suivi la description du combat à CHLP — il avait défait Cyd Williams et c'était tout simplement électrisant.

À l'époque, Yvon Robert était une idole du public québécois, un peu comme Maurice Richard l'est devenu plus tard. Que les combats aient été truqués ou non, peu importe. Les vieux amateurs de lutte se souviennent encore de ses prouesses et de sa clé japonaise.

Même s'ils ont atteint la cinquantaine, Edouard Carpentier, Young Sollenbert et Bobby Managoff sont trois autres catcheurs remarquables par l'excellence de leur condition physique.

L'incident le plus inusité de l'histoire de la lutte se produisit à Montréal: Wladek Kowalski se précipita sur Yukon Erik et lui arracha une oreille. Voilà au moins un combat qui n'était pas truqué.

Eddy Quinn, un gars excentrique au possible, fut le plus grand promoteur de lutte au Québec. Outre Yvon Robert, plusieurs autres lutteurs canadiens-français réussirent à s'imposer. Jean Rougeau fit des affaires d'or. Larry Moquin, qui n'avait pas la classe de Robert, donnait toujours un bon spectacle.

À une certaine époque, les arènes montréalaises furent régulièrement envahies par des lutteurs français, dont Henri DeGlane, Félix Miquet et Maurice Thillet, surnommé « l'Ange ».

LES ALOUETTES : DE PATTERSON À JOHNNY RODGERS

Je ne peux pas dire que je raffolais autant du football que du hockey, du baseball ou des courses. Je m'y suis toutefois intéressé de près pendant quelques saisons, lors-

que le club des Alouettes est revenu dans la Ligue canadienne, sous la direction de Léo Dandurand.

La saison 1949 sera toujours dans mon esprit un souvenir impérissable. Cette année-là, les Alouettes de l'instructeur Lou Hayman remportèrent la coupe Grey, à Toronto, battant les Stampeders de Calgary.

Cette victoire fut particulièrement réjouissante pour Léo Dandurand, qui avait multiplié les efforts afin de mettre la main sur le quart-arrière Frank Filchok. Ce dernier, impliqué dans une affaire de paris, avait été banni du football américain.

En parlant des Alouettes, je ne peux m'empêcher de penser aux belles années de Hal Patterson, le prince du football, de Sam Etcheverry, de Pat Abbruzzi et du grand Tex Coulter. Le duo Patterson-Etcheverry était tout simplement fantastique. Etcheverry n'a pas réussi à faire sa marque au football américain, mais au Canada, il fut superbe.

Je n'ai pas oublié la journée où les Alouettes ont échangé Patterson et Etcheverry aux Tiger Cats de Hamilton en retour de Bernie Faloney et d'un dénommé Don Paquette. Une véritable douche froide pour les amateurs de football. C'est à ce moment-là que le football a commencé à perdre des plumes à Montréal, de la même façon que le baseball avait décliné après que les Dodgers eurent rappelé Rocky Nelson en 1958-1959.

Il y a quelques années, l'arrivée en scène du flamboyant Johnny Rodgers redora le blason des Alouettes et donna un nouvel élan à la Ligue canadienne.

Au cours des cinq dernières saisons, les Alouettes ont gagné trois fois la coupe Grey, ce qui réchauffa le cœur de leurs partisans, lesquels, aujourd'hui, se regroupent à l'intérieur du stade olympique, un site digne d'une équipe des ligues majeures.

GÉRARD CÔTÉ :

UNE FORTUNE EN MÉDAILLES

Même si j'ai consacré la majeure partie de ma carrière au sport professionnel, je me suis toujours intéressé à l'amateurisme.

Gérard Côté m'a procuré de vives émotions. Il a sûrement été l'un des plus grands athlètes canadiens-français que le pays ait connus.

Au début des années 40, je me rendis à Saint-Jean où Côté revenait des États-Unis, après avoir gagné le marathon de Boston pour la troisième fois. Il n'y avait qu'une poignée de personnes au terminus d'autobus pour accueillir le petit gars de Saint-Hyacinthe. Il aurait pourtant mérité un accueil triomphal.

Aujourd'hui, Gérard Côté a franchi le cap de la soixantaine et il court encore ses dix milles par semaine. Après s'être enrichi surtout de médailles et de trophées, Côté est devenu directeur du service de la publicité au journal *Le Mascoutain*.

CYCLISME: KILLIAN, VOPEL, PEDEN, CYR, PAQUIN

Lorsque René Paquin, Guy Morin, Jean Ladouceur et René Cyr firent revivre les six jours en 1963, ils me donnèrent l'occasion de faire reculer l'aiguille du temps. Je me suis rappelé qu'en 1937-1938, tout jeune, j'allais au Forum applaudir Killian et Vopel, deux cyclistes allemands, Laurent Gadou, Jules Audy, Alfred Letourneur, Torchy Peden et plusieurs autres.

J'aimais bien, aussi, voir à l'oeuvre René Cyr. Lorsqu'il abandonna les rangs amateurs, Cyr continua à soulever l'assistance chez les professionnels, surtout lorsqu'il faisait équipe avec Torchy Peden.

Le regretté Michel Normandin ne fut pas étranger à la rentrée réussie des six jours au Centre Paul-Sauvé. Mieux que quiconque, il savait soulever l'enthousiasme de la foule pendant une poussée d'un Emile Severyns ou une poursuite d'un Lucien Gillen.

Il est malheureusement décédé peu de temps après les six jours de 1963.

MICHEL NORMANDIN : LE ROI DE SON ÉPOQUE

Je m'en voudrais d'oublier Normandin, le roi des commentateurs sportifs de son époque.



Interviewé par Lionel Duval à la Soirée du hockey.



*Sept belles années aux côtés de René Lecavalier à la Soirée
du hockey.*



Les heureux souvenirs de la ligue du vieux poêle en compagnie de Lionel Duval, Camil Desroches et Roger Meloche.

Qui ne se souvient de ses descriptions de combats de lutte, une commandite télévisée de la brasserie Dow. Il fut également la voix officielle des Royaux au baseball.

Normandin contribua à populariser le football auprès des Canadiens français ; il possédait une personnalité attachante et sa mémoire des noms, qualifiée d'« extraordinaire » par certains, le servait admirablement bien.

Michel Normandin commit une seule erreur, celle de se lancer en politique. Il se présenta dans Laurier, sous la bannière libérale. Il fut défait et constata que la popularité dans le monde du sport n'est pas nécessairement un gage de succès dans le monde capricieux de la politique.

PARIER SELON SES MOYENS...

Ce n'est un secret pour personne, le trot et amble, qui a été relancé au parc Richelieu, en 1952, par quatre Québécois (le regretté Maurice Michaud, Donat Simard, Serge Giguère et Raymond Lemay), m'a toujours captivé. Depuis 1952, j'ai vu ambler et trotter les plus grands champions au monde. Toutefois, j'ai éprouvé ma plus grande sensation comme reporter et spectateur vers la fin des années 50 quand Mighty Dudley est devenu le premier coursier au Canada à réussir un mille en moins de deux minutes. Propriété de Jacques Giard, Mighty Dudley, conduit par Keith Waples, avait électrisé quelque 6 000 personnes à la piste du bout de l'Île en amblant le mille en 1:59.4.

Si j'ai apprécié les magnifiques performances des meilleurs coursiers et de conducteurs réputés, tels Keith Waples, Hervé Fillion, Billy Haughton, Stanley Dancer, Joe O'Brien, Gilles Gendron, le regretté Roger White, etc., je dois avouer que le trot et amble a fait de moi un « parieur invétéré ».

Lorsque je couvrais régulièrement les courses, j'aimais mon travail, mais ce sont les guichets des parieurs qui me fascinaient le plus et laissez-moi vous dire que je n'ai jamais établi de relevé en ce qui a trait à mes visites aux guichets des payeurs !

Je me trouvais en compagnie de mon bon ami Lionel (Horse Laugh) Racicot, le premier publicitaire du Parc Richelieu, quand MM. Simard, Michaud et Giguère sont arrivés à Montréal, et j'ai placé un petit \$2 sur un ambleur du nom de Grattan V. Dewey. J'ai perdu mon petit \$2. Durant tout près de vingt-cinq, j'ai essayé vainement de reprendre ces deux dollars. Mon entêtement m'a coûté une fortune.

Il y a un peu plus de trois ans, j'écrivais dans le *Journal de Montréal* que ma carrière de *gambler* était terminée. J'ajoute que ce fut pénible parce que j'avais le « pari mutuel » dans le sang. Je ne suis pas complètement guéri. Je le suis à 85%. L'autre 15% est difficile à maîtriser, mais j'en viendrai sûrement à bout.

Le trot et amble et les courses sur le plat sont des sports intéressants, mais toute personne qui ne peut se raisonner ferait mieux de se tenir loin des pistes. Un parieur peut battre « une course », mais il ne peut pas battre neuf ou dix courses. Il faut aller aux courses pour s'amuser et se détendre, et non dans le but de faire des « passes » qui permettraient de payer des comptes. Et je parle en connaissance de cause.

Autrement dit, il faut parier selon ses moyens.

L'EMBARRAS DU CHOIX AU GOLF

Gerry Proulx est l'un des golfeurs qui m'a le plus fasciné. Il n'y a pas si longtemps encore, Proulx, comme le bon vin, s'améliorait en vieillissant. Il a franchi le cap de la soixantaine, mais cela ne l'empêche pas de se comporter assez bien chez les vétérans.

Les meilleurs golfeurs ont toutefois été Damien Gauthier, Stan Horne et Jules Huot. Adrien Bigras, l'ancien professionnel de Rosemère, aujourd'hui propriétaire du club Le Manoir, domine la scène locale depuis quelques années. Il a peut-être un caractère fougueux, mais dans le feu de l'action, il ne pense qu'à une chose : la victoire.

Bigras et Philippe Giroux sont les golfeurs les plus complets sur la scène provinciale.

Sur le plan canadien, mes préférences vont à Stan Léonard, de Vancouver, et à George Knudson, de Toronto.

Sur la scène internationale, Arnold Palmer est celui qui m'a le plus emballé.

À l'occasion de l'omnium canadien au club Mississauga de Toronto, lorsqu'il remporta son premier tournoi chez les professionnels, j'étais sur place.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir jouer Jack Nicklaus aussi souvent que Palmer, mais je dois admettre que son palmarès est éloquent.

BEAUCHAMP, LE TRICHEUR

Je n'étais pas au bout de mes peines avec des gars comme Jean-Paul Sarault et Jerry Trudel. Avec ces deux-là, j'ai déjà vécu diverses expériences, quelques-unes pénibles pour ma dignité et mon orgueil.

Un jour, au golf (nous étions au dix-huitième trou), je frappai une balle qui effectua un crochet vers la droite et s'immobilisa quelque part le long de la clôture.

Laisant tomber l'étiquette, sans attendre que Trudel et Sarault frappent leur balle, je me suis dirigé vers la mienne ; malheureusement, je ne pus la retrouver.

En désespoir de cause, je me suis fait la réflexion suivante :

– Pas question de gâcher un aussi beau coup et encore moins d'en perdre deux.

Mine de rien, je laissai tomber une autre balle à mes pieds, tout fier d'annoncer à Sarault et à Trudel que j'avais « retrouvé » ma balle. Un coup de 220 verges: tu parles ! Je termine le trou avec la normale.

Une fois au chalet, Sarault me dit, sarcastique :

– Jacques, je te félicite d'avoir réussi la normale au dix-huitième trou !

– Ne m'en parle pas ! Après tout, c'était mon tour !

Sarault perdit alors patience.

– Jacques, tu n'es qu'un tricheur et un menteur ! Ta balle, c'est moi qui l'ai ramassé ! s'exclama-t-il.

Je venais de tricher pour la dernière fois au golf, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

MES EXCUSES, MONSIEUR L'ABBÉ!

Il en arrive des cocasses sur les terrains de golf.

Il y a plusieurs années, Jean-Paul Sarault, Jerry Trudel et moi avions l'habitude de jouer quelques parties par semaine au golf municipal, avant d'aller couvrir le match des Royaux en soirée.

Une bonne journée, je me présente au club, avec cinq minutes de retard. Je demande à André Gagnier, alors l'adjoint de Damien Gauthier, où se trouvent mes deux confrères. Il me répond qu'ils sont au troisième trou.

Je les rejoins donc et, ne portant aucunement attention à celui qui jouait avec eux, je me mets à enguirlander Sarault et Trudel à la Beauchamp. Vous comprenez ce que je veux dire?

Trudel trouve enfin le moyen de m'interrompre et me dit, désignant l'individu que je ne connaissais pas :

— Jacques, j'aimerais te présenter monsieur l'abbé.

Je lui dis bonjour et je continue ma litanie. En route vers le tertre du quatrième trou, Trudel me chuchote à l'oreille :

— Ce n'est pas un simple « monsieur l'abbé », imbécile! C'est le curé de la paroisse Sainte-Philomène de Rosemont.

Durant le reste de la journée, je ne trouvai plus que des expressions très convenables, telles « mosusse » ou « câline de binnes », lorsque je ratais un coup, histoire de faire oublier un peu un langage plutôt vert et émaillé des noms des plus grands saints.

CHAPITRE 14

VACANCES À L'HÔPITAL

On a souvent répété, du moins dans mon entourage, que je suis un « maniaque » du travail. Ce n'est pas tout à fait vrai. En vérité, je suis toujours aussi amoureux de mon métier, comme autrefois, à mes débuts.

À l'époque où je faisais de la radio, je me rendais à CKLM tôt le matin, à six heures, pour quitter le poste à une heure, durant la nuit suivante. J'adorais travailler à ce rythme. Parlons-en un peu de la radio, car elle m'a bien servi.

À mes débuts à CKAC, le poste des vedettes du temps, j'avais vingt ou vingt-cinq ans et Albert Duquesnes, un dieu de la radio, me fit l'honneur de me donner ma première leçon.

Lors d'une première émission, je bafouillai de façon effroyable, mais M. Duquesnes eut la gentillesse de me dire, en sortant du studio :

— Ne t'en fais pas, mon p'tit gars, je suis passé par là moi aussi !

Je ne demandais qu'à le croire.

Dieu sait si mes collègues m'ont aidé dans ce domaine, tout comme à la télévision, plus tard.

Après un court mais fructueux séjour à CKAC, je suis passé à CJMS où j'ai côtoyé de nombreuses personnalités, dont le regretté Paul Dupuis.

J'ai vécu d'ailleurs une expérience traumatisante avec ce dernier. Je préparais des bulletins de nouvelles dans une salle voisine de son studio où je tapais à la machine avec énergie, quand Dupuis fit irruption, pour me crier :

– Arrête de piocher, tu me déranges !

Son intervention était plutôt brusque et je répondis sur le même ton.

Par la suite, nous devînmes de grands amis. C'était un personnage extraordinaire, aux talents multiples.

Lors de mes débuts à la télévision, à la *Soirée du hockey*, les agences de publicité qui m'embauchèrent et mes nouveaux confrères, dont René Lecavalier, Jean-Maurice Bailly et Philippe Robert furent bien indulgents à mon endroit. Si ma diction n'est pas encore au point aujourd'hui, elle était lamentable à l'époque. J'ai bénéficié largement des conseils de Philippe Robert (Monsieur Esso). Après chacune des émissions, il venait me trouver pour me souligner mes erreurs et m'aider à les corriger. Mario Verdun, Émile Genest et Jerry Trudel m'ont également donné d'excellents conseils.

Un des meilleurs tours que l'on m'ait joué fut planifié par des collègues, au terme d'une émission de radio sur une série à Détroit, en 1952.

Je donnais les noms des étoiles du match. Ayant perdu toutes mes notes, je me sentais nerveux et me suis mis à improviser, tandis que Mario Verdon, l'animateur, m'indiquait qu'il y avait du temps « à remplir ».

Vingt-cinq minutes plus tard, Verdon me fit signe d'interrompre mon monologue. Pendant tout le temps où je m'arrachais les cheveux à trouver des anecdotes, nous n'étions même pas en ondes ! Verdon le savait très bien et il rigolait dans sa barbe.

Avec le temps, l'expérience aidant, j'ai appris et retenu une chose : rien ne sert de courir, il faut partir à point. En d'autres mots, il faut travailler avec méthode.

Il n'est pas rare que je quitte le journal aux petites heures du matin, après une bonne journée. Mais il m'arrive souvent de dormir dans mon bureau plutôt que de rentrer chez moi. Ce que je gagne sur mes déplacements, je le gagne aussi sur mon sommeil. J'ajoute que mes occupations ne sont pas routinières et contribuent à garder très haut le baromètre de mon enthousiasme.

À mes débuts au *Montréal-Matin* (même si on n'était pas riche), on trouvait toujours le moyen de se rencontrer, le travail terminé, dans quelques boîtes de nuit. C'est peut-être pour cela qu'on m'a fait une réputation de *night club kid* durant quelques années.

Je n'étais pas coureur de jupon, mais j'avais plaisir à me retrouver avec des gens qui aimaient parler de sport.

Jovial en «party», je ne cherchais jamais la bagarre. J'aimais prendre un verre, mais j'ai toujours cru qu'il ne fallait pas mêler l'alcool et le travail.

Il m'arrivait, parfois, d'aller risquer quelques dollars à la « barbotte » du coin. Inévitablement, je perdais ma mise.

À l'époque, nombre de grandes vedettes venaient nous rendre visite à Montréal, artistes de renoms tels Felo, Chevalier, Trenet, Patachou, Mistinguett. Comme ma mère exprimait le désir de voir de près cette fameuse Mistinguett, je réservai des places au *Faisan Doré* où la grande artiste donnait son numéro.

Maman la trouva formidable, mais elle s'offusqua de la tenue des filles qui lui tenaient compagnie.

Jean Rafa s'amena à Montréal avec Frenchie Jarraud, un nain et une danseuse. Ce ne fut pas Rafa qui, le premier, me captiva, mais bien la danseuse qui l'accompagna.

Jarraud présentait un numéro d'acrobatie. Il abandonna ce métier pour s'installer à Montréal, décision qu'il n'a jamais regrettée.

Au *Faisan Doré*, les Aznavour, Pierre Roche, Jean Morin, Bob Cousineau et les Scribes égayèrent nombre de mes soirées.

De nature pacifique, il m'est arrivé divers incidents qui m'ont appris au moins une chose : il n'est jamais trop tard pour apprendre à se mêler de ses affaires.

Je sortais du *Faisan Doré* pour aller rejoindre un copain dans l'Ouest de la ville. Je hèle un taxi. Quelques rues plus loin, alors que je roule vers ma destination, nous sommes immobilisés par une voiture arrêtée au beau milieu de la chaussée. Par la fenêtre ouverte, je me mets à crier et à tempêter :

— Allez ! M... morveux ! Avance ! Ôte-toi de là !

Quatre types sortent du véhicule en question, se précipitent vers mon taxi, m'empoignent et me donnent toute une raclée. Avant la bagarre, je portais un superbe habit blanc que je venais d'acheter. Après la bagarre, mon habit était d'un rouge resplendissant.

Je suis arrivé à mon rendez-vous les vêtements en loques et la bouche tuméfiée. À compter de ce moment-là, je me suis abstenu de me mêler des affaires des autres. Ce n'est pas tout de partir pour quelque part, encore faut-il y arriver.

Comme on connaît mon goût pour le jeu, des amis m'ont parfois posé sans détour la question suivante :

— Jacques, es-tu déjà allé dans des *blind pigs* ?

Et je réponds, tout contrit, dans l'affirmative.

Je venais de commencer au *Montréal-Matin* et un employé du journal, qui se trouvait justement dans un *blind pig* de la rue Mont-Royal, me téléphona pour me demander de lui apporter des exemplaires du journal.

Les journaux sous le bras, je me rendis à l'adresse indiquée, mais j'étais à peine sur les lieux que des cris se firent entendre :

— Police ! Police !

Je ne comprenais rien à ce qui se produisait. Les policiers investirent la place : en moins de deux, je me retrouvai dans le panier à salade, puis dans les cellules

du bas de la ville, avec les robineux comme « voisins de chambre ».

J'étais désespéré. Dans quel guépier m'étais-je fourré? Je pensais à ma mère. Le type qui m'avait demandé de lui apporter des journaux essayait de rejoindre un avocat. Entre-temps, dans la cellule voisine, je jouais au ping-pong avec un certain succès. En effet, j'étais le seul gars là-dedans qui pouvait se vanter d'être sobre.

À dix heures, nous fûmes libérés et je me promis, à l'avenir, d'être un peu plus circonspect sur les « missions » que mes aînés me confieraient.

POLITIQUE TOUT AU LONG DE MA CARRIÈRE, ON M'A INCITÉ BIEN SOUVENT À ENTRER DANS LA POLITIQUE.

— Jacques, pourquoi ne tentes-tu pas ta chance ?

Ma réponse a toujours été un « non » catégorique. Je m'en voudrais, en cette matière, de prendre des vessies pour des lanternes.

Néanmoins, à défaut de briguer les suffrages sous la bannière d'une formation politique, j'ai eu l'occasion de côtoyer les personnages les plus colorés de la politique. Ils m'ont souvent honoré de leur amitié.

Camilien Houde (une sorte de second père pour mon ami Jean-Paul Hamelin, ancien président de la Commission athlétique de Montréal) m'appelait « Mon p'tit chr... » Il avait un sens de l'humour extraordinaire et il aimait se tenir au courant des activités dans certaines disciplines sportives.

J'eus l'occasion de rencontrer Camilien Houde, en diverses circonstances, pas toujours très gaies.

Un de ses petits-enfants se noya et cela donna lieu à une scène terriblement touchante. Au salon funéraire, à Saint-Henri, je vis Camilien Houde, qui adorait cet enfant, le retirer du cercueil pour le serrer tendrement dans ses bras. Je fus profondément ému par ce geste inusité.



Aux côtés de deux champions dans leur domaine: Maurice Custeau, le grand manitou du Journal de Montréal et le maire Jean Drapeau.



Toujours prêt à répondre aux questions des jeunes.

En 1949, j'eus une dernière occasion de le côtoyer. Il avait accepté de se rendre à Toronto, à l'invitation de Léo Dandurand. Les Alouettes rencontraient l'équipe de Calgary pour la finale de la coupe Grey, et sa popularité était telle qu'il fut longuement ovationné.

Par l'entremise de mon père, j'ai aussi connu Maurice Duplessis, que je devais ensuite rencontrer assez souvent. Il adorait le base-ball et assistait fréquemment, le dimanche, aux matches disputés au stade de la rue de Lorimier.

Jean Drapeau a toujours été très ouvert avec moi. En 1969, alors que la ville venait d'obtenir une franchise de la Ligue nationale de baseball, je désirais obtenir du maire des précisions sur le stade.

Je téléphonai à son bureau et, quelques minutes plus tard, j'avais Jean Drapeau à l'autre bout du fil.

Je lui posai donc ma fameuse question.

— Beauchamp, me dit-il, il est connu que vous vous trompez souvent dans vos prédictions, mais là, si vous voulez rehausser votre réputation de prophète, dites qu'il y aura du baseball à Montréal, car il y en aura!

Jean Drapeau a la réputation d'être réticent avec les journalistes, pour ne pas dire carrément hostile. Je l'ai d'ailleurs interrogé à ce sujet.

— Supposons, dit-il, toujours très convaincant, que j'assiste à une conférence de presse et que je dise que telle décision de tel premier ministre est erronée. Je suis sûr de faire les premières pages. Par contre, si je fais l'éloge du même personnage, on n'en parlera nulle part. Je ne suis pas d'accord avec cette façon de faire que le fiel fait toujours les manchettes. Je préfère donc transmettre mes commentaires à des journalistes auxquels je peux faire confiance. Je suis alors certain que mon information sera traitée à sa juste valeur.

Il est bien dommage que Daniel Johnson soit décédé si tôt. Il aurait sans doute été l'un des plus grands hommes politiques du Québec moderne. Il était d'une grande simplicité. J'adorais converser avec lui. Sans être un vrai mord du sport, il aimait bien s'y intéresser à l'occasion.

Paul Sauvé, parti tôt, lui aussi était un «enragé» du baseball.

Jean-Jacques Bertrand préférait le hockey. À une occasion, il me téléphona au *Montréal-Matin*. Il voulait des billets pour une partie qui devait avoir lieu à Boston. Je pus le satisfaire et il en fut ravi.

Maurice Bellemare, également un amateur de hockey, me croisa un jour à Boston, cherchant désespérément «une paire» de billets introuvables. Finalement, tout s'arrangea. Nous nous retrouvâmes dans ma chambre et ses questions montraient bien l'intérêt qu'il portait au hockey.

René Lévesque, peu sportif, n'en est pas moins un gars extraordinaire. J'ai pour lui beaucoup d'admiration. J'ai suivi avec intérêt son émission *Point de mire*, mais plus tard, je pus l'apprécier pleinement. J'ai eu l'honneur, en effet, de travailler avec lui, alors qu'il rédigeait une chronique quotidienne dans nos pages, au *Journal de Montréal*. Je dois dire qu'il nous a donné un fier coup de main. S'il n'était aujourd'hui le Premier ministre du Québec, René Lévesque serait, à mon avis, le meilleur éditorialiste au Québec.

Robert Bourassa, également, collabora avec le *Journal de Montréal* et il demeura tout aussi sympathique lorsqu'il devint Premier ministre. Il aimait le hockey et pratiquait la natation pour garder sa forme.

Jean Drapeau, un peu plus haut, souligne amicalement que mes prédictions ne sont pas toujours justes.

On m'a tellement taquiné à ce sujet que j'hésite à en parler ou plutôt je ne sais pas si je dois essayer de me justifier en rendant ma boule de verre responsable de mes erreurs d'aiguillage. Cependant, lorsque je fais une prédiction, je ne cherche surtout pas à trouver le perdant, même si les vainqueurs que je désigne se retrouvent dans cette situation à 80%!

MES LECTEURS

J'adore mes lecteurs, particulièrement ceux qui prennent la peine de m'écrire pour me faire connaître leurs opinions. On dira ce que l'on voudra, mais j'ai même un faible pour ceux qui m'attaquent de front et je publie leurs lettres avec autant de plaisir qu'ils ont eu à me dire mes quatre vérités. Les vérités, je préfère qu'on me les serve en face.

Si on m'invite à donner une conférence, je ne prépare jamais mon sujet. Je veux d'abord voir les gens à qui je m'adresse, avant de décider du « menu » que je vais leur offrir.

Bien accueilli, le plus souvent, il m'est cependant arrivé de faire face à des auditoires hostiles.

À maintes reprises, je suis allé rencontrer les détenus dans différents établissements de détention. Ces gars-là ont besoin d'aide et de compréhension. D'ailleurs, nombre d'entre eux sont de fervents amateurs de sport.

Fort heureusement, depuis quelques années, les détenus bénéficient de loisirs plus nombreux et mieux organisés.

Lors d'une visite amicale au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines, Richard Blass, qui était dans la salle, se leva et me dit :

— Beauchamp, dis-moi quelle sorte de gars est John Ferguson? C'est le seul joueur des Canadiens que j'aime : il ne veut rien savoir !

Reconnaissant Blass, j'enchaînai :

— Richard, je vais faire une chose pour toi : la prochaine fois que je mets les pieds ici, j'amène Ferguson avec moi !

Je suis effectivement retourné à Sainte-Anne-des-Plaines avec Ferguson, mais Blass n'y était plus...

Je crois que mes « conférences » dans les institutions pénitentiaires contribuent à relever le moral des pensionnaires et, du même coup, aident à leur réhabilitation. Car j'ai la conviction profonde que 80% des prisonniers peuvent être réhabilités. Ce sont d'ailleurs eux qui me réclament et j'accepte la proposition neuf fois sur dix.

C'est ma façon à moi de me rendre utile à la société. Je crois, sincèrement, que la plupart des détenus peuvent être rendus valablement à la société, à condition qu'on ne les abandonne pas à leur sort, un fois qu'ils ont recouvré la liberté.

PRISONNIERS

Il y a quelques années, je revenais au journal après un match de hockey au Forum et, peu avant minuit, je reçus un appel en provenance de l'Institut Leclerc. Trois prisonniers détenaient un gardien en otage et réclamaient, comme médiateurs, Toto Gingras et Jacques Beauchamp.

Toto se trouvait justement à mes côtés : je le mets au courant de l'affaire et nous voilà partis pour le pénitencier. Des gardiens nous accueillent en nous recommandant une seule chose : que le gardien sorte vivant des griffes des détenus.

Durant une heure, Toto et moi fîmes l'impossible pour convaincre les trois rebelles de revenir à de meilleures dispositions. L'un des belligérants, plus lucide que les autres (ses collègues avaient manifestement pris des *goof-balls*) décida de céder. Il nous remit les clefs de la cellule et l'otage put sortir.

Tout au long des pourparlers, j'étais dans mes petits souliers, ne me sentant guère plus brave que le pauvre gardien qui avait cru sa dernière heure venue.

Qu'est-il advenu des trois détenus ? L'un d'eux a quitté l'institution, s'est réhabilité et s'occupe maintenant des jeunes; un autre a pris le chemin d'une aile psychiatrique; le troisième est toujours détenu, ayant été condamné pour meurtre.

J'ai rencontré, un jour, un individu qu'on venait de condamner pour meurtre. Il me raconta une histoire pathétique.

— Il y a quelque temps, j'étais courtier d'assurances. Je faisais de l'argent, j'étais bien marié, j'avais tout pour être heureux. Mais je dépensais follement et le sort a voulu que je me retrouve un jour dans la rue. Ma femme

m'a quitté et j'ai fait des dettes énormes. Un bon jour, je me suis dit : tout ce qu'il me reste à faire pour me sortir du pétrin, c'est de prendre un fusil et d'aller chercher l'argent là où il se trouve. Je me suis rendu chez un restaurateur, mais au moment de lui réclamer la caisse, la frousse m'a pris et je me suis enfui. Le commerçant se mit à ma poursuite et parvint à me rattraper. Je lui ai demandé de me laisser partir, car je n'avais nullement l'intention de tirer sur lui. Une courte bataille s'ensuivit, malgré tout, et j'ai tiré sans le faire exprès. Le type s'est écroulé, mort, sur le sol. Je fus arrêté, jugé et condamné pour meurtre; je n'ai jamais voulu tuer ce type-là. Ce fut un accident bête !

J'aime bien converser avec des détenus.

— Jacques, me disait l'un d'eux, ne te fais pas endormir ! On veut souvent se faire passer pour des anges. Ce qu'on te raconte, eh bien, tu peux en prendre et en laisser !

Quoiqu'il en soit, les prisonniers ont toujours été impeccables à mon endroit. À l'Institut Leclerc et à Cowansville, ils ont même organisé des journées «Jacques Beauchamp» !

— Même en pariant des allumettes, tu nous rends heureux, car on joue... contre toi. Et on gagne ! me disent-ils, moqueurs.

Le journalisme mène à tout, pourvu qu'on en sorte, dit le dicton populaire. Je pense qu'il est plutôt inusité qu'un rédacteur sportif — ce qui est mon cas — soit appelé par des détenus à négocier «certains arrangements». Le sport a plus d'influence qu'on ne le croit généralement.

Zotique Lespérance, Charles Mayer, Paul Parizeau, Oscar Major et Phil Séguin ont largement contribué à me faire aimer le sport. À mon avis, le plus grand chroniqueur a sans doute été Jerry Trudel, parce qu'il était complet dans sa façon d'étaler, d'analyser les événements.

Phil Séguin aurait pu devenir une sommité dans son domaine. Peu ambitieux, il se disait satisfait de son sort. Mais ses connaissances sur tous les sports étaient telles

qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, se hisser parmi les plus grands.

Personnellement, ma « vraie formule » est simple : j'écris pour mon lecteur. Je travaille avec énergie pour un public que j'aime et pour lequel j'ai le plus grand des respects : voilà ma recette de tous les jours.

J'ai toujours eu comme principe qu'il était sage de s'inspirer de plus expérimenté que soi. À mon âge, je ne me sens pas humilié de faire corriger mes textes par des gars plus jeunes que moi, possédant une meilleure connaissance du français. Au contraire.

DES NOMS DANS LES CHRONIQUES

Lorsque Buzzy Bavasi est devenu gérant général des Royaux, en 1948, nous nous sommes vite liés d'amitié. Il devait me donner un conseil précieux.

— Jacques, me dit-il, tu aurais avantage à utiliser la formule de Jimmy Power, dans tes chroniques quotidiennes : mets-y le plus grand nombre de noms possible !

Dans les années 30, Dan Parker, une sommité chez les chroniqueurs sportifs, écrivait un papier quotidien, généralement long, rédigé dans un style direct. Jimmy Power, du *Daily News*, devait révolutionner le domaine en multipliant dans sa chronique les citations de noms et de personnalités sportives. Bien qu'il écrivît moins bien que Parker, Power fut bientôt sans rival. C'est sa formule que Bavasi me suggérait d'emprunter.

La formule des « échos », c'est le nom qu'on lui donne généralement, est très efficace pour rallier un maximum de lecteurs. Je crois qu'elle a assuré le succès de mes chroniques au *Montréal-Matin*, tout comme au *Journal de Montréal*. Elle a un avantage certain : elle permet au lecteur de trouver les potins qui l'intéressent si le sujet éditorial choisi lui convient plus ou moins. Sur un ensemble de vingt-cinq échos, généralement bien choisis, il ne peut faire autrement que d'en trouver deux ou trois qui piquent sa curiosité.

Je me souviendrai toujours d'une visite à Chicoutimi, alors que les Canadiens y jouaient un match

hors-concours. Les gens étaient convaincus que j'étais « anti-Tremblay », un crime impardonnable dans cette région du Québec. Lorsque l'annonceur souligna ma présence dans les gradins, j'eus droit à des huées bien nourries.

Mes confrères ont voulu savoir comment j'avais aimé le « traitement ».

— Les gens ont droit à leur opinion et je respecte ce droit, ai-je répondu.

Au cours d'une longue carrière, on rencontre des individus qui, plus que d'autres, pour des raisons « circonstanciées », nous marquent, nous influencent et nous inspirent. Je pourrais, bien sûr, allonger la liste, mais je me contenterai d'en énumérer quelques-uns.

Il y a eu, bien sûr, Pierre Péladeau, président de Québecor, Zotique Lespérance qui a été l'adjoint du président de la brasserie Molson, Raymond Lemay, qui a fait ses preuves au parc Richelieu et à Blue Bonnets, mais aussi Roland Giguère, lequel, après une courte carrière à CHLP, est devenu réalisateur à Radio-Canada, pour ensuite aider à bâtir Télé-Métropole.

Je me rappelle l'avoir incité, avec Jerry Trudel, à passer à Radio-Canada, au tout début de la télévision à Montréal. Cela s'était décidé au club Maroon. À la suite d'un différend avec ses employeurs, Roland remit sa démission pour se raviser ensuite et retourner dans les studios de la Société d'État. Il devait plus tard quitter pour de bon Radio-Canada et créer le canal 10, dont il est, depuis, le grand manitou.

Roland me donna un jour une bonne leçon ; alors qu'il était réalisateur à CBFT, il assumait la responsabilité d'un quizz commandité par la brasserie Molson et j'avais cru qu'il me choisirait automatiquement comme membre du panel.

Mais sa décision fut tout autre : il choisit mon propre adjoint, Jean Séguin, sans me faire la moindre proposition. Choqué d'avoir été mis de côté, je lui demandai plus tard des explications.

— Maudit n... ! Je ne voulais pas que tu te casses la... pour \$50. Ta carrière vaut plus cher que ça!

Je me rendis à ces sages raisons. Je n'étais pas prêt, pas du tout, à jouer un tel « rôle ».

Parmi les personnages qui m'ont étonné et influencé, il y a Sam Pollock, parti de rien pour devenir un des magnats du hockey.

Jean-Louis Lévesque, natif du village de Nouvelle, en Gaspésie, a également accompli des prodiges. Malgré ses millions, il sut rester modeste et contribua, sans le crier sur les toits, à aider diverses institutions.

C'est également lui qui a permis à Jocelyne Bourassa de devenir professionnelle. Il n'a jamais recherché la publicité dans les gestes gratuits qu'il a posés au cours de sa carrière de brasseur d'affaires.

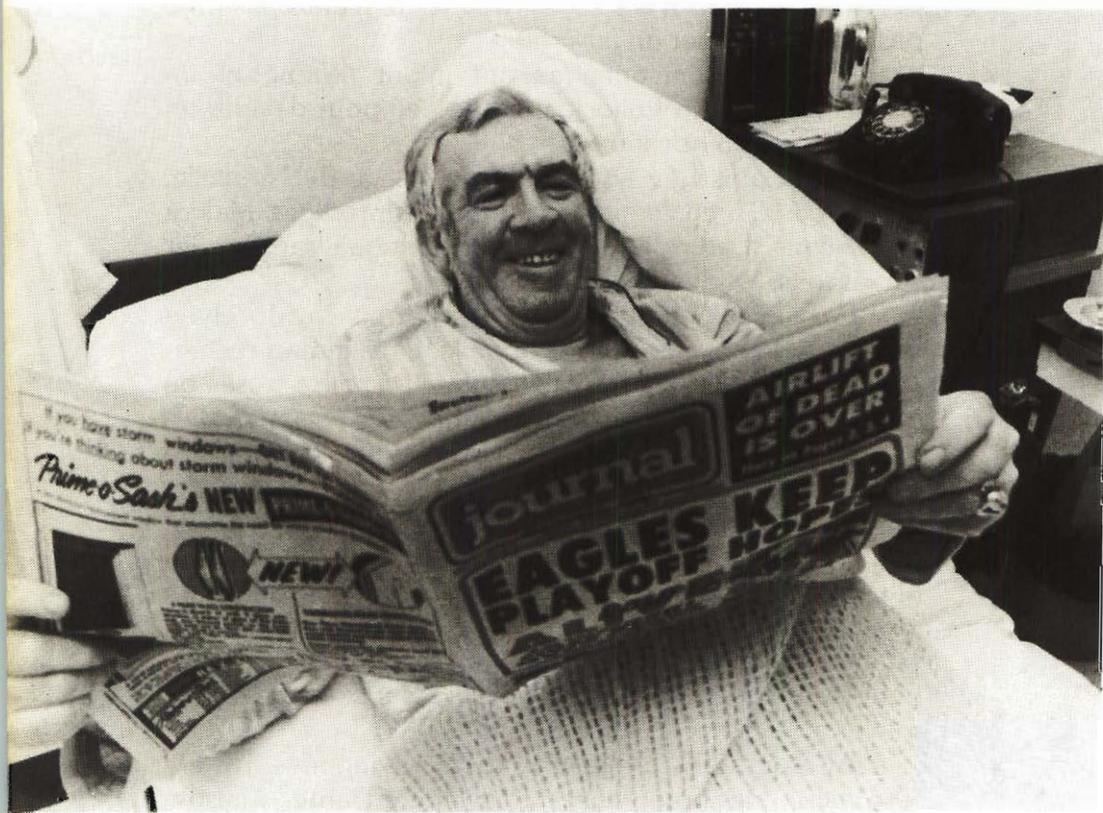
Quant à Pierre Péladeau, des critiques ont pu être exprimées à son endroit.

À tort, à mon avis. Sa persévérance lui a permis de mettre sur pied une compagnie qui regroupe aujourd'hui plus de 2 000 employés. Il n'en a pas moins conservé, lui aussi, toute sa simplicité. J'ai fait d'ailleurs une autre constatation importante: celui qui travaille pour lui avec ardeur et loyauté peut toujours compter sur son aide la plus totale.

Au cours des trente-cinq dernières années, j'ai été hospitalisé de nombreuses fois: Notre-Dame, Maison-neuve, General Hospital, Western, Herbert Reddy et Saint-Michel.

J'ai subi quelques interventions chirurgicales et, depuis 1970, je suis classé dans la catégorie des diabétiques. À quatre reprises, on m'a hospitalisé à Saint-Michel, pour soigner mon diabète.

Je n'oublierai pas de sitôt l'année 1972. J'ai passé trente jours à l'hôpital, mais je ne me suis pas trop ennuyé. Premièrement, infirmiers, infirmières et médecins ont été très gentils. Deuxièmement, j'ai rédigé, croyez-le ou non, de mon lit d'hôpital, durant vingt-neuf jours de suite, ma chronique quotidienne du *Journal de Montréal*. Avec les appels téléphoniques que je recevais et les amis



En repos forcé sur un lit d'hôpital.



Un «toast» à des amis de longue date: Raymond Lemay, Jean Bélieu, Ronald Corey, Zotique L'Espérance et Me Jean Bruneau.

qui venaient me voir, j'eus de quoi m'occuper. Pour moi, ce fut facile, mais un peu moins pour Jean-Pierre Sanche, notre « Sancho national », qui prenait mes textes par téléphone. Le fait d'avoir rédigé cette chronique vingt-neuf fois, de l'hôpital, est un exploit dont j'ai toujours été fier. Savez-vous pourquoi j'ai manqué la chronique du trentième jour ? Ce matin-là, je fus forcé de passer deux heures à la salle d'opération.

Je ne pense pas avoir peur de la mort. Je crains bien davantage la maladie. Je m'imagine difficilement cloué sur un lit d'hôpital.

Mes vacances, depuis trente-cinq ans, j'ai dû les passer sur un lit d'hôpital. Je commence donc à être familier avec tout cela. A l'hôpital Notre-Dame, où je devais subir l'ablation de la vésicule biliaire, je crus bien que j'allais mourir.

Néanmoins, la veille de l'opération, j'avais donné un coup de fil à un ami, au parc Richelieu, lui demandant de parier \$20 sur tel cheval.

Dès mon retour à ma chambre, après un séjour de plusieurs heures aux soins intensifs, la première question que j'adressai à mes proches, qui se trouvaient là :

— Qui a gagné à Richelieu ?

Je me suis alors mis à parler, pêle-mêle, des Yankees et de différents événements sportifs, sans trop savoir ce que je disais. C'est en tout cas ce qu'on m'a raconté plus tard.

Ma grande préoccupation, à l'époque, était évidemment le sort de ma petite famille. Qu'advierait-il lors de mon décès ? Indifférent à tout ce qui peut m'arriver, j'ai pris des précautions pour assurer la sécurité des miens.

Malgré les difficultés qui ont été miennes, au cours de ce long périple dans le monde du journalisme et du sport, je considère que j'ai été privilégié. Combien de gens, de nos jours, peuvent se vanter d'aimer passionnément leur métier et d'en tirer leurs plus grandes joies ? Certes, j'ai eu ma part de déboires et de désillusions. Comme tout le monde, j'ai été confronté à divers problèmes, les uns très sérieux, les autres bénins,

sans jamais me laisser abattre, gardant bien haut l'indispensable petite flamme de l'optimisme.

Dans la mesure de mes moyens, je me suis efforcé, dans l'exercice de mon métier, de transmettre mon enthousiasme à mon entourage. Ce ne fut pas toujours facile, surtout les jours où le corps, malade, ne répond plus aux réflexes. Quel don du ciel que la santé!

Dans la vie quotidienne, cette vie harassante, faite de heurts, de contradictions et d'obstacles, il est nécessaire d'avoir un but, des objectifs, un idéal. L'idéal, bien sûr, varie d'un individu à un autre. J'ai servi le mien avec passion et amour. Le sport a été toute ma vie. Je n'hésite pas à dire qu'il fut parfois une maîtresse exigeante. Ai-je eu raison de tout lui donner? Des amis m'ont souvent reproché d'avoir négligé, selon eux, un tas de choses importantes. Dans leur optique, peut-être ont-ils raison. Mais, dès l'adolescence, le sport m'a permis de m'extérioriser, de m'épanouir, de communiquer avec mes concitoyens.

Il a été la fenêtre ouverte sur des horizons prometteurs. Il a nourri mon imagination, enfiévré mes meilleurs moments; il m'a permis aussi, à travers les athlètes, de découvrir l'amitié, la générosité et les qualités du cœur. On ne multiplie pas les contacts à droite et à gauche sans accroître son bagage de connaissances humaines.

Au cours de toutes ces années passées dans les coulisses du sport, j'ai compris le sens du mot fraternité, d'abord avec les collègues, ensuite avec tous ceux que l'on qualifie de vedettes sportives.

Je dirais que les «grands» du sport, et je précise les «vrais grands», m'ont appris aussi la signification des mots simplicité et humilité. Deux mots que la plupart des gens qui connaissent le succès ont tendance à oublier.

Personnellement, je n'ai jamais cherché la notoriété. Si les circonstances m'ont favorisé, je le dois à l'indulgence de mes lecteurs, à mes amis et connaissances. Sans eux, sans leur support constant et cette fidélité qui ne s'est pas démentie au cours des années, je n'aurais pu accepter les défis avec autant d'allégresse et de confiance.

Sans cette amitié indéfectible qu'ils m'ont prodiguée, aurais-je pu relever autant de défis... et réussir ? Je ne le crois pas. En tout cas, bien des fois, je me suis posé cette question.

Jeune homme, je pensais naïvement que la vie est éternelle, que les autres vieilliraient, mais pas moi. Aujourd'hui, quand je regarde mes cheveux blancs, quand je vois beaucoup de vieux amis retraités ou sur le point de prendre leur retraite, quand je pense à toutes ces grandes figures sportives disparues, après avoir atteint des sommets dans leur discipline respective, je me dis, avec un peu de tristesse, que les hommes, nonobstant leur valeur, leur force ou leur courage, ont tous un jour ou l'autre rendez-vous avec l'inévitable faucheuse.

Aussi, faut-il savoir philosophiquement profiter de l'expérience accumulée, préparer la relève et apprendre à ceux qui viennent que les plus belles choses s'accomplissent dans l'amour et l'enthousiasme.

Il faut aimer ce que l'on fait et cultiver l'idéal. Je ne regrette rien : la vie a été généreuse pour moi. Elle m'a imposé ses contraintes (il y en a dans tous les métiers), mais elle m'a appris que l'effort et la probité sont toujours récompensés.

Et si j'avais un souhait à exprimer, en terminant ce livre, je dirais tout simplement : s'il existe toutes sortes de défis, il y en a un seul pour lequel personne ne nous donne de trophée, et ce défi, c'est d'essayer de réussir honnêtement sa vie en respectant les autres pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'on voudrait qu'ils soient.

J'ai aimé le sport, je l'aime encore et je l'aimerai toujours.

Et je souhaite que plus de jeunes s'y intéressent et y trouvent une façon de s'exprimer, de s'identifier et de se perfectionner, selon le concept des philosophes d'antan : « un esprit sain dans un corps sain ». Car le sport, dans ses rites ou ses différentes formes, fait partie de la vie de tous les jours et de la culture des peuples.



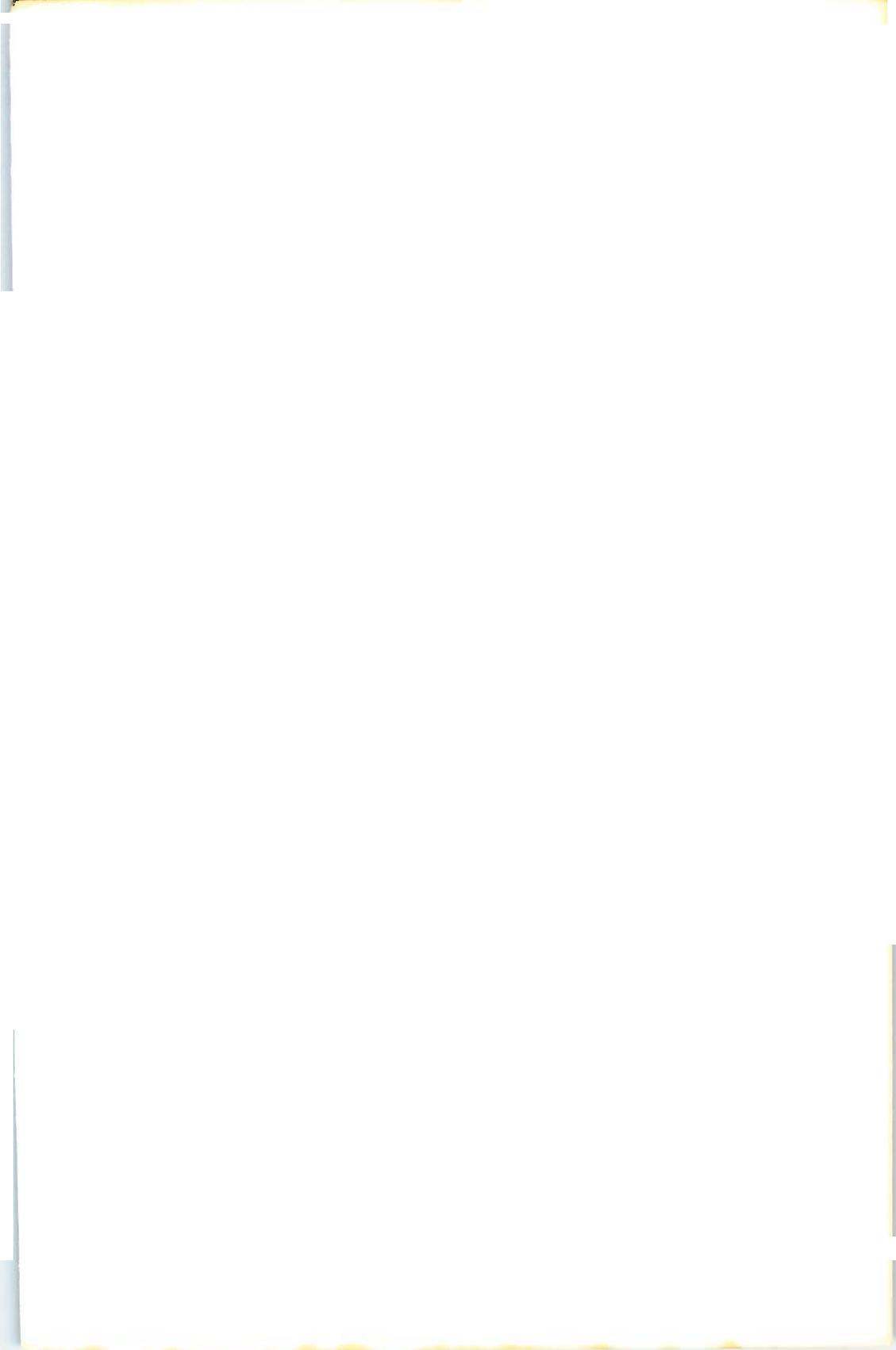
À la santé du regretté Phil Séguin, Pierre Proulx et Zoltique L'Espérance qui m'a donné m'a première chance.



Achévé d'imprimer sur les presses de
L'IMPRIMERIE ELECTRA*

*Division de l'A.D.P. Inc.

Imprimé au Canada/Printed in Canada



"Sa contribution a notre sport national va bien au-delà des analyses vivantes qu'il faisait de chaque joute. Plus qu'un simple reporter officiel des grands moments du sport, cet ancien gardien de but a été le confesseur et le confident de bon nombre de jeunes gens venus d'un peu partout au Canada se joindre à l'équipe des Canadiens.

Au nom des Canadiens de tous les coins du pays, il me fait plaisir de saluer les 35 ans de journalisme de Jacques Beauchamp."

PIERRE ELLIOT TRUDEAU
Premier ministre du Canada

"Il trouve le temps de faire tout ce qu'il fait et lui en reste encore pour écrire un livre: phénomène que ce Jacques Beauchamp.

Il communique sans cesse, sans peur et sans reproche. Avec loyauté, sincérité. Avec le désir de servir. Bravo Jacques et continuez: il y a toujours de la place en avant."

JEAN DRAPEAU
Maire de Montréal

"On m'a déjà demandé quel était l'homme qui m'avait le plus impressionné dans ma vie. J'avais répondu d'un trait: JACQUES BEAUCHAMP. C'est vraiment l'être le plus extraordinaire que j'aie eu l'avantage et la joie de côtoyer. C'est une force de la nature. Monsieur Jacques."

PIERRE PÉLADEAU

"En certaines circonstances, Jacques Beauchamp a été, pour plusieurs d'entre nous, beaucoup plus qu'un journaliste; il a souvent agi comme confident.

Je connais très peu d'athlètes qui auraient refusé de répondre à ses questions et ce, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit."

JEAN BÉLIVEAU

"Jacques Beauchamp a été un second père pour moi. Il est le meilleur journaliste que j'aie rencontré."

BERNARD GEOFFRION

Au sujet de l'auteur

Jacques Beauchamp est né à St-Jérôme, le 4 février 1927. Tout jeune, il s'est intéressé aux sports et, dès l'âge de 15 ans, il devenait messenger à La Patrie.

Il a ensuite consacré 27 années de sa vie au MONTREAL-MATIN, où il est devenu directeur de la section sportive à l'âge de 23 ans.

En 1969, Jacques Beauchamp est passé au JOURNAL DE MONTREAL où il a occupé successivement les postes de directeur des pages sportives, gerant de la rédaction, directeur général et vice-président.

En décembre 1977, il a accepté un autre défi, celui d'éditeur en chef du PHILADELPHIA JOURNAL.

La couverture quotidienne des Canadiens de Montréal, pendant 22 ans, est l'un des principaux faits d'armes de ce grand bonhomme du monde du journalisme.

EDITIONS



Doublet

\$8.95